# ARISTIPPE,

OV

# DE LA COVR.

PAR

MONSIEVR

# DE BALZAC.

*Imprimé à ROVEN, Et se vend*

A PARIS,

Chez AVGVSTIN COVRBÉ, au Palais,
en la Galerie des Merciers,
à la Palme.

M. DC. LX.

*AVEC PRIVILEGE DV ROY.*

# LE LIBRAIRE AV LECTEVR.

*POVR t'obliger à lire ce Liure, & à l'estimer infiniment, il suffiroit que tu visses le Titre qu'il porte, & le Nom de l'Escriuain qui l'a composé; Et si j'en eusse creû quelques Personnes sensées, qui*

*en ont veû la Copie, ie n'eu[s]*
*se mis à sa teste autre Auer-*
*tissement que celuy-là. Leu[r]*
*ayant toutesfois oüy dire, qu[e]*
*cet excellent Homme n'auoi[t]*
*iamais rien fait de si regu-*
*lier, ni de si eloquent; &*
*le Gentilhomme son Allié, de*
*qui ie le tiens, & qui le*
*tenoit de luy, m'assurant que*
*de toutes les Pieces de son*
*Cabinet, il n'en regardoit au-*
*cune auec tant d'amour, &*
*qu'il l'appelloit son Chef-*
*d'œuure, ie n'ay pas creû te*
*le deuoir laisser ignorer, pour*
*nostre auantage commun. En*

*effet tous ses Amis & tous ses Proches sçauent, que l'ayant faite dans le plus beau feu de sa jeunesse, il estoit persuadé qu'elle deuoit, plus que toutes les autres, establir sa reputation ; & tesmoignent que s'il ne l'auoit pas publiée, il y a plus de vingt ans, c'estoit seulement afin de se donner le loisir de la porter à la plus haute perfection, dont elle seroit capable. Tu verras à sa suitte vne autre Piece, qui a desia paru, dans le Volume de ses Entretiens, &*

*que Monsieur Girard y au*
*mise, sans sçauoir qu'il l'eu*
*jointe à son* ARISTIPPE
*comme traittant du mesme su*
*jet. Mais outre qu'elle est ic*
*en son vray lieu, tu dois enco*
*re estre bien aise qu'elle y*
*soit, parce qu'elle y est, de*
*la derniere reuision de son*
*Autheur, & auec quelques*
*coups de pinçeau, qui la ren-*
*dent beaucoup meilleure.*

ARISTIPPE

# ARISTIPPE
## OV
# DE LA COVR,
A LA
SERENISSIME
REYNE
# DE SVEDE.

# ARISTIPPE
## O-V
## DE LA COVR.

### AVANT-PROPOS.

L'Annee mille ſix cens dix-huit, Monſieur le Landgraue de Heſſe, Ayeul de Monſieur le Landgraue d'aujourd'huy, fit vn voyage aux Eaux de Spâ, qui luy auoient eſté ordonnées par les Medecins. A ſon retour, ſe trouuant ſur la frontiere de France, & ayant ſçeu que Monſieur le Duc d'Eſper-

non estoit, en son Gouuernemen de Mets, il eut enuie de voir vn Homme, dont l'Histoire luy auoi tant parlé. Il auoit appris d'elle, que la Vertu auoit esleué cet Homme, & que la Fortune ne l'auoit pû abbaisser ; Que ses disgraces auoient esté plus glorieuses & plus éclatantes que sa faueur ; Qu'il eut la force de resister à vn Parti, qui faillit à renuerser l'Estat ; & qu'il merita les bonnes graces d'vn Roy, auquel il ne manquoit rien que d'estre né, en vn meilleur Siecle.

Monsieur le Landgraue, touché de l'admiration d'vne si longue & si durable vertu, jugea cet illustré Vieillard, digne de sa curiosité, & luy fit l'honneur de le venir visiter à Mets. Par malheur, la Goutte le prit le lendemain qu'il y arriua ; Et quoy qu'elle eust accoustumé de le traiter assez doucement, estant plustost vn repos forcé, qu'vne veritable douleur, il falloit pourtant

la receuoir en malade, & garder le lit, tant qu'elle duroit. Cette attache le retint plus qu'il ne pensoit, en vn lieu, où sans cela il ne se fust pas ennuyé. Elle nous donna aussi le moyen de le considerer de plus prés.

Comme il estoit Prince qui aymoit les Lettres, il employoit les heures de son loisir, & les interualles mesmes de ses maux, ou à lire les bons Liures, ou à s'entretenir, auec les Sçauans, qui les entendoient. Alors il y en auoit vn prés de son Altesse, dont elle faisoit vne estime particuliere, & qui en effet n'estoit pas vn homme commun. D'ordinaire elle l'appelloit SON ARISTIPPE, & quelquefois SON SAGE SÇAVANT, pour expliquer le nom D'ARISTIPPE, qu'elle luy auoit donné.

C'estoit vn Gentilhomme de jugement exquis, & d'experience consommée; Catholique de Reli-

gion, Fráçois de naiſſance,& originaire d'Allemagne; âgé de cinquáte-cinq ans ou enuiron. Il auoit le don de plaire, & ſçauoir l'art de perſuader. Il ſçauoit de plus, la vieille & la nouuelle Cour; & ayant obſerué dás pluſieurs voyages qu'il auoit faits, les mœurs & le naturel des Princes & de leurs Miniſtres, on trouuoit en luy vn Threſor des choſes de noſtre Temps; outre les autres connoiſſances qu'il auoit puiſées dans l'Antiquité, & acquiſes par la Meditation.

Ie fus ſi heureux que de faire d'abord amitié aueque luy. Il me preſenta à Monſieur le Landgraue, & dit du bien de moy à toute ſa Cour. Il fit meſme trouuer bon à ſon Alteſſe, que j'aſſiſtaſſe aux Conuerſations qu'ils auoient enſemble, à l'iſſuë de ſon diſné. En partant d'Allemagne, ils auoient choiſi Corneille Tacite, pour eſtre le compagnon de leur voyage, &

ne s'en eſtoient pas mal trouuez. Il les auoit diuertis à Spâ, & par les chemins; & lors qu'ils arriuerent à Mets,ils en eſtoient au commencement de l'Empire de Veſpaſien.

Ariſtippe eſtoit le Lecteur & l'Interprette : Apres auoir leû, il faiſoit des reflexions ſur les choſes qu'il venoit de lire ; quelquefois en peu de mots, & paſſant legerement ſur les choſes ; quelquefois auſſi en s'y arreſtant, & par des diſcours aſſez eſtendus ; ſelon que la matiere le deſiroit, ou que Monſieur le Landgraue l'exigeoit de luy. Il y auoit plaiſir à oüir vn Philoſophe parler de la Cour ; & ſi ce Sophiſte qui ſe rendit ridicule deuant Annibal n'euſt pas plus mal-parlé de la Guerre, ie m'imagine qu'Annibal ne ſe fuſt pas moqué de luy.

Les affaires publiques ſont ſouuent ſales & pleines d'ordure : On

se gaste pour peu qu'on les touche: Mais la speculation en est plus honneste que le maniment : Elle se fait anec innocence & pureté. La Peinture des Dragons & des Crocodiles, n'ayant point de venin qui nuise à la veuë, peut auoir des couleurs qui resiouïssent les yeux ; Et ie vous auoüe que le monde qui me desplaist tant en luy-mesme, me sembloit agreable & diuertissant, dans la conuersation d'Aristippe.

En cette conuersation, habile & sçauante, comme dans vne Tour voisine du Ciel, & bastie sur le riuage, nous regardions en seureté, l'agitation & les tempestes du Monde. Nous estions Spectateurs des Pieces qui se joüoient par toute l'Europe : Aristippe nous faisoit les Argumens de celles qui se deuoient joüer, & sa Prudence tant acquise que naturelle, sçachant tout le Passé & tout le Present, nous apprenoit encore quelques

nouuelles de l'Auenir. I'estois attaché à sa bouche, depuis le commencement de la Conuersation jusques à la fin, & ie l'escoutois auec vne attention si peu diuertie, qu'il ne m'eschapoit pas vn seul mot de ce qu'il disoit. Mais pour faire place à ce qu'il deuoit dire le lendemain; estant retiré en ma chambre, j'escriuois le soir les Discours que j'auois oüis l'apresdinée, & me deschargeois sur le papier, *d'vn fardeau de perles & de diamans*, comme les appelloit le bon Monsieur Coeffeteau, à qui ie les communiquois tous les matins.

En ce temps-là, j'auois autant de sujet de me loüer de la fidelité de ma memoire, que j'ay raison de me plaindre des supercheries, qu'elle me fait aujourd'huy. Seneque le Pere conte des miracles de la sienne, dans la Preface de ses Controuerses. Ie ne vay pas si auant que luy, & ne veux rien auancer de

moy, qui sente le Charlatan. Mai
il est tres-vray que, l'année mesm
des Conuersations d'Aristippe
ayant esté à vn Sermon qui dur
deux heures, ie l'escriuis tout en-
tier, à mon retour de l'Eglise; ve-
ritablement sans m'assujettir aux
paroles aueque scrupule, mais aussi
sans perdre quoy que ce soit de la
substance des choses.

Il y a encore des tesmoins de ce
que ie dis : I'en puis nommer d'e-
minente qualité, qui sont pleins de
vie ; Et personne ne doit trouuer
estrange, qu'apres vn effort de mé-
moire, qu'on crût n'estre pas petit,
ie me sois souuenu de sept Discours
de mediocre grandeur, qu'Aristip-
pe fit, sept iours de suite. Vne
ligne de l'Histoire de Vespasien
luy seruit de Texte pour commen-
cer, & les prieres de Monsieur le
Landgraue l'obligerent à ne pas
finir si-tost.

De parler du merite des Dis-

cours, ie ne pense pas qu'il soit necessaire. Ie ne veux point alleguer l'approbation qu'ils ont euë, deçà & delà les Monts. Il me suffira de dire qu'ils ont esté leûs par ceux qui corrigent les Edits & les Ordonnances, & que Monsieur le Cardinal de Richelieu, les ayant portez aueque lûy en Italie, me les rendit à Paris, au retour du fatal voyage de Lyon. Ce fut non seulement auec des paroles tres-ciuiles, mais aussi auec des Notes tres-obligeantes, dont il borda les marges du Manuscrit. *Voilà qui me plaist. Il ne se peut rien de plus joly. Cecy se peut dire beau. Ie sçay bien de qui il entend parler, &c.*

Ces sortes de marques qu'il auoit accoustumé de faire sur les Compositions d'autruy sont connuës de ceux qui le voyoient dans la vie secrette, & qui estoient receus en son Cabinet, aux heures de ses diuertissemens. Tant y a que son Emi-

nence eut la bonté de ne rien prendre pour soy, de tout ce qu'elle leût dans les sept Discours : Elle distingua les temps & les lieux ; & me fit la grace de considerer, que quand Aristippe parloit à Mets, elle estoit encore Monsieur de Luçon, & que Monsieur de Luynes n'estoit pas encore Connestable.

MAIS il n'est pas temps de raconter les Auantures des Discours, puis qu'elles ne sont pas encore finies, & qu'il leur reste vn voyage à faire, aux dernieres parties du Septentrion. Leur Eloge, non plus, ne doit pas estre tiré du tesmoignage qu'on a rendu d'eux, en France & en Italie : Il faut l'attendre du jugement qu'en fera la REINE, à laquelle ie les enuoye en Suede. Estant éclairée au point qu'elle l'est, elle les connoistra mieux par leur monstre que par le rapport d'autruy ; & presupposé

qu'elle les desire, il vaut mieux contenter d'abord sa curiosité, que de lasser sa patience dans vne longue Preface.

N'apportons point tant de façon à nostre Present, & faisons paroistre Aristippe deuant elle, le plûtost que nous pourrons. Ne nous amusons point à l'Inutile des Dialogues ; Le plus souuent il embarasse le Necessaire. Il se perd trop de temps aux ciuilitez & aux complimens ; aux bons iours & aux bons soirs. I'ay crû qu'il seroit bon de retrancher toutes ces superfluitez, & d'apporter icy les choses pures & simples, comme ie les conseruay auec soin, dans mes papiers, apres les auoir recueillies, auec plaisir, de la bouche d'Aristippe.

Mais auant que de passer outre, il n'y aura point de mal de faire ce que feroit Aristippe, s'il estoit au Monde, & qu'il fust luy mesme

son Historien. Ayant commencé par vn NOM, qui portera bonheur à nostre Volume; sans differer dauantage, rendons luy les hommages qui luy sont deûs. La vertu de CHRISTINE merite quelque chose d'extraordinaire : Mais le Temps present est pauure, pour vne telle reconnoissance : Il faut luy chercher des honneurs dans la vieille Rome, & au Païs des Triomphes. Et pourquoy ne renouuellerons-nous pas en cet endroit l'ancien vsage des Acclamations, qui estoient des Triomphes de tous les iours? Ils ne demandent point de pompe, comme les autres, & la despense s'en peut faire par la Pauureté.

QV'ON LOÜE DONC, QV'ON BENISSE LA FILLE DV GRAND GVSTAVE, LA GRANDE, L'INCOMPARABLE CHRISTINE;

POVR LES BONS EXEMPLES QV'ELLE DONNE A VN MAVVAIS SIECLE ; POVR AVOIR ACHEVÉ LA GVERRE, ET POVR AVOIR FAIT LA PAIX, POVR SÇAVOIR REGNER, ET POVR N'IGNORER RIEN DE CE QVI MERITE D'ESTRE SÇEV. C'EST CHRISTINE, QVI S'EST OPPOSÉE A LA BARBARIE, QVI REVENOIT, ET QVI A RETENV LES MVSES, QVI S'ENFVYOIENT. C'EST ELLE QVI CONNOIST SOVVERAINEMENT DES SCIENCES ET DES ARTS. ELLE MET LE PRIX AVX OVVRAGES DE L'ESPRIT. COMME ELLE REÇOIT DES APPLAVDISSEMENS DE TOVS LES PEVPLES, ELLE REND DES ORACLES EN TOVTES LES LANGVES. ON NE PEVT POINT APPELLER DE SES

OPINIONS ; NON PAS MESME A LA POSTERITÉ.

Si cela eſt, & ſi elle approuue mon Liure, ou il ſera aſſeuré de l'approbation publique, ou il n'en aura pas beſoin. Mais il ne faut pas faire ce tort au Public, de croire qu'il puiſſe eſtre d'vn autre auis que CHRISTINE. Le Monde ne voudroit pas deſplaire à vne Perſonne, qui luy fait tant d'honneur, & qui l'embellit ſi fort ; en contrediſant la meſme Perſonne, qui juge ſi ſainement, & qui opine ſi bien.

# ARISTIPPE
## OV
# DE LA COVR,
## DIVISE'
## EN SEPT DISCOVRS.

# DISCOVRS PREMIER.

C'EST vne opinion singuliere de certains Philosophes affirmatifs, *Que le sage n'a besoin de personne, & que tout ce qui est separé de luy, ne luy sert de rien.* Par là ils ostent l'Amitié du nombre des choses necessaires, & luy donnent rang simplement, parmi celles qui sont agreables. Et neantmoins de plus honnestes gens qu'eux, ie veux dire les Philosophes de la Famille de Platon & de celle d'Aristote, ont crû que sans l'Amitié, la Felicité estoit imparfaite & defectueuse, & la Vertu foible & impuissante. Ils ont dit que les Amis estoient

les plus vtiles, & les plus desirabl[e]
des Biens estrangers. Ils les on[t]
considerez, non pas comme *l[es]*
*joüets & les amusemens d'vn Sage, e[n]*
*peinture*, mais comme *les aides & le[s]*
*appuis d'vn homme du Monde.*

Il n'y a que Dieu seul, qui soit
pleinement content de soy-mesme,
& de qui il faille parler en termes
si hauts & si magnifiques : Il n'y a
que luy, qui, estant riche de sa pro-
pre essence, joüisse d'vne Solitude
bien-heureuse, & abondante en
toutes sortes de biens; luy qui puis-
se operer sans instrumens, comme
il agit sans trauail; luy qui tire tout
du dedans de sa nature, parce que
les choses en sont sorties de telle
façon, qu'elles ne laissent pas d'y
demeurer. Les Hommes au con-
traire ne peuuent, ni viure, ni bien
viure; ni estre hommes, ni estre
heureux, les vns sans les autres. Ils
sont attachez ensemble, par vne
commune necessité de commerce.

Chaque Particulier n'eſt pas aſſez de n'eſtre qu'vn, s'il n'eſſaye de ſe multiplier en quelque ſorte, par le ſecours de pluſieurs ; Et à nous conſiderer tous en general, il ſemble que nous ne ſoyons pas tant des Corps entiers, que des Parties couppées que la Societé reünit.

Les Offencez demandent iuſtice, les Foibles ont beſoin de ſupport, les affligez de conſolation ; mais tous ont vniuerſellement beſoin de conſeil. C'eſt le grand Element de la Vie ciuile : Il n'eſt gueres moins neceſſaire que l'eau & le feu : & les deux moyens d'agir, que la Nature nous a fournis, ſe rapportent à cette fin ; LA RAISON ET LA PAROLE nous ayant eſté données principalement, pour le CONSEIL. Les beſtes ſont emportées, par la ſubite impetuoſité de leur naturel, & par la preſence du premier objet. Les Hommes ſe conduiſent, par la

deliberation, & par le discou
Ayant le don de chercher, &
choisir, ils peuuent passer d'abo
du Present à l'Auenir, & du P
mier au Second, pour s'y arrest
s'ils s'y trouuent bien.

Les Pyrates se seruent de Co
seil : Le Conseil est en vsage par
les Sauuages ; A plus forte rais
parmi les Peuples ciuilisez. M
par tout, il faut que les Sages l'en
pruntent d'autruy, parce que le
Sagesse leur doit estre suspecte, a
choses qui les regardent. L'hon
me est si proche de soy-mesm
qu'il ne peut trouuer d'entre-deu
ni d'espace libre, pour le debit d
conseil qu'il se veut donner : il n
sçauroit empescher que les deu
Raisons, qui deliberent en luy, n
se confondent dans la communica
tion, celle qui propose estant tro
meslée, auec celle qui conclut.

Il faut donc que celuy qui con
seille, soit vne personne à part, &

distincte de celuy qui est conseillé. Il faut qu'il y ait vne distance proportionnée, entre les objets, & les facultez qui en jugent; Et comme les yeux les plus aigus ne se peuuent voir eux-mesmes, aussi les jugemens les plus vifs manquent de clarté, en leurs propres interests. Quelque connoissance naturelle que nous ayons, & quelque lumiere qui nous vienne de plus haut, nous ne deuons point rejetter les moyens humains, ni mespriser ce surcroist de raison, & ce plus grand esclaircissement de verité, qui se tire de la Conference.

Reconnoissons l'imperfection de l'Homme, separé de l'Homme, & l'auantage qu'a la Societé, sur la Solitude Puis que l'Amy de Dieu, & le Conducteur du Peuple de Dieu, bien qu'vne Nuée miraculeuse marchast le iour deuant luy; bien que la nuit vne Colonne de feu fist la mesme chose, & qu'elles

se posassent au lieu où il fa
camper, ne laissa pas de pren
vn Guide, pour s'en seruir aux
tres difficultez qui pouuoient
uenir en son voyage ; y aura
quelqu'vn, apres cela, qui ne
mande des guides, & qui ne ch
che des aides ? Qui se fiera de te
sorte aux auantages de sa naissan
qui s'endormira si negligemme
sur les faueurs qu'il attend du Ci
que de s'imaginer que l'assistan
d'autruy luy soit inutile, que
croire que sa seule fortune, &
seule sagesse luy suffisent, po
bien gouuerner, & pour bien con
duire ?

Ceux qui se sont esleuez au del
de la commune condition de
hommes, y sont montez par quel
ques degrez : Ce n'est pas le Hazard
qui les a jettez, au dessus des autres;
Ce n'est pas aussi leur Vertu qui a
tout fait; Les Seruices de quelqu'vn
se rencontrent ordinairement
parmy

parmi les Merueilles de leur vie; & il eſt viſible par la ſuite de tous les temps, que les Princes qui ont le plus gaigné, ſont ceux qui ont eſté le mieux ſecondez. De tant d'exemples, dont il y a foule dans les Hiſtoires, ie ne veux que celuy, ſur lequel nous-nous arreſtaſmes hier, & qui obligea ſon Alteſſe à me faire parler aujourd'huy.

VEſpaſien auoit veſcu ſous la Tyrannie, & s'eſtoit ſauué par miracle des mains de Neron. Mais il ne ſe contenta pas de ſon propre ſalut, apres la mort de ce Monſtre: Il prit du cœur, & entreprit dauantage, pour le Bien Public. Voyant que d'autres Nerons menaçoient le Monde, & que de nouueaux Monſtres ſe deſchaiſnoient, il ſe hazarda de conſeruer le Monde, en ſe ſaiſiſſant de l'Empire. Il embraſſa la protection du

Peuple Romain, dont la fle
estoit presque toute tombée, p
le glaiue, ou par le poison ; &
demeurant s'épuisoit chaque iou
à remplir les Isles & les Cachot
Il en fust pourtant demeuré à
bonne volonté, & à ses bonne
intentions : Il eust veû acheue
d'esteindre toutes les lumieres d
Senat, & perir la Republique de
uant ses yeux, sans les puissante
sollicitations, & les viues pour
suites de Mucien, qui luy mit
comme par force, la Couronne
sur la teste, & le fit Empereur, en
despit de luy.

Il esbranla premierement l'esprit de Vespasien, qui se tenoit aux choses presentes, bien qu'il ne les approuuast pas, & n'osoit estre autheur du changement qu'il desiroit. Et apres l'auoir jetté dans l'irresolution, il le pressa de tant de raisons, & le combatit de tant d'eloquence, qu'il fut à la fin con-

traint de faire le reste du chemin, & de s'engager, dans la Cause Publique, par vne ouuerte declaration.

Or il est besoin de sçauoir, que ce Mucien n'estoit pas homme à n'apporter dans vn Party, que de belles paroles, & de bons desirs. D'abord il fortifia Vespasien d'hommes & d'argent; Il luy acquit des Prouinces, & luy amena des Legions. Il n'espargna point sa personne, quand il crut qu'il faloit payer de la vie, & voulut estre l'Executeur de la pluspart des choses, dont il auoit esté le Conseiller.

Les Princes à faire ne peuuent se passer de ces gens-là, & les Princes faits en ont grand besoin. Il n'y en a iamais eu de si fort, qui de sa seule force ait pû porter le faix de tout le Gouuernement; Iamais eu de si jaloux de son authorité, qui ait pû regner tout

seul, & estre veritablement *Monarque*, à prendre le mot, dans la rigueur de sa signification. Aussi est-ce vn jeu & vne inuention des Platoniciens, pour flater la Royauté, & la mettre au dessus de la condition humaine, de dire *que Dieu donnoit deux esprits aux Rois, pour bien gouuerner.* Platon se joüe souuent de la sorte : Il philosophe poëtiquement, & mesle la Fable dans la Theologie. Ce double Esprit est de sa façon ; Et il vaut encore mieux l'expliquer de l'Esprit du Roy, & de celuy de son Confident, que d'auoir recours aux Miracles, qu'il ne faut employer qu'en cas de necessité, non pas mesme pour l'honneur & pour la gloire des Rois.

Il est certain qu'ils ont vn fardeau si disproportionné à la foiblesse d'vn Seul, que s'ils ne s'appuyoient sur plusieurs, ils feroient vne cheute, dés les premier pas

qu'ils voudroient faire. S'ils n'appelloient leurs Amis à leur ſecours, & s'ils ne diuiſoient la maſſe du Monde, ils ſeroient bien-toſt punis de la temerité de leur ambition, & accablez de la peſanteur de leur fortune. La multitude des ſoins qui leur viennent de toutes parts, ne leur laiſſeroit pas la reſpiration libre : la foule des affaires les eſtoufferoit, à la premiere audience qu'ils voudroient donner.

Il y a diuers degrez de Seruiteurs, qui trouuent tous leur place, dans l'adminiſtration de l'Eſtat. Il y a des Eſprits d'vne mediocre capacité, qui defrichent, qui preparent, qui entament les affaires. Ils ſont bons à commencer la beſogne. Ils font les chemins, & oſtent les difficultez, qui ſont à l'entour des choſes. Le Prince met ces Eſprits à tous les iours, & ſe deſcharge ſur eux, des plus groſſieres fonctions de la Royauté.

Il y a d'autres eſprits d'vne plus haute eleuation, à qui il peut fier de plus importans emplois, & donner vne plus noble part en ſes deſſeins. Ceux-cy gouuernent ſous luy, & aueque luy, & ne ſont pas mauuais Pilotes, dans les Saiſons douces, & ſur les Mers peu agitées.

Mais que le Prince eſt heureux & que le Ciel l'aime, s'il ſe rencontre, en ſon temps, des Eſprits du premier Ordre; des Ames égales aux Intelligences, en lumiere, en force, en ſublimité; des Hommes que Dieu crée expres, & qu'il enuoye extraordinairement, pour preuenir, ou pour forcer les maux de leur Siecle; pour empeſcher ou pour calmer les orages de leur Patrie.

Ce ſont les Anges tutelaires des Royaumes, & les Eſprits familiers des Rois. Ce ſont les Seconds des Alexandres & des

Cesars. Ils soulagent le Prince, dans ses grands trauaux : Ils partagent aueque luy les salutaires inquietudes, sans lesquelles le Monde n'auroit point de tranquillité. Si dans les Estats où nous viuons, nous auons de ces gens-là, benissons leurs Veilles, qui sont si necessaires au Repos public, & sous la protection desquelles nous dormons seurement, & à nostre aise. Ces excellentes Veilles ne seroient-elles point cause, Monseigneur, que les Poëtes Grecs ont donné à la Nuit le nom DE SAGE ET DE CONSEILLERE? Ie viens de me l'imaginer ; & les Grammairiens donnent bien quelquefois aux Poëtes des explications plus éloignées.

Les Poëtes, Vostre Altesse le sçait mieux que moy, ont esté les plus anciens Precepteurs du genre humain. Ils luy ont enseigné les premiers principes de la

Politique & de la Morale. Ic
donc, comme ailleurs, ils ont de
couuert & marqué du doigt la Ve
rité : Les Philosophes l'ont depui
estalée & mise en son iour. Ayan
reconnu cette necessité de Societé,
& ce defaut qui se trouue dans la
Solitude, outre leur *Iupiter Conseil-ler*, & leur *Minerue Conseillere*; outre
les Dieux & les Demons, dont ils
ont accompagné leurs Heros, ils
leur ont encore donné des Hommes, pour les assister en leurs entreprises, ou d'autres Heros, pour
entreprendre & pour agir auec
eux.

A mesure qu'Hercule coupe les
testes de l'Hydre, Iolas y applique
le feu, afin de les empescher de
renaistre. Diomede ne fait rien,
sans Vlysse. Les actions d'Agamemnon naissent des conseils de
Nestor : Et ce Prince, ayant à
faire vn souhait, qui comprenne
tous les autres, ne desire, ni de

plus puiſſantes forces que les ſiennes, ny des richeſſes qu'il n'auoit pas, ny la deſtruction de l'Empire d'Aſie, ny l'accroiſſement de celuy de Grece, mais ſeulement *dix hommes qui fuſſent ſemblables à Neſtor:* Agamemnon nous monſtrant, par là, que dans la crainte qu'il auoit de perdre Neſtor, veû l'extreme vieilleſſe où il eſtoit, il apprehendoit de manquer de gens, pour mettre en ſa place ; & Homere nous faiſant voir, qu'vn Neſtor ſe peut quelquesfois trouuer en vn Siecle, mais que dix Neſtors ne ſe peuuent que ſouhaiter.

Ce ſouhait n'a point fait de tort à la bonne renommée d'Agamemnon : La Grece ne luy a point reproché de s'eſtre laiſſé gouuerner à Neſtor : Pour cela, le Roy des Roys n'a pas eſté eſtimé moins ſage, ny moins digne de la ſouueraine Authorité. Au contraire,

c'est vn Axiome dans la Politique qui passe pour vne proposition d'eternelle verité, & qui est aussi vieux que la Politique mesme: QV'VN PRINCE MAL-HABILE NE SÇAVROIT ESTRE, NI BIEN CONSEILLÉ, NI BIEN SERVI.

Que si receuoir conseil, presuppose quelque auantage, du costé de celuy qui le donne; l'inferiorité de la part de celuy qui le reçoit, ne laisse pas d'auoir son merite. Il est à son tour le Superieur: Il reprend la premiere place, quand il met la main à l'œuure, & que, par l'execution des choses deliberées, il change les regles en exemples, & les belles paroles en bons effets. Car quoy qu'on ait dit autrefois à Rome, *que Lælius estoit le Poëte, & que Scipion estoit l'Acteur*, & qu'il soit vray que celuy qui compose les vers agit plus noblement que celuy qui les

recite ; il n'eſt pas pourtant vray que la Perſonne, qui execute les entrepriſes glorieuſes, produiſe vne operation moins releuée que celle, qui ſeulement les conſeille. Le Conſeiller ne conſerue ſon auantage, que dans les commencemens des Choſes, mais il le perd dans l'euenement : Et, dans les commencemens meſmes, il ne l'a pas tout entier ; celuy qui eſt conſeillé, ne demeurant pas inutile & ſans mouuement, tandis que dure l'action de celuy qui le conſeille.

La Nature ſemble nous monſtrer ce que nous diſons, & en a formé ie ne ſçay quel crayon dans l'ame de l'Homme, où l'Intellect, qu'on nomme patient, & qui eſt le ſiege de la doctrine, quoy qu'il ſoit éclairé, par la lumiere de l'Intellect qui agit, ne ſouffre pas neantmoins de telle ſorte, que de ſon chef auſſi il n'agiſſe. Il iuge de la connoiſſance qu'il a receuë :

Il tourne, il remuë, il deſplie, il
eſtale en luy-meſme cette co
noiſſance. Apres l'auoir compare
aux autres, il en recueille des cor
ſequences & des concluſions. E
ainſi on peut dire, qu'il trauaill
en compagnie : Et s'il pâtit, c'eſ
de la plus belle eſpece de paſſion,
qui ne gaſte & ne corrompt pas,
comme celle d'vne playe, ou d'vne
bruſlure, mais qui acheue &
qui perfectionne, comme celle de
l'illumination en l'Air, & de la
reception des images dans les
yeux.

Parlons moins ſubtilement, &
d'vne maniere plus populaire.
Concluons qu'il eſt neceſſaire d'a-
uoir des mains, pour s'aider vti-
lement des outils ; & d'auoir de
la prudence, pour vſer comme il
faut de celle d'autruy. La Sageſſe
elle-meſme eſt irreſoluë & peu aſ-
ſeurée, quand elle manque d'ap-
probation, & qu'elle eſt reduitte

à son propre tesmoignage. Le raisonnement concerté ne nuit point à la premiere apprehension que nous auons de la verité des choses ; & nostre Aristote dit là dessus, *que le sel ne fait point de mal au poisson de mer, & que l'huile assaisonne les oliues.* Le Courtisan estourdi & interessé, met toutes les affaires en desordre, & ruïne au lieu d'édifier : Mais le Ministre sage & fidele, qui diuise également son affection, entre le Roy & l'Estat, rend de tres-grands seruices à l'vn & à l'autre, & se peut dire, à mon auis, aueque raison, LE TEMPERAMENT DE LA PVISSANCE D'VN SEVL, ET LE BIEN COMMVN DE LA REPVBLIQVE.

Mais mon opinion particuliere seroit peu de chose, & n'auroit pas assez de force, pour former & conclure ce Discours, si ie

ne la confirmois par la reco
noissance publique, enuers d
personnes si vtiles au bien gener
du Monde, & par les preuues écl
tantes d'affection & d'estime, qu
les Princes ont renduës eux-me
mes, à la sagesse, & à la fidelité d
leurs Ministres.

Ie laisse la Grece, où ils ont re
gné aueque les Rois ; Ie laisse l
Perse, où les Rois ont regné pa
eux, & où ils estoient nom-
mez *les yeux du Roy* ; c'est à dire,
comme l'explique vn excellent
homme, les yeux du Roy, toû-
jours ouuerts & tousiours veillans,
pour le salut du Royaume ; qui
regardent en mesme temps, de-
uant, derriere, à droit, & à gau-
che.

Ie m'arreste à Rome, où les
Empereurs voulant corriger l'a-
mertume qui se trouue dans les
mots de seruitude & de sujetion,
ont honnoré pareils Seruiteurs du

tiltre d'*Amis*. Ils les ont appellez *leurs Compagnons* ; *quelquesfois les Compagnons de leurs peines, les Compagnons de leurs guerres, & de leurs victoires*, & ont mesme trouué bon que le Peuple les appellast ainsi.

Ils leur ont fait eriger des Statuës, vis à vis des leurs. Ils les ont fait depositaires de leur Espée, auec permission de s'en seruir contre eux-mesmes, si le bien de l'Estat le requeroit, & s'ils se rendoient indignes de leur puissance. Ils ont fait battre de la monnoye, où estoit l'image d'vn General de leurs Armées, & ces paroles à l'entour, BELIZAIRE LA GLOIRE DES ROMAINS: Et on voit encore aujourd'huy vne Medaille d'argent, d'vn costé de laquelle est representée la figure de Valentinien, & de l'autre costé celle d'vn de ses Sujets, assis dans la Chaire Consulaire, tenant des papiers en la main

droitte, & en la gauche vn baston auec vn Aigle perché dessus. On peut voir aussi dans l'Histoire Auguste, ce superbe Monument, consacré à la memoire d'vn grand Ministre, A MISITHÉE LE PERE DES PRINCES, ET LE TVTEVR DE LA REPVBLIQVE.

L'inscription est singuliere, & la qualité *de Pere du Prince* n'estoit pas commune, pour ce temps-là, le siege de l'Empire n'ayant pas encore esté transferé de Rome à Constantinople; car apres que cela fut, cette qualité fut comme erigée en titre d'office, & on appelloit vulgairement ceux qui auoient la principale direction des affaires, LES PERES DE L'EMPIRE, ET DE L'EMPEREVR.

L'Histoire escrite, depuis Constantin, ne parle d'autre chose que de cette Dignité *du Patriciat*. La Poësie mesme ne s'en est pas

teuë; & il y a encore des Vers moqueurs, que fit le Poëte Claudien, contre l'Eunuque Eutropius, Consul & Patrice de l'Empire. Sa cheute est celebre dans les Liures de ce Siecle là, & Saint Iean Chrysostome en a fait vne Homilie presque toute entiere. Les Vers moqueurs marquent particulierement la confiscation de son bien, & en voicy le sens à peu prés, si ma memoire ne me trompe. *Pourquoy pleures-tu la perte de tes richesses, qui tomberont entre les mains de ton Fils? L'Empereur sera ton Heritier, & ce n'est que de cette sorte qu'il faloit que tu fusses le Pere de l'Empereur.* Mais ma memoire m'est reuenuë, & le François m'a fait trouuer le Latin;

*Direptas quid plangis opes, quas Natus habebit?*
*Non aliter poteras Principis esse Pater.*

Surquoy me ressouuenant que

la Croix de IESVS-CHRIS
auoit pris la place des Aigles R
maines, & qu'alors les Empereu
estoient deuenus domestiques d
la Foy, & membres de l'Eglis
d'Estrangers & de Persecuteu
qu'ils estoient auparauant; j'ay pen
sé qu'ils pouuoient auoir emprunt
ce terme des Lettres Saintes, & d
discours du Patriarche Ioseph.

Ce grand Ministre se glorifie
dans la Genese, QVE DIEV L'A
DONNE POVR PERE A PHA-
RAON, (quoy que peut-estre il fust
plus jeune que luy) QV'IL A ESTE
ESTABLI PRINCE DE TOV-
TE LA MAISON ROYALE, ET
SEIGNEVR DE TOVT LE PAÏS
D'EGYPTE : Et les mesmes Let-
tres Saintes nous apprennent, vn
peu deuant, que Pharaon tira sa
bague de son doigt, & la mit en
celuy de Ioseph; qu'il le fit monter
sur vn Chariot de triomphe; qu'il
fit faire commandement par vn cri

public, que tout le monde se prosternast deuant luy; qu'il luy dit en pleine & generale assemblée, TV ES, NE PLVS, NE MOINS QVE PHARAON, ET IE N'AY RIEN QVE MON NOM, ET MON THROSNE PLVS QVE TOY.

Il ne se peut rien adjouster à vn si illustre tesmoignage du ressentiment d'vn Prince bien conseillé: Et ie vous prie, qu'y a-t'il à dire & à s'imaginer, apres cela? Vous voyez que la plus haute idée, que j'auois pû conceuoir de la dignité du Ministere, est authorisée par le plus ancien de tous les exemples de cette nature. Il n'y a pas moyen d'aller plus loin, dans l'Histoire; & ie vous auouë, Monseigneur, que ie sens quelque tentation de vaine-gloire, de ce qu'vn grand Prophete m'explique par la bouche d'vn grand Roy.

# DISCOVR
## DEVXIESME.

Ette Verité establi[...] que les Rois ne sça[...] roient regner sans M[...] nistres ; il est presqu[...] aussi vray, qu'ils ne sçauroient v[...] ure, sans Fauoris. Le Bien ne s'ar[...] reste pas au lieu de sa source : [...] veut couler & s'espandre ; Et c[...] n'est qu'vn Bien commencé, s'i[...] ne croist par la communication, & s'il ne s'acheue, en se dilatant. Mais adioustons quelque chose de plus estrange & d'aussi certain. On nous a asseuré il y a long-temps, de la part de la Raison, *que si vn Homme estoit tout seul dans le Ciel, & qu'il ne fust pas en sa puissance d'en*

*faire part à vn autre, il s'ennuyeroit de sa propre felicité, & voudroit descendre du Ciel en Terre.*

Ie dis donc sur ce fondement, que les plus sages Princes qui soient au Monde ; que les Augustes & les Antonins, s'ils y reuenoient; que les Constantins & les Theodoses, peuuent auoir de legitimes affections, & aimer raisonnablement celuy-cy plus que celuy-là.

QVE CE SOIT VOSTRE PEVPLE, QVI SOIT VOSTRE FAVORI : Cet auis fut donné autresfois à vn grand Prince, mais par vn Philosophe vn peu trop seuere. De deffendre aux Rois le plus doux vsage de la volonté, & de les despoüiller de la plus humaine des passions, ce seroit estre Tyran des Rois, & ne leur permettre pas qu'ils fussent hommes: ce seroit les lier à la grandeur de leur condition, & les cloüer sur le Throsne. Quelle rigueur, de

vouloir qu'ils n'apparoiſſent
mais, ſous vne forme ſemblabl
la noſtre? qu'ils ne puiſſent iam
ſe desfaire d'vne grauité qui
incommode? Eſt-ce vn crime d'
uoir vn Confident, dans
Compagnie duquel on vien
chercher du repos apres le traua
& des diuertiſſemens apres l
affaires?

La vertu n'a garde d'eſtre a
ſtere & farouche à ce point là
Elle ne deſtruit pas la Nature; Ell
en corrige ſeulement l'imperfe
ction; Elle ſçait rendre iuſtice
mais elle ſçait auſſi faire grace
Elle donne rang dans la Charit
à qui que ce ſoit; L'Eſtranger
eſt receu comme l'Hoſte, & le Bar
bare comme le Grec; Mais elle
reſerue l'Amitié pour le petit nom
bre: Elle n'eſpouſe pas tout ce
qu'elle embraſſe.

Dans le Ciel, où ſe trouuent
les Idées & les premieres formes

des choſes, n'y a-t'il pas des regards bien-faiſans, & des inclinations fauorables, pluſtoſt pour ceux-cy, que pour ceux-là, d'où naiſſent ſur la Terre les Predeſtinez & les Eleus ? N'y a-t'il pas eu vne Nation choiſie, qui a eſté preferée à toutes les autres Nations ? Elle a eſté nommée *la part & l'heritage du Seigneur* : Le Seigneur luy a dit, IE SERAY TON DIEV, ET TV SERAS MON PEVPLE. Dans la Maiſon des Patriarches, cette preference eſt touſiours tombée d'vn coſté, à l'excluſion de tout le reſte. Les, Cadets ont emporté le droit d'Aiſneſſe, & les auantages de la Nature ont fait place aux ordres de Dieu.

Et quand le Fils de Dieu luy-meſme eſt venu au Monde ; outre les ſoixante & douze Diſciples qui eſtoient de ſa ſuite, & qui s'auoüoient à luy, il a appellé douze

Apoſtres, pour luy rendre vn plus particuliere ſujetion, & eſt plus proches de ſa Perſonne. Entre ceux-là meſme, il y en a trois, à qui il s'eſt ouuert plus familierement qu'aux autres : Il leur a montré des marques de ſa Diuinité, qu'il auoit cachées à leurs Compagnons : Il leur communiqua beaucoup de ſecrets de l'Auenir, dans l'agitation de ſa prochaine mort, & parmi les inquietudes de ſes dernieres penſées.

Encore a-t'il teſmoigné plus de tendreſſe pour l'vn des trois, que pour les deux autres. Saint Iean ne fait point de difficulté de ſe nommer le Cher & le Fauori de ſon Maiſtre. Il ſe glorifie par tout de cette faueur; & il me ſemble qu'il en vſa auec aſſez de liberté, lors qu'il s'endormit, dans le ſein d'vn Maiſtre ſi grand & ſi redoutable.

Conſi-

Conſiderez-le dans le Tableau de la ſainte Cene, & voyez comme il repoſe ſa teſte negligemment, ſur vn lieu, où les Seraphins portent leurs regards, auec reuerence.

Puis, donc, que l'Autheur & le Conſommateur de la Vertu, auſſi bien que de la Foy, a eu ſes inclinations & ſes amitiez, & n'a pas touſiours voulu commander à la Nature ; le Prince ne doit point craindre d'aimer, apres vn Exemple de telle authorité, qui luy en donne toute permiſſion ; & par les principes d'vne plus ſage Philoſophie, que n'eſt celle de Zenon & de Chryſippe, il peut eſtre ſenſible, ſans qu'on le puiſſe dire Intemperant.

Il faut ſeulement que les mouuemens de ſon ame ſoient juſtes & bien reglez. Qu'il faſſe du bien; mais qu'il garde de la proportion & de la meſure, en la diſtribution

du bien qu'il fait ; Qu'il ne pousse pas incontinent, dans le Conseil, ceux qui luy auront esté agreables, dans la Conuersation. Il doit faire difference, entre les personnes qui plaisent, & celles qui sont vtiles ; entre les recreations de son Esprit,& les necessitez de son Estat; Et s'il n'apporte vne grande attention, dans l'examen des differens sujets qu'il employe, il fera des Equiuoques, dont son Siecle pâtira, & qui luy seront reprochez,par les Siecles à-venir.

Les Courtisans sont la matiere, & le Prince est l'Artisan, qui peut bien rendre cette matiere plus belle, mais non pas meilleure qu'elle n'est : Il peut y ajouster des couleurs & de la façon, par le dessus; mais non pas luy donner aucune bonté interieure : Il en peut faire vne Idole, & vn faux Dieu; mais il n'en peut pas faire vn Esprit, ni vn habile homme.

Il se voit de ces Idoles, en païs mesme de Chrestienté. Il y a toûjeurs eu d'indignes Heureux; toûjours des Guenuches caressées dans le Cabinet des Rois, & vestuës de toile d'or. Il y a eu en Egypte des bestes sur les Autels : Il y a eu par tout des defauts & des vices adorez. Ce que ie m'en vais dire à vostre Altesse, ie l'ay appris d'elle, & ie le trouue digne de l'esprit de Marc Antonin le Philosophe. *Il y a vne Authorité aueugle & müete, qui ne connoist, ni n'entend; qui paroist seulement & qui eblouït; qui est toute pure authorité; sans aucun meslange de Vertu, ni de Raison. Il y a des Grands qui ne sont remarquables, que par leur Grandeur, & leur Grandeur est toute au dehors, & toute separée de leur personne.*

Ces Grands, Monseigneur, me font souuenir de certaines Montagnes infructueuses, que j'ay

veuës autrefois, allant par le Mor
de. Elles ne produisent, ni he
be, ni plante : Elles touchent
Ciel, & ne seruent de rien à
Terre : Leur sterilité fait maudi
leur eleuation. Ceux-cy, de me
me, ne sont pas moins inutile
qu'ils sont grands ; Et ie les rega
de, comme de vaines monstr
du pouuoir & de la magnificen
des Rois ; comme des Coloss
qu'ils ont eleuez, & des Pyram
des qu'ils ont basties. Ce sont d
fardeaux, & des empeschemen
de leurs Royaumes, qui pesent
toutes les parties de l'Estat. C
sont des superfluitez, qui occupe
plus de place que toutes les ch
ses necessaires. Cela s'entend
les considerer, dans vne foibles
encore innocente, & auant qu'i
ayent adiousté l'injustice de leu
actions, à l'indignité de leur pe
sonne.

Voilà les beaux ouurages de

Fortune ; Voilà les meſpriſes & les extrauagances de cette Deeſſe, ſans yeux & ſans jugement, à qui Rome a donné tant de Noms, & a dedié tant d'Autels. Vous auez bien oüi parler de quelques Reines hipocondriaques, qui ont eu de l'amour, pour vn Nain, & pour vn Maure, voire pour vn Taureau, & pour vn Cheual : La Fortune eſt à peu pres de l'humeur de ces Princeſſes mal-ſages; Elle choiſit d'ordinaire le plus laid & le plus mal-fait : En la demande de la Preture, elle prefere les eſcroüelles de Vatinius à la Vertu de Caton : Pour ne rien dire de pis, elle fait des profuſions, & ne paye pas ſes debtes.

Mais nous parlons d'vn Fantoſme, lors que nous parlons de la Fortune : La force des Aſtres, & la neceſſité du Deſtin ſont encore d'autres Fantoſmes, que l'opinion des Hommes ſe forme, & apres

lesquels ie ne suis pas d'aui[illegible]
courir. Cherchons quelque ca[illegible]
plus apparente de cette faue
qui semble n'auoir point de cau[illegible]
& voyons à peu pres quelle est
naissance de cette mauuaise A[illegible]
thorité.

Ce que nous cherchons seroi[illegible]
ce point vn transport de passion
qui sort sans raisonnement, de l[illegible]
partie animale, & s'arreste au pre
mier objet qui plaist, & à la pre
miere satisfaction de la volonté?

Seroit-ce point vn jeu, & vn[illegible]
fantaisie de la Puissance; vn exer[illegible]
cice, & vne occupation de l[illegible]
Royauté, qui prend plaisir à faire
des choses estranges; à estonner le
Monde par des Prodiges; à chan-
ger le destin des Petits & des Mi-
serables; à peindre & à dorer de
la bouë?

N'est-ce point, au contraire,
vne erreur serieuse & deliberée,
vne tromperie de bonne foy, faite

à soy-mesme par soy-mesme ; aidée par l'imposture de l'apparence, qui desguise quelquefois les hommes de telle sorte, qu'ils ne sont reconnoissables qu'à Dieu? Il est certain que le plus souuent ils portent des marques si douteuses, & ce qui paroist d'eux est si faux, qu'il n'y a que Celuy qui les a faits, qui sçache leur veritable prix.

Mais l'Effet, que nous auons tant de peine à tirer de l'obscurité des Causes, ne seroit-ce point vn present de l'Occasion ? Car d'ordinaire elle offre aux Princes des Seruiteurs ; Elle les oblige à prendre ce qu'ils trouuent à leur main, & ce qui leur passe deuant les yeux. Leur impatience ne pouuant souffrir de retardement, & leur mollesse estant ennemie de toute sorte de peine ; pour s'espargner les longueurs de la recherche, & les difficultez du choix,

ils mettent en œuure les instrumen[ts]
les plus proches, & gardent, pa[r]
coustume, ceux qu'ils n'auoien[t]
pris que, par rencontre.

Pour conclusion, cette Faueu[r]
qui s'éleue si haut, sans auoir de
fondement, ne seroit-ce point
plustost vn effet de l'amour pro-
pre, & vne complaisance, que
personne ne refuse à ses opinions?
Ne seroit-ce point nostre hon-
neur, que nous croyons engagé,
dans la perfection de nostre Ou-
urage? Ne seroit-ce point vn le-
uain de cet orgueil naturel, caché
dans l'esprit des hommes, & qui
enfle particulierement le cœur des
Rois, quand il est question de
maintenir vne faute qu'ils ont fai-
te, & de ne pas auoüer qu'ils peu-
uent faillir?

Quoy que puisse estre cette Fa-
ueur, ce n'est point vne creature
de la Vertu; non pas mesme de
la Vertu du Sang: Le merite n'y

a point de part; non pas mesme le merite de la Race. Les Affranchis de Claudius, les Valets des Enfans de Constantin, les Gouuerneurs des Enfans de Theodose, les Eusebes & les Eutropes ne sont point de legitimes Fauoris, & beaucoup moins de legitimes Ministres. Et certes, j'ay pitié de l'Empire, & j'ay honte pour l'Empereur, quand ie voy l'Empire & l'Empereur, dans ces mains seruiles & mercenaires.

Ie voy, auec horreur, ces vilains spectacles des Regnes infortunez, ces productions monstrüeuses des mauuais Temps. Temps aueugles, & pleins de tenebres; Malheureux en Princes, & steriles d'Hommes. Et, à vostre auis, y a-t'il eu de Solitaire si eloigné de la Cour, & prenant si peu de part aux choses du Monde, qui ait pû regarder, sans despit, les choses tellement hors de leur

place, & le Monde renuersé
cette sorte? Y a-t'il eu de si tra
quille Contemplatif, qui ait
voir sans emotion, des gens
neant s'emparer de la condui
des grands Estats, & s'asseoir a
Timon; bien qu'ils ne deusser
estre qu'à la Rame? Cela s'est ve
neantmoins, & assez souuent. L
Consulat a esté profané plus d'v
ne fois, par des personnes infa-
mes: Et tel, qui sous vn autre
Regne eust esté caché, parmi le
Bagage, a eu le commandement
de l'Armée.

Mais outre les Eusebes, & les
Eutropes, l'Histoire de l'Empire
d'Orient ne manque pas de ces
Exemples honteux. Elle nous
monstre de miserables Eunuques,
qui n'auoient appris qu'à peigner
des femmes, & à filer, erigez
tout d'vn coup en Chefs du Con-
seil, & en Capitaines Generaux.
Et d'autres Histoires plus recentes

nous produisent des Barbiers, des Tailleurs, des Valets de chambre, changez du soir au matin en Chambellans, en Ambassadeurs, &c. employez aux plus importantes negociations & aux plus illustres Charges de leur Païs. Ainsi quoy que puisse dire nostre Homme, qui admire tant la Cour, & l'Art de la Cour, l'Ignorance audacieuse a souuent presidé à la conduite des choses humaines: Quoy qu'il jure qu'il a veû des rayons sur le visage de Monsieur le Duc de ***, cette fausse lumiere est vne beveuë de ses yeux, & vne illusion de son esprit. Les Sots ont souuent tenu la place des Sages, & vn temps a esté, où ceux qui deuoient dicter les Loix, & prononcer les Oracles, ne sçauoient, ni lire, ni escrire.

Ce n'est pas que leur sens commun fust plus net, pour n'estre enueloppé d'aucune connoissance

estrangere. Ils n'auoient, ni les biens naturels, ni les biens acquis: Ils auoient seulement ce qui suit d'ordinaire les biens naturels & les biens acquis ; ie veux dire la bonne opinion de soy-mesme, accompagnée du mespris d'autruy. Quoy que ce ne soit pas la coustume de sçauoir les affaires, par reuelation, & qu'il faille les apprendre, par experience, ou deuancer l'experience, par la force du raisonnement ; ils se persuadoient que l'Authorité suppleoit à tout cela, & qu'immediatement apres leur Promotion, Dieu estoit obligé de leur enuoyer de l'esprit, pour bien gouuerner, & de faire valoir l'election du Prince, par la subite illumination de ses Ministres.

Il n'en va pas toutefois ainsi : C'est tout ce que Dieu a voulu faire, pour les Ministres de son Fils vnique, desquels nous auons

dit quelque chose, au commencement de ce Discours. Par là il s'est moqué de la superbe Philosophie. Il a confondu la Prudence humaine; prenant ces Ames neuues & grossieres, pour estre les Confidens de ses secrets; les remplissant beaucoup, comme dit vn Ancien Chrestien, parce qu'il y trouua beaucoup de vuide. Il a tiré des cabanes & des boutiques, ceux qu'il vouloit faire Rois & Docteurs des Nations. Il ne faut pas que les autres Ignorans pretendent d'estre esclairez de la sorte; ni qu'au lieu de l'esprit de Prophetie, de l'explication des Escritures, & du don des Langues, ils attendent du Ciel, la connoissance des choses passées, la penetration dans celles de l'Auenir, la lumiere qui débroüille les intrigues de la Cour, la science de faire la Guerre, & la dexterité de traiter la Paix.

Aussi d'ordinaire ils reüssissent

tres-mal, en vne profeffion qu'
n'ont point apprife, & dans l'exe
cice de laquelle ils fe font jett
indifcrettement, fans y apport
aucune preparation de difciplin
fans faire aucun fonds d'experien
ce; fans connoiftre les premie
elemens de la Sageffe ciuile.
faut de l'adreffe & de la methode
pour conduire vn Batteau, & pou
mener vn Chariot. Il faut auoi
appris les chemins pour pouuoi
feruir de Guide. I'ay veû des re
gles & des preceptes, pour fe bien
acquitter de la charge de Portier
& de celle de Concierge, quoy que
ce foient deux meftiers, qui ne font
pas extremement difficiles. Il faut
donc apprendre tous les Meftiers,
& eftudier tous les Arts, jufques
aux moindres, & aux plus aifez;
Et celuy, de conduire le genre humain,
n'aura point befoin d'inftruction?
On gouuernera le Monde, au hazard & à l'auanture? On

jouëra, à trois dez, le ſalut des Peuples & des Royaumes ?

C'eſt bien tenir indignement la place de Dieu : C'eſt bien faire le Phaëton en ce Monde, & diſpenſer inegalement la lumiere & la chaleur, ſur la face de la Terre : C'eſt courir fortune d'en brûler vne partie, & de laiſſer geler l'autre. Les Fauoris ignorans courent chaque jour cette fortune, & ſont en ce perpetüel danger ; ie dis de ſe perdre, & de perdre leur Païs, lors meſme qu'ils ont rafiné leur ignorance, par l'vſage de la Cour, & que deux ou trois bons ſuccez, qui viennent de la pure liberalité de Dieu, leur donnent bonne opinion d'eux meſmes, & leur font accroire, qu'ils ont fait le bien qu'ils ont receu.

Toutes leurs actions ſont alors des Contre-remps ; ſont de fauſſes meſures d'vne fauſſe regle. Au lieu de ſe ſçauoir arreſter à ce Point de

l'Occasion, si recherché par les Sages, & si necessaire pour la perfection des affaires, ils vont toujours deuant ou apres : Ou ils le passent, ou ils n'y arriuent pas. Aujourd'huy ils declarent la Guerre, par colere ; demain ils demandent la Paix, par lascheté. Ils flattent les Ennemis naturels de la Patrie, & offencent les anciens Alliez de la Couronne. En Espagne ils voudroient donner liberté de conscience ; en France ils voudroient introduire l'Inquisition. La Frontiere est nuë & desarmée, & ils fortifient le cœur de l'Estat : Il leur prend enuie de raser la Citadelle d'Amiens, & d'en bastir vne à Orleans.

Mais les Elections qu'ils font des autres, sont bien dignes de celle qui a esté faite d'eux. Pour l'Ambassade de Rome, ils proposent au Prince vn bon Capitaine de cheuaux legers, & qui s'est signa-

ſé en pluſieurs combats. A leur recommandation, on met dans les Finances vn vieux Prodigue, qui en ſa jeuneſſe a fait ceſſion de biens, mais qui parle admirablement de l'œconomie. Ils demandent la premiere Charge de la Iuſtice, pour vn homme veritablement de robbe longue, mais celebre, par le peu de connoiſſance qu'il a des Lettres; mais de la Claſſe de celuy que nos Peres virent à Paris, quand les Ambaſſadeurs de Pologne y arriuerent. Ils firent à cet Homme leur compliment en Latin, & il les pria de l'excuſer, s'il ne leur reſpondoit pas, *parce qu'il n'auoit iamais eu la curioſité d'apprendre le Polonnois.*

Vous ſouſriez, Monſeigneur, & vous-vous eſtonnez de la grande Litterature de cet homme de robbe longue. Il faiſoit bien d'autres equiuoques, & on en conte quelques-vns, qui ne me ſemblent pas

mal-plaisans. Ce fut luy qui cr
que Seneque estoit vn Docteur d
Droit Canon, & que, dans ses L
ures des Benefices, il auoit traitté
à plein fonds, des Matieres Bene
ficiales. Vn *** de ce temps-
luy fit accroire, que la Morée estoi
le Païs des Mores; & il n'est rien de
si vray, qu'il chercha, dans la Car
te vn iour tout entier la Democra-
tie, & l'Aristocratie, pensant les y
trouuer, comme la Dalmatie, &
la Croatie.

Il fait bon estre sçauant, sous ces
Regnes-là, & les Muses ont beau-
coup à esperer de la protection de
pareils Ministres. Mais passons ou-
tre, & ne considerons point l'in-
terest des Muses, dont le destin est
d'estre pauures & mal-traittées,
sous toutes sortes de Regnes, & par
toutes sortes de Ministres.

Ceux-cy se connoissent en hom-
mes & en affaires, comme vous
voyez. Apres auoir dissipé le reuenu

de l'Estat, en des despenses mauuaises, ou ridicules; afin de paroistre bons Menagers, ils laissent perdre vne occasion importante, faute de cinquante escus, qu'ils ne veulent pas qu'on baille, pour faire partir vn Courrier exprés Ils attendent le iour de l'Ordinaire, & s'imaginent que l'Occasion l'attendra, aussi bien qu'eux. Vn Docteur Politique qui les a sifflez, & qui leur a mis, dans la teste, cinq ou six mots de nostre Tacite, pour les alleguer cent fois le iour, sur toutes choses, leur a recommandé le Secret, & la Dissimulation. Cette leçon faite, ils font mystere de tout; ils ne s'expliquent que par des clins d'œil, & par des mouuemens de teste. Au moins ils ne parlent plus qu'à l'oreille, non pas mesme quand ils loüent leur Maistre, & qu'ils disent, que c'est le plus grand Prince de la Terre.

Cette religion du Silence est

paſſée dans leur eſprit, juſqu'à vne telle ſuperſtition, qu'ils font ſcrupule de donner les ordres neceſſaires, à ceux qui les doiuent executer, tant ils ont peur de deſcouurir ce qui a eſté reſolu au Conſeil. Ils eſcoutent attentiuement vn Alchimiſte, qui leur promet des montagnes d'or : Ils reçoiuent à bras ouuerts vn Banni, qui leur fait aiſée la conqueſte de ſon Païs : Et, ſe repoſant ſur la foy de l'vn & de l'autre, ils s'embarquent, dans vne grande Entrepriſe, & commencent vne groſſe Guerre, dont ils ſont las, dés le ſecond iour. Ils font mille autres choſes ſemblables. Et ſi ces exemples ne ſont de ce Siecle, ils ſont des Siecles paſſez : S'il n'y a pas eu en France, & en Allemagne, de ces Ignorans preſomptueux, de ces ridicules Tout-puiſſans, il y en a eu en Eſpagne, & en Italie.

La miſere du Temps (il vaut

mieux accuser le Temps que le Prince) Cette misere publique, qui a fait faire de la monnoye de fer & de cuir ; qui a donné du prix aux plus viles choses, a mis aussi en vsage ces gens-là, & les a introduits dans le Cabinet des Rois, où ils ont traisné auec eux, toutes les ordures de leur naissance, & toutes les habitudes vicieuses, dont les ames seruiles sont capables. Car c'est icy vn Chapitre de leur Histoire, que nous ne deuons pas oublier ; & il est certain que leur innocence n'a gueres plus duré à la Cour, que celle du premier Homme, dans le Paradis terrestre.

D'abord, quoy que peut estre ils ne fussent pas nez meschans, ils ont crû qu'il falloit le deuenir, & se sont desfaits de leur conscience, pour trauailler, auec moins d'empeschement, aux affaires de l'Estat. Ils ont pensé d'ailleurs, que, l'orgueil estoit bien-seant à la dignité,

que, s'ils paroissoient les mesmes qu'auparauant, leur condition ne seroit pas tout à fait changée, & que la courtoisie les remettroit dans l'égalité, de laquelle ils s'étoient tirez, auec tant de peine. Ainsi ils n'ont point apprehendé de tomber, dans la haine, pour euiter le mespris. Ils se sont fait craindre, ne pouuant se faire respecter. Ils ont estimé, qu'il n'y auoit point de moyen d'effacer la memoire de leur ancienne bassesse, que par l'objet present de leur tyrannie; ni d'empescher le Peuple de rire de leurs infirmitez, qu'en l'occupant à pleurer ses propres maux, & à se plaindre de leur cruauté.

Auec ces belles Maximes, & cette Antipolitique, que ie vous ay vn peu esbauchée, ils ont gouuerné le Monde; mais ils l'ont gouuerné d'vne estrange sorte. Ils ont renuersé ce qu'ils vouloient souste-

ner; Ils ont rompu ce qu'ils auoient desſein de noüer; Ils ont fait autant de ruïnes, qu'ils deſiroient faire d'eſtabliſſemens; Ils ont gaſté autant de choſes, qu'ils en ont maniées. Les cheutes des Princes, & les pertes des Eſtats ont eſté le ſuccez de leur Adminiſtration. S'étant ſaiſis de la Puiſſance ſouueraine, (ie les conſidere derechef, dans leur innocente infirmité) ils en ont vſé, comme les Enfans ſe ſeruent de leurs couteaux, qui s'en bleſſent le plus ſouuent, & en offenſent leurs Meres, & leurs Nourrices.

QVe ſi la temerité de ces gens-là n'a pas touſiours eſté malheureuſe: S'ils ſont arriuez au port, tenant vne route, qui apparemment les en éloignoit; (car il eſt certain qu'il ſe voit de ces Miracles, & i'en connois quelques-vns qui ſe ſont ſauuez, par des actions

qui les deuoient perdre.) Il ne f
pas se fier pourtant à cette Felic
aueugle, qui les a guidez : Il f
les regarder, comme des Perso
nes transportées d'vne violen
imagination, qui passent les riui
res en dormant, sans sçauoir nage
& courent par les precipices, sa
faire vn faux pas. Il faut les adm
rer, COMME DES BESTES D
VINES, & ne les pas imiter com
ME DES PERSONNES RAI
SONNABLES. Ie tiens ce mot d
bon-homme Alexandre Picolom
ni, lors que ie le fus voir, passant
Siene, & que ie le trouuay sur le
lit verd, dont parle Monsieur de
Thou.

Si vous estes iamais Fauoris (auec
la permission de son Altesse, j'adres
seray ma parole à ces deux jeune
Gentilshommes qui m'escoutent)
ne vous proposez point de pareils
exemples : Ils sont tres-dangereux,
quoy qu'ils soient tres-eclatans. Ce
-sont

ſont des Flambeaux allumez ſur les Eſcueils : Ils font faire naufrage aux nouueaux Pilotes. Ce ſont des Adreſſes, qui meinent à la mort ceux qui les ſuiuent ; qui ne ſeruent qu'à piper la Poſterité ; qu'à apprendre aux hommes à faillir ; qu'à donner du credit & de la reputation à l'Imprudence.

# DISCOVRS
## TROISIESME.

COMME ceux que nou laissasmes hier, man quent de la capacité re quise, & ont l'intelligen ce fort courte, & fort limitée; i s'en trouue d'autres, qui l'ont trop vague, & trop estenduë, & qui rai sonnent auec excez. Ie parle de ces Speculatifs, qui visent d'ordinaire au delà du but; qui quittent les chemins, pour prendre les routes; qui s'egarent, pour arriuer plustost où ils vont.

Appellons-les, s'ils vous plaist, des tireurs d'essences. Ils metten leurs auis à l'alambic, & les re-

duisent à neant, à force de les subtiliser : Ils euaporent en fumée les plus solides affaires. Disons que ce sont des Heretiques d'Estat, qui veulent fayre dans la Politique, ce qu'Origene a fait dans la Religion. Ils suiuent les ombres, & les images des choses, au lieu de s'attacher à leur corps, & à leur realité. Ils embrassent la Vray-semblance, parce qu'ils l'ont peinte & embellie à leur mode; mais ils rejettent la Verité, à cause qu'elle n'est pas de leur inuention, & qu'elle a son fondement en elle-mesme.

Ces Messieurs se figurent que, par tout, il y a du dessein & de la finesse, & que toutes les actions des hommes sont meditées. Rien ne leur passe deuant les yeux, dont ils ne cherchent le sens mystique, & l'allegorique. Ils ne s'arrestent iamais à la lettre, ces subtils Interpretes des pensées d'autruy. Et

quand deux Princes s'attaquent de toute leur force, & de toute la puissance de leurs Estats, ils croyent qu'ils s'entendent ensemble, pour tromper les autres Princes. Ils font des iugemens presque aussi plaisans que ceux, qui disoient à Athenes, *qu'on ne se fiast pas à la mort du Roy Philippe, & qu'il s'estoit fait tüer tout exprés, pour attraper les Atheniens.*

On voit par ce mauuais mot jusqu'où peut aller la mauuaise subtilité, & quel est l'esprit de la Grece, & de ces Speculatifs. Mais il y a eu des Speculatifs en tout Païs. Il y a tousiours eu des Alchimistes, & des Souffleurs, qui ont distillé les choses humaines, qui ont donné plus de liberté qu'ils ne deuoient, à leurs conjectures, & à leurs soupçons. Parce que Iunius Brutus contrefit le Sot, ils ont eu de la desfiance de tous les Sots : Ils se sont figurez, que tous

les Niais imitoient Brutus ; que la ſimplicité apparente eſtoit vn artifice caché ; que ceux qui ne ſçauoient rien, diſſimuloient leur ſcience, que le ſilence de ceux qui ne diſoient mot, couuroit de dangereuſes penſées.

C'eſtoit l'opinion qu'auoit vn Prince Romain d'vn certain Imbecille de ſon temps, que les Pages ſiffloient, & que perſonne n'eſtimoit que luy. L'Hiſtoire rapporte *qu'il en apprehendoit les Vertus ſecrettes* ; & que le meſpris vniuerſel de la Cour, & vingt-cinq ans d'impertinences, ou faites, ou dites, à la face du grand Monde, ne l'auoient pû aſſurer de cet homme-là.

Du meſme Principe, de fauſſe ſubtilité ; ſont nées ces Viſions, que noſtre homme trouue ſi ingenieuſes, & qui me ſemblent ſi ridicules ; que les Docteurs admirent, & que ie ne puis ſouffrir.

En cet endroit Ariſtippe adreſſant ſa parole aux deux Gentilshommes, qui l'eſcoutoient ; Penſez-vous, leur dit-il, comme ces Docteurs ſubtils, qu'Annibal ne voulut pas prendre Rome, de peur de n'eſtre plus vtile à Carthage ; & de ſe voir obligé, par là, à finir la guerre, qu'il auoit deſſein de perpetüer ? A voſtre auis, Auguſte choiſit-il Tibere pour ſon Succeſſeur, afin de ſe faire regretter, & rechercher de la gloire apres ſa mort, par la comparaiſon d'vne Vie, qui deuoit eſtre ſi differente de la ſienne ? Vous imaginez vous que le conſeil qu'on trouua dans ſes Memoires, de mettre des bornes à l'Empire, fuſt vn effet de ſon enuie, contre ſa Poſterité ? Auoit-il peur, qu'vn iour vn autre Homme fuſt plus grand Seigneur que luy, & commandaſt à plus de Sujets ? Eſt-il croyable que le meſme Auguſte ne faiſoit l'amour,

que par maxime d'Estat, & ne voyoit les Dames de Rome, que pour apprendre le secret de leurs Maris? Y a-t'il de l'apparence, que son ame ne se remüast que par reigle, & par compas; que toutes ses actions fussent si guindées, & tous ses vices si estudiez?

A mon auis, c'est faire le Monde plus fin qu'il n'est. C'est interpreter les Princes, comme quelques Grammairiens expliquent Homere: Ils y trouuent ce qui n'y est pas, & l'accusent d'estre Philosophe & Medecin, en des endroits, où il n'est que Faiseur de contes & de chansons. Contentons nous quelquefois du sens litteral. Ne cherchons pas vn Sacrement sous chaque syllabe, & sous chaque point. Ne soyons pas si indulgens à nostre esprit, ni si curieux, dans celuy d'autruy. Il ne faut pas aller querir si loin la Verité, ny prendre les choses de

si haut. Il ne faut pas rapporte
à des causes reculées, & au
Conseils du Siecle passé, des suc
cez, ou arriuez fortuitement, ou à
qui vne legere occasion aura don-
né lieu.

Les Stoïques, qui n'ont pas
voulu, *qu'vne feüille d'arbre se re-
muast, sans ordre particulier de la Pro-
uidence, ny que le Sage leuast le doigt,
sans congé de la Philosophie*; ne iu-
geoient pas plus auantageusement
de Dieu, & de la Personne plus
proche de Dieu, que ces Rafineurs
presument d'vn Homme, qui est
souuent moins que mediocre; qui
n'a que le quart, ou la moitié de
la partie raisonnable; qui de sa
vie ne songea à estre Sage, ny à
s'approcher de Dieu. Il n'y a point
de moyen, qu'ils ajustent leurs
opinions à nostre commune capa-
cité: Ils ne peuuent descendre
jusques à nous. Dans le jugement
qu'ils font des hommes, ils ne

peuuent presupposer vne infirmité humaine, c'est à dire, vn principe d'erreurs & de fautes : vne maladie de la naissance, de laquelle Alexandre & Cesar ne sont pas exempts ; vn defaut qui traisne apres soy tant d'autres defauts, en la Personne des plus Parfaits ; en la conduitte des plus Sages ; & en celle de Salomon mesme, si vous le voulez.

Les Grands euenemens ne sont pas tousiours produits, par les grandes causes. Les ressorts sont cachez, & les machines paroissent: & quand on vient à descouurir ces ressorts, on s'estonne de les voir si foibles & si petits. On a honte de la haute opinion qu'on en auoit euë. Vne jalousie d'amour, entre des personnes particulieres, a esté la matiere d'vne guerre generale. Des Noms baillez ou pris par hazard ; les Verds & les Rouges des Ieux du Cirque,

ont formé les Partis & les Fa-
ctions, qui ont dechiré l'Empire.
Le mot ou le corps d'vne Deuise
la façon d'vne Liurée ; le rapport
d'vn Domestique ; vn conte fait
au Couché du Roy ne sont rien
en apparence ; & par ce Rien
commencent les Tragedies, dans
lesquelles on versera tant de sang,
& on verra sauter tant de testes.
Ce n'est qu'vn nüage qui passe, &
vne tache en vn coin de l'air, qui
s'y perd plustost qu'elle ne s'y ar-
reste. Et neantmoins, c'est cette
legere vapeur, c'est cette nuée
presque imperceptible, qui exci-
tera les fatales tempestes que les
Estats sentiront, & qui ebranlera
le Monde, jusqu'aux fondemens.
On s'est imaginé autrefois que
c'estoient les interests des Mai-
stres, qui mettoient en feu toute
la Terre, & c'estoient les passions
des Valets.

Ie ne doute point que le Roy

de Perse ne prist des pretextes tres-specieux, pour justifier ses armes, quand il vint en Grece, & que ses Manifestes ne dissent merueilles de ses intentions. Il ne manqua pas de Pretensions ni de Droits. Il n'oublia pas, que le grand Roy ne venoit que pour chastier les petits Tyrans; & qu'il apportoit aux Peuples vne riche & abondante liberté, au lieu de leur maigre & sterile seruitude. Il falsifia son dessein, en plusieurs autres façons, & jura, peut-estre, que ce dessein luy auoit esté inspiré immediatement des Dieux immortels, & que le Soleil en estoit le premier autheur. Cependant quelques Manifestes qu'il fist voler, & quelque couleur de Iustice & de Religion qu'il donnast à son Entreprise, voicy la verité de la chose.

Vn Medecin Grec, domestique de la Reine, ayant enuie de reuoir le Port de Pyrée, & de manger

des figues d'Athenes, mit cette fantaisie de guerre, dans la teste de sa Maistresse, & la porta à y faire resoudre son Mary. Si bien que le Roy des Rois, le puissant & redoutable Xerxes ne leua vne armée de trois cens mille Combattans, ne coupa les Montagnes, ne tarit les Riuieres, ne combla la Mer, que pour conduire vn Charlatan en son Païs. Il me semble que ce galant homme pouuoit bien faire son voyage à moins de frais, & en plus petite compagnie.

Mais il me vient de souuenir, Monseigneur, d'vne autre chose qui merite d'estre sçeuë, & que vous ne trouuerez pas mal-plaisante. Elle arriua au Royaume de Macedoine, plus de quatre-vingts ans, deuant la naissance du Roy Philippe; au temps de cette fameuse Conjuration, qui d'vn Estat en fit deux, & qui partagea

la Cour, les Villes & les Familles.

Ce fut la femme de Meleagre, Gouuerneur d'vne Place frontiere, & General de la Cauallerie, qui jetta son Mari dans la reuolte, & certes pour vn fort digne sujet. Sur le rapport qui fut fait au Roy de l'esprit & de la galanterie de cette Femme, il luy prit enuie de la voir vn iour en particulier : Il ne luy fut pas difficile d'obtenir d'elle, vne faueur qu'elle accordoit aisément à de moins grands Seigneurs, & de moins honnestes gens que luy. Elle n'auoit pas accoustumé de lasser la constance de ses Amans, ni de faire mourir personne de desespoir. Le Roy s'estant donc rendu à l'assignation qu'elle luy donna, &, par malheur, ne l'ayant pas trouuée telle qu'il se l'estoit figurée, il luy tesmoigna d'abord son dégoust, & se separa d'elle, presque

aussi-tost, auec peu de satisfacti[on].
Cet affront fut senti si viueme[nt]
par celle qui le receut, & qui n'a-
uoit pas mauuaise opinion de so[n]
merite, qu'elle protesta à l'heur[e]
mesme de s'en vanger. Et ne l[e]
pouuant mieux faire qu'en cor-
rompant la fidelité de son Mari,
& le desbauchant du seruice de
son Maistre, elle vsa pour cela de
tous les charmes de son esprit, &
de son visage. Elle employa, sur
vne ame credule, les plus subtiles
inuentions, dont est capable vne
ame artificieuse. Et ne doutez
point que dans la chaleur de sa
vengeance, elle n'eust voulu auoir
vne infinité de Maris, pour faire
vne infinité d'ennemis au Roy, &
pour tirer raison, auec plus d'es-
pées, de l'offence qu'elle croyoit
en auoir receuë.

Ainsi Meleagre quitta le seruice
du Roy, & s'embarqua dans le
Parti du Tyran, sans sçauoir par

quel mouuement il y estoit poussé, ni quelle passion il vengeoit. Il joüoit vn personnage qu'il n'entendoit point : Il estoit le Soldat de sa Femme, & pensoit estre vn des principaux Chefs de la Ligue. Par là on peut voir, qu'il est aisé de se tromper, dans le jugement qu'on fait des actions des hommes, puis que les hommes mesmes, qui les font, y sont les premiers trompez ; puis qu'ils n'en sçauent pas tousiours la vraye cause. Ils sont souuent instrumens aueugles, & sans connoissance, de l'interest, ou de la passion d'autruy.

Les Speculatifs de Macedoine ne manquerent pas de publier de plausibles, & de specieuses raisons, de la reuolte de Meleagre. Les vns dirent, qu'vn reproche, que le Roy luy auoit fait, en presence des Ambassadeurs de Thessalie, luy entra si auant dans le cœur, &

y fit vne si profonde playe, q
ne pût iamais en guerir, que
caresses & les faueurs, qu'il r
ceut, depuis ce temps-là, fure
d'inutiles appareils, sur ce cœ
blessé, & que la memoire d'vn
injure luy osta le sentiment d
mille bienfaits. D'autres allegue
rent le refus d'vne Charge, qu'
auoit demandée, pour son Fils, &
que veritablement on ne donna pas
à vn autre, mais qui fut supprimée,
afin qu'elle n'entrast pas en sa Maison. Il y en eut qui excuserent son
changement, sur l'amour de la Patrie, & sur le zele de l'ancienne
Religion, de laquelle le Tyran prenoit le pretexte, pour faire la guerre au Roy.

Tous les Historiens exercerent là dessus leur subtilité, & tous
furent subtils, & ingenieux à faux. Ils chercherent la source
du Mal, qui d'vn costé, qui d'vn autre, & pas vn ne la trou-

na : Pas vn ne parla du despit de la Femme de Meleagre, qui fut la seule cause de la defection de son Mari, & qu'on ne descouurit qu'en vn autre Siecle, & long-temps apres la mort du Roy, du Tyran, & de Meleagre.

CEs deux courses que nous auons faites, en Grece, & en Macedoine, estoient sur nostre chemin, & ie veux croire qu'elles n'auront pas esté desagreables à Vostre Altesse. Mais ie croy de plus qu'elle juge aussi bien que moy, qu'il vaut encore mieux debiter des visions, dans l'Histoire que dans le Conseil, & que la mauuaise subtilité est moins dangereuse, quand on raconte des choses faites, que quand on delibere des choses à faire. Icy, pour ne rien dire de pis, elle est cause que les choses ne se font point.

Les gens d'Athenes sont trop

habiles, pour tromper les ge[illegible]
Thebes : Ceux là tendent le
filets si haut, & ceux-cy vol
si bas, qu'il faudroit qu'ils fiss
vn effort, pour y estre pris.
dis dauantage. Les Athenie
employent quelquefois leur fine
se, à s'en faire accroire, & a
tromper eux-mesmes. De leu
faux principes, ils ne peuuent t
rer que de fausses conclusions, &
n'ont garde de negocier heureuse
ment, ni d'amener iamais le[illegible]
Aduersaires de leur costé ; se te
nant tousiours en des termes [illegible]
esloignez d'eux, & s'en approchan
si peu, que bien loin de se pouuo[illegible]
joindre, ils ne se peuuent pas re
connoistre.

Il est mal-aisé d'oüir de plus
beaux Parleurs, & de voir mieux
debattre des Opinions. Mais aussi
n'en demandez pas dauantage.
Ils mettent en cela tout leur soin,
& toute leur industrie. Ils y ap-

portent autant d'estude, que si le discours estoit la principale fin de la deliberation, & quelque chose de plus que l'action mesme. Ils aimeroient mieux faire paroistre leur eloquence, en perdant l'Estat, que de le conseruer, sans dire mot. Ils estiment que c'est bien dauantage, d'emporter le dessus au Conseil, sur leurs Compagnons, que de battre à la Campagne les Ennemis. Si bien qu'ils content, quasi pour rien, les disgraces de la Guerre, esperant tousiours d'en auoir leur reuanche au premier Traitté. Et là neantmoins ils rencontreront quelque Esprit de fer, incapable de persuasion, qui couppera ce qu'il ne pourra desfaire; &, par vne ferme & constante negatiue, brisera tous leurs filets, & toutes leurs ruses, sans prendre la peine de les demesler.

Tesmoin ce Gouuerneur de Fi-

geac, qui se trouua à vne Co
rence, qu'eut la Reine Cathe
auec les Deputez du Roy de
uarre, & du Parti Hugue
C'estoit pour leur faire quit
deuant le temps accordé, les
ces de seureté, qui leur auoi
esté mises, entre les mains. E
auoit amené de Paris, vn hom
tout-puissant en paroles, & à
Rhetorique duquel rien n'auo
esté impossible, jusques alor
D'abord il se fit admirer à l'A
semblée : Il excita en suite de p
douces passions, dans le cœur de
Deputez : Apres auoir vaincu leu
esprit, il gaigna leur volonté.
Et desia les plus desfians auoient
oublié le Massacre, & ne vouloient
plus de Places de seureté.
On se contentoit de la parole du
Roy, & le Traitté s'alloit con-
clurre, à la satisfaction de la
Reine, quand en vn moment tout
son trauail fut gasté, & toute l'e-

quence de son Orateur renuersée, par la brusque response que luy fit le Gouuerneur de Figeac.

Cette Princesse s'estant addressée à luy, auec vne mine de triomphante, & luy ayant demandé, plûtost pour couronner vne chose faite, & auoir des applaudissemens, que pensant auoir besoin de son opinion ) ce qui luy sembloit de la Harangue qu'il auoit ouïe : MADAME, luy respondit-il, auec vne parole si forte, qu'elle cassa les articles du Traitté à demi-conclu, IL ME SEMBLE QVE MONSIEVR QVE VOILA A BIEN ESTVDIÉ, MAIS MES COMPAGNONS NI MOY NE SOMMES PAS D'AVIS DE PAYER SES ESTVDES, DE NOS TESTES.

Ce Monsieur neantmoins, dont ie vous parleray vne autre fois, estoit vn tres-habile Negociateur: Il auoit reüssi ailleurs tres-heureu-

sement ; Et quoy qu'il regn[illegible]
l'Art de bien dire, il n'esto[illegible]
pourtant de nos gens, qui n[illegible]
uent que parler : Il faisoit [illegible]
cette science à vne meilleure, [illegible]
preferoit pas, comme eux, la [illegible]
re de son esprit, au bien du se[illegible]
de son Maistre.

Nos gens en effet sont plus
Declamateurs que Ministres, [illegible]
tost Sophistes que Conseil[illegible]
Ils ne sont point si faschez
mauuais succez des affai[illegible]
qu'ils sont aises de l'honneur [illegible]
leur reuient, d'auoir bien har[illegible]
gué, sur chaque proposition d[illegible]
batuë, & de s'estre fait adm[illegible]
aux Deputez, & à l'Assemblé[illegible]
Leur vanité les console aisémen[illegible]
de leur malheur. Ce leur est assez
de traitter le Genre Deliberati[illegible]
selon les preceptes de Quintilien
& de sçauoir manier les choses
par tous les endroits que mon-
stre Aristote. Voilà la borne de

leur ambition. Ils ſont ſatisfaits, s'ils n'ont point peché, contre les regles de l'Art ; Et ie les trouue, en cela, ſemblables à vn Medecin de Milan, que j'ay connu à Padoüe. Cet homme content de la poſſeſſion de ſa Science, &, comme il parloit, *de la jouïſſance de la Verité*, ne cherchoit point particulierement, dans la Medecine, la gueriſon des Malades : Il ſe glorifioit meſme vne fois, d'en auoir tué vn, auec la plus belle methode du monde : *è morto*, diſoit-il, *canonicamente, è con tutti gli ordini.*

Dans les affaires aiſées, ils ſement des eſpines, pour les cueillir. Dans la moindre occurrence qui ſe preſente, ils font naiſtre mille difficultez ; Ils trouuent autant d'expediens, & ne forment, le plus ſouuent, aucune reſolution. Le grand nombre des choſes qu'ils voyent, en chaque ſujet,

leur oſtant la liberté du ch
& l'abondance les rendant p
ures, ils s'embarraſſent, dans
multitude de leurs raiſons, & s'
reſtent d'ordinaire à la plus ma
uaiſe, & voicy pourquoy : C'
parce que la plus mauuaiſe eſt
dernier effort de leur imaginatio
deſia laſſe, & que l'ayant eſté cher
cher, hors du ſens commun, qu
eſt deſia eſpuiſé, il ſemble qu'ell
ſoit plus à eux que les autres
qui ſont tirées de cette ſource pu
blique, ou qu'ils ont priſes de
l'experience.

A ce conte-là, la bonne choſe
que c'eſt que cette *Sobrieté de ſça-
uoir & de connoiſtre*, ſi eſtimée par
les Lettres Saintes? Auoüons-le,
à la honte de la raiſon humaine,
& de la ſubtilité des Sophiſtes:
Vn grand eſprit tout ſeul, eſt
vn grand inſtrument à faire des
fautes; Et ſi le jugement neceſſai-
re ne l'appeſantit, & ne l'emouſſe,

pour

pour l'aſſujettir à l'vſage, & l'accommoder à l'exemple & à la pratique, ſans doute cette viuacité penetrante ſera beaucoup plus propre à agiter des queſtions de Metaphyſique, qu'à donner de bons conſeils, qu'à bien entreprendre, & qu'à bien agir. En effet, les actions humaines veulent eſtre maniées humainement, c'eſt à dire par des moyens poſſibles & familiers; d'vne façon, qui tienne du corps, comme de l'eſprit, auec des raiſons, qui tombent quelquesfois, ſous les ſens, & ne demeurent pas toûjours, dans la haute region de l'ame.

Les Raffineurs, qui agiſſent autrement, ſont bons à troubler les Negociations, & ne valent rien à conclurre les Affaires. Ce ſont d'excellens Broüillons, pour remüer vn Eſtat, & de mauuais Miniſtres, pour le gouuerner. Ils reüſſiſſent dans le deſordre; & comme les Demons de l'Air, ils ſe meſlent

parmi le Tonnerre : Mais ils n'o
plus de force, si tost que le calm
est venu ; & cette pointe qui no
ebloüit, n'estant qu'vne lumie
d'Eclairs, il est tres-dangereux c
prendre vne pareille adresse, dar
la varieté des accidens, & dans le
diuers destours de la Vie ciuile.

Mais quand ce seroit vne veri
table & continüelle lumiere, de la
quelle ils seroient guidez; quand c
seroit le Soleil luy-mesme, qui le
conduiroit, ce n'est pas à dire
qu'ils trouuassent tousiours la fir
qu'ils cherchent, & qu'ils arriuas
sent, où ils vont. Et de cela, Mon-
seigneur, j'aurois encore quelque
chose à dire, si le bruit d'vn carof-
se & de plusieurs voix que ie viens
d'oüir, ne m'auertissoit que voicy
l'heure de l'audience, que Mon-
sieur le Duc d'Espernon a enuoyé
demander à vostre Altesse.

# DISCOVRS QVATRIESME.

MONSIEVR le Landgraue ne manqua pas de se faire porter, le lendemain, à l'heure ordinaire, dans la Chambre de la Conuersation. Apres auoir tesmoigné à Aristippe, la satisfaction qu'il auoit eüe du dernier Discours, il le pria de ne passer point à vne nouuelle matiere, sans acheuer celle qu'il auoit laissée imparfaite. Aristippe luy obeït, & parla à peu pres en cette sorte.

ON ne sçauroit croire, combien la Raison s'egare; Ie parle de la plus droitte, & de la

mieux eclairée ; & combien l
Hommes ſe trompent ; Ie dis l
plus habiles, & les plus intelligen
Qu'il y a loin des paroles à la choſ
& que ce n'eſt pas tout vn, de pro
duire que de conceuoir ; d'execute
que de diſcourir !

Dans la conception, & dans l
diſcours, il ſemble que tout rit, &
que tout veut plaire : Il n'y a que de
la joye, & du chatoüillement, pour
l'eſprit, qui fait vn exercice agrea-
ble, en cherchant ce qu'il deſire, &
croyant auoir trouué ce qu'il cher-
che. En cet eſtat là, il reçoit com-
me les premiers plaiſirs de l'amour:
Il gouſte les douceurs, qui naiſſent
des nouuelles Opinions, & de la
deſcouuerte de la Verité, ou de
quelque choſe qui luy reſſemble.
Tant que l'eſprit penſe, & tant qu'il
raiſonne, perſonne ne le trouble,
en la poſſeſſion de ſon objet : Il eſt
maiſtre des deſſeins, & des entre-
priſes: Il court apres de belles idées,

qui se laissent prendre, comme il veut; & ne rencontrant, ni de contradiction, ni de resistance, il joüit de la pureté du bien intellectuel, qui ne s'est point encore alteré, par l'action.

Mais ce n'est pas tout que cela; Il faut enfin quitter ces lieux enchantez, & sortir de ces espaces vagues, pour entrer dans le veritable Monde. Il faut mettre la main à l'œuure, & agir, apres auoir medité. Et c'est alors que les choses prennent vne nouuelle face, & qu'elles ne sont plus si belles, ni si aisées. C'est alors, que l'ame est dans le trauail, & dans les tranchées de l'enfantement; C'est en ce temps-là que les penibles effets succedent aux raisonnemens voluptueux, & que ce qui paroissoit ami & fauorable, dans la pensée, se reuolte, & deuient contraire, dans l'operation. Ce n'est plus le Marchand au Port, qui trafique sur la

Carte, & se propose des gains sa[ns]
danger, & vne nauigation sa[ns]
orage : C'est vn Faiseur de vœu[x]
au milieu de la tempeste ; qui [se]
repent d'estre parti du logis ; qu[i]
jette sa marchandise, en la Mer[,]
qui cherche vne planche, pou[r]
sauuer sa vie.

Les Vents ne se leuent point,
contre les paroles, & les delibera-
tions ne vont point donner, con-
tre les Escueils. Le Cabinet est vn
lieu de paix & de repos, où l'on
trace, & où l'on figure tout
ce qu'on veut : Mais d'ordinai-
re, on y trace, & on y figure des
choses, qui sont absentes, & des
objets, qui sont eloignez. D'ail-
leurs, la peinture a beau represen-
ter la chose, ce n'est pas elle pour-
tant : Il y a tousiours de la diffe-
rence : Et il ne faut qu'vn commen-
cement de passion, qu'vn foible
boüillon de cholere, qu'vne le-
gere teinture de honte, qu'vne

petite grimace, pour gaster toute la ressemblance, & pour faire vne autre chose, voire vne chose contraire, de celle qu'on estimoit la mesme, ou pour le moins la semblable.

Ie laisse, Monseigneur, à vostre pensée, la seconde partie de cette comparaison ; & conclus que les affaires ont des iours, des biais & des postures, qui ne se voyent, & ne se remarquent que dans les Affaires; qui brouillent tous les traits, & toutes les notions, qu'on s'en estoit formées, hors de là. Ce sont certains mouuemens, & certains temps, qui nous rendent mesconnoissable nostre propre connoissance : L'estude ne sçauroit les preuenit ; Le discours ne les peut separer de l'action : Ils y tiennent & s'y attachent si fort, qu'il n'y a point de moyen de les en desprendre ; & d'autre part, ils passent si viste, & si imper-

ceptiblement, qu'il eſt impoſſibl[e]
de les copier.

Les Romains ont voulu le dire quand ils ont dit, *qu'on deuoit delibèrer auec l'Occaſion, & en la preſence des Affaires; qu'on ſe deuoit conſeiller auec l'Ennemy, & ſe reſoudre ſur ſa mine, & ſur ſa contenance; que le Gladiateur prenoit conſeil, dans l'Amphitheatre; que quelquefois il faloit rauir le conſeil, pluſtoſt que le prendre.*

Cela s'entend principalement à la Guerre, & des actions militaires: Mais il y a de la guerre, qui le croira? meſme dans les actions paiſibles & deſarmées: Il faut combattre, par tout, de façon ou d'autre; Et la doute, l'Objection, la Raiſon contraire ne nous attaquent pas touſiours de front, ni à deſcouuert; Elles ſont ſouuent aux aguets, & aux embuſches.

Les difficultez qui s'eſtoient cachées à noſtre eſprit, ſe preſentent ſubitement à nos yeux. Le temps

fait naiſtre ſes empeſchemens ; les Hommes les leurs. Vne ſeule circonſtance change toute la nature de l'Occaſion. Apres auoir conclu, il arriuera cecy ou cela ; ni cecy ni cela n'arriue ; mais vn troiſieſme euenement, qui met la Preuoyance en deſordre, & les Conjectures en confuſion.

Le deffaut eſt dans l'eſtoffe, & non pas dans l'Entrepreneur : L'Art ſera bien entendu, & le deſſein bien conduit ; Mais les inſtrumens ſeront mauuais ; mais le marbre & le bronze ſeront gaſtez. D'ailleurs, mille accidens, ie ne ſçay quels, peuuent ſortir de, ie ne ſçay où. Il peut venir des malheurs du Ciel, & de deſſous Terre : Vn eclat de foudre peut ruïner les materiaux : Vn vent renfermé peut faire ſauter le trauail en l'air. Et s'il en faut croire vn ancien Poëte, *les Dieux ſe veulent quelquefois ebattre : Ils prennent leur plaiſir & leur paſſetemps, à ſe joüer*

*des pensées des hommes.*

LA bonne, & la mauuaise Politique sont egalement sujettes à ces derniers inconueniens, & rien ne se peut asseurer, contre le Ciel. Mais sans que le Ciel s'en mesle, la Politique, de laquelle nous parlons, ne laisse pas d'estre malheureuse. Elle voit les cheutes, & les ruïnes de ses Ouurages, en les bastissant; ou plustost elle n'en voit que les plans & les projets, parce qu'elle desseigne plustost qu'elle ne bastit. Elle se figure des Affaires & des Entreprises, comme on s'est figuré autresfois des Republiques, & des Princes; qui n'estoient qu'en esprit, & ne pouuoient estre que par miracle. Que sont-ce en effet, ces Affaires, & ces Entreprises, que de hardis, & de magnifiques songes, qui flattent la Partie imaginatiue, & amusent inutilement la

Raiſon ? Que ſont-ce que des contes admirables, & des Hiſtoires impoſſibles ?

Les Speculatifs compoſent ainſi des Romans, dans les Conſeils, & font des Propoſitions à peu pres ſemblables à celles de cet Artiſan, ſi fameux dans l'Hiſtoire d'Alexandre. Commẽ vous ſçauez, il trouua les Coloſſes petits, & les Pyramides baſſes. Il voulut tailler vne Statuë, qui dans vne de ſes mains porteroit vne Ville, & verſeroit vne Riuiere de l'autre.

Ceux-cy reſvent auſſi magnifiquement, & leurs penſées ne ſont pas moins vaſtes, ni moins deſreglées. Il n'y a point de proportion de la grandeur de ce qu'ils conçoiuent, à la mediocrité de ce qui eſt faiſable. Les matieres ne ſont point capables de leurs formes, & leurs pieces ne ſe peuuent joüer, parce qu'elles ne ſe peuuent accommoder au Theatre.

Il y faut trop d'engins, & trop d
machines. Pour de telles pieces,
n'y a point d'Acteurs, en tout
l'Europe : La representation en se
roit difficile au Roy de Perse, & il
prennent, pour cela, le Prince de
la Mirande.

Ne vous imaginez pas, Monseigneur, que ie veüille rire. Au
premier voyage que ie fis en Italie,
ie vis vn de ces beaux Esprits, qui
proposa la conqueste de la Grece,
à vn Prince qui n'estoit gueres plus
puissant que celuy, que ie viens de
vous nommer. Mais vostre Altesse
remarquera, s'il luy plaist, en passant, que le Pere de ce bel Esprit
estoit de Naples, & sa Mere de
Florence, & qu'ils auoient eu soin,
de le faire nourrir à la Cour de
Rome. N'est-il pas vray qu'il choisissoit vn moyen bien proportionné à sa fin ; & qu'il suscitoit vn
grand Ennemy au grand Turc ? Ne
faloit-il pas qu'il fust asseuré de

beaucoup de Miracles, pour penſer faire quelque choſe de ſi peu de forces?

Il faut pourtant auoüer la verité, à ſon auantage ; Ie ne vis iamais d'imagination ſi fertile, ni ſi chaude, que la ſienne. Il ne ſe pouuoit voir de raiſonnement plus viſte, ni qui couruſt plus de païs, ni qui reuinſt plus difficilement au logis. Mais cette fertilité, & cette eſtenduë ne faiſoient que fournir matiere à l'extrauagance, & donner plus d'eſpace à des penſées folles. Plus ſa raiſon alloit loin, plus elle s'eloignoit de ſon but.

Apres vne longue Conference, que j'eus aueque luy, ie reconnus que ce grand deſſein, qu'il appelloit *l'Intereſt de Dieu, & l'Affaire de la Vierge Marie* ; & qu'il alloit ſolliciter à la Cour des Princes, n'auoit, pour fondement, que le deſir d'vne intelligence auec les Coſaques, l'eſperance de quelque re-

uolte en quelque lieu, la par
d'vn Hermite Grec, & la vi
d'vn Melancholique. C'est
neantmoins, comme ie vous
dit d'abord, vn fort bel Esprit.
y auoit grand plaisir à l'escou
ter; & hors de Constantinople
& de la Grece, autour de la
quelle tournoit son extrauagance
il ne laissoit pas d'estre Sage, su
d'autres matieres. Ie luy ay oui
rendre des Oracles, & dire des
choses qui me sembloient reue-
lées; tant ie les trouuois au des-
sus de la portée ordinaire de
l'esprit humain.

Il pechoit seulement en subtili-
té: Il auoit trop de ce qui éleue,
& qui remuë, & trop peu de
ce qui fonde, & qui affermit;
Son repos mesmes estoit agité:
Il dictoit des depesches, en dis-
nant: Il dormoit les yeux ou-
uerts: Et ie vous feray dire,
Monseigneur, par vn de ses Do-

mestiques, qui vit encore, & qui couchoit d'ordinaire dans sa chambre, que de ces yeux ouuerts, il sortoit des rayons si affreux, que souuent il en eut peur, & qu'il ne s'y accoustuma jamais bien.

A vn Homme fait de cette sorte, on pourroit donner, pour bien gouuerner, le mesme auis qu'on donna à cet autre, pour se bien porter. Il faudroit luy dire, s'il vouloit laisser parler le monde, » Espaississez vous vn peu le sang. » Temperez vostre feu, par vostre » flegme. N'vsez pas de toute vô- » tre Raison : Ne soyez pas tout intel- » ligence, & tout lumiere. Faites- » vous beste quelquefois, ou pour » le moins semblable à la beste : » c'est à dire arrestez vous au plus » proche objet, & joüissez, » d'aujourd'huy, sans vous tour- » menter tant de, demain. Ne » vous laissez point accabler l'esprit » à cette Preuoyance infinie, qui va »

» chercher les maux, jusqu'au bo
» du Monde, & jusques dans la de
» niere Posterité, qui se jette si auar
» dans l'Auenir, qu'elle en quitte l
» Present, & abandonne les chose
» qui sont, pour celles qui peuuen
» estre.

N'auez-vous point oüi parler de l'ame de ce Philosophe, laquelle d'ordinaire sortoit de son corps, pour aller faire des courses, & des voyages? Vn iour que cette ame vagabonde voulut retourner, comme de coustume, elle ne trouua plus de corps, qui fust en estat de la receuoir, parce que le sien auoit esté assassiné, dans l'interualle qu'elle s'estoit éloignée de luy. Si la Grece n'est pas menteuse, ce pauure Philosophe medita plus long temps qu'il ne faloit, & sa meditation luy cousta la vie.

Mais voicy le sens moral de la Fable: Elle veut dire que si nous voulons viure, il ne faut pas nous

destacher tout à fait du corps, ni nous separer de la matiere. Il ne faut pas que nostre raison s'eloigne de nostre interest present, & de l'affaire dont il s'agit: Il ne faut pas qu'elle pense courir à tout, & emporter tout; ni qu'elle s'imagine de battre le Turc, avec des paroles, & de conquerir le Monde, par subtilité.

En certaines occasions, prenons vne ame du Septentrion, où il entre plus de terre que de feu, & quittons cet esprit d'Orient, dont le feu est si subtil, qu'il semble plustost estre illusion que verité. Desfions nous de l'eloquence d'Athenes, & de la sagesse de Florence: Celle-cy n'a de rien serui à ceux qui l'ont pratiquée, & ses Docteurs sont deuenus esclaues, en l'enseignant. Ie vay bien plus auant; Ce qui s'appelle, delà les Monts, *la Furie Françoise*, a plus d'vne fois reüssi tres-vtilement, delà les Monts: Ie ne

dis pas à la Campagne, & à
Guerre : Ie dis à Rome, Ie dis da
le Conclaue ; qui est la grande A
faire de Rome, qui est le Chan
de la Politique ; qui est le Thean
de la Prudence.

Mais voicy dequoy bien estor
ner la subtilité perpetuelle, & l
raisonnement sans fin de nos Distil
lateurs des Maximes de Tacite
Voicy quatre paroles, sans plus
pour opposer à tout le babil de cet
te insolente Politique, qui en
despit du Destin ; & à l'excl
sion de Iuppiter, voudroit presi
der au Gouuernement des choses
humaines.

C'est la Prudence elle-mesme,
qui nous conseille de ne prendre
pas tousiours ses conseils. Elle nous
auertit qu'elle ne se mesle point
de regler les Extremitez, ni de
conduire le Desespoir ; Elle nous
dispense, en quelques rencontres,
de ce qu'elle nous auoit ordon-

né, en d'autres : Sans l'offenser, nous pouuons aller à trauers champ, quand il y a du peril, à droit & à gauche ; & essayer si vn excez nous guerira, quand les remedes ont mal operé ; & nous jetter, entre les bras de son Ennemie, quand elle n'est pas assez forte, pour nous defendre.

Ainsi, comme vous voyez, on peut estre imprudent, du consentement de la Prudence. Et à ce propos, il n'y aura point de mal que ie die à vostre Altesse, ce qui m'arriua vn iour traittant auec vn Seigneur François, qui jusques alors auoit esté extremement heureux, & qui neantmoins auoit de la peine à prendre parti, dans vne occasion, où il faloit vn peu hazarder. Estant pressé de conclure, & de se resoudre, *Ouy*, dit-il, *mais si ie le fais, ie donneray beaucoup à la Fortune.*

Ie ne pûs pas m'empescher de l[illegible] respondre ; *Vous deuez tant à [illegible] Fortune*, Monsieur, *vous auez tant receu d'elle : Ce ne sera donc pas luy donner beaucoup, ce ne sera que luy rendre quelque chose.*

Et de fait, comme la Fortuna va d'ordinaire, où elle a accoustumé d'aller, & ne veut pas perdre ses premiers bienfaits, elle veut aussi que ceux qu'elle fauorise se fient en elle ; Elle veut qu'ils facent quelques auances, & qu'ils ne luy demandent pas raison de toutes les choses qu'elle fait. Il ne faut pas estre toûjours si regulier, & si methodique : Il faut estre hardi, pour estre heureux. Mais ce ne sont pas proprement ceux, dont nous parlons aujourd'huy, qui manquent de courage, & de hardiesse. Nous verrons ces Sages timides, dans nostre premiere Conference, où j'essayeray de faire leur portrait,

de memoire. Voſtre Alteſſe me l'a ainſi ordonné : Elle veut abſolument que ie me ſouuienne de tout ce que ie voulois oublier.

# DISCOVRS CINQVIESME.

LA Cour a esté gouuernée, par vne autre sorte de gens, & il y a encore aujourd'huy de ces gens là. Le Peuple les appelle Sages : Et en effet, ils n'ont pas faute de bon sens, & d'experience : Ils connoissent la nature des Affaires, & la possibilité de chaque chose : Mais d'ordinaire leur connoissance demeure cachée dans leur esprit ; & n'y produit qu'vne vaine & oisiue contemplation : Elle n'est fertile qu'en pensées steriles : C'est vne vertu qui finit en elle-mesme ; c'est vne puissance, qui ne se reduit iamais

en acte ; Soit qu'ils ne se sentent
pas assez forts, pour entreprendre
le bien qu'ils voyent, & qu'ils
ayent les yeux meilleurs que le
cœur ; Soit que leur auantage
estant plus certain, dans le Present,
ils le preferent à vn bien, qui n'est
pas encore venu.

Quoy qu'il en soit, ils se conseillent
eux-mesmes, au lieu de
conseiller leur Maistre : Ils respondent
à leurs sentimens, &
non pas à ses demandes ; Et s'ils
craignent la rigueur du temps,
& l'incommodité des chemins,
ils n'ont garde de luy proposer
vn voyage, au mois de Ianuier,
ny de luy persuader de passer les
Alpes, s'ils ont des affaires à Paris.
Leurs auis sortent tous de
la partie inferieure ; sont tous
terrestres & materiels. L'Interest
l'emporte tousiours, sur l'Honneur,
& sur la Raison. Ne sentant
point en leur ame de plus noble

tentation que celle du gain, opinent auec la mesme bassesse, & les mesmes considerations, que feroit vn Fermier, ou vn Receueur s'il estoit assis en la mesme place.

Que le Vaisseau, qui les porte perisse s'il veut, & que le Public coure fortune, ils se consolent aisément du naufrage de l'Estat pourueû qu'il y ait vn Esquif, dans lequel ils puissent gaigner le bord, & mettre leur Famille en seureté. Nous nous tromperions bien, si nous les prenions pour ces zelez violens, *qui veulent estre Anathemes, pour leurs Freres*; & qui demandent auec instance, *qu'on les efface du Liure de Vie*, & qu'on pardonne à la Nation.

Toutesfois il ne se peut pas dire absolument, qu'ils ayent de mauuais desseins, contre l'Estat, & qu'ils en desirent la ruïne. Ils se reseruent seulement leurs premieres, & leurs plus tendres affections: Hors

Hors de leur intereſt, ie penſe que celuy de leur Maiſtre leur ſeroit fort cher. Mais le malheur eſt qu'ils ne ſont iamais abſens de leur intereſt, non plus que d'eux-meſmes. Ils ſe trouuent, en quelque lieu qu'ils jettent la veuë: Leur vtilité particuliere ſe preſente par tout à eux, comme, à cet ancien Malade, ſa propre figure, qu'il voyoit perpetuellement deuant luy. Ils ne ſe peuuent ſeparer des Affaires, pour les regarder auec quelque liberté de jugement. Ils ne peuuent tirer de leur ame, leur raiſon toute ſimple, & toute pure, ſans la meſler, dans leurs paſſions: De ſorte qu'encore qu'ils deſcouurent vne Conjuration, qui ſe forme, ils ne s'y oppoſent pas neantmoins, de peur d'offencer les Conjurez, & de laiſſer de puiſſans Ennemis à leurs Enfans. Ils n'ont pas le courage de proferer vne verité hardie, ſi elle eſt tant ſoit peu dangereuſe, à l'eſta-

bliſſement de leur fortune, quoy qu'elle ſoit tres-importante, au ſeruice de leur Maiſtre.

Infirme & miſerable Prudence! Ils ne cõſiderent pas qu'vn Eſpion, qui donne des auis, ne nuit pas dauantage qu'vne Sentinelle qui ne dit mot; & qu'ils ſont auſſi bien cauſe de la perte du Prince, par leur ſilence, que les autres, par leur trahiſon: Ils ne conſiderent pas que le laiſſant dans le peril, d'où ils le pourroient tirer, ils ne contribuënt pas moins à ſa ruïne, que ceux qui le pouſſent, & le precipitent. Ils ne voyent pas que l'Infidelité ne fait point de mal, que la Foibleſſe ne ſoit capable de faire.

Cela eſtant, Monſeigneur, ne ſeroit-ce point d'eux, que l'Eſprit de Dieu voudroit parler, au vingt-deuxieſme Chapitre de l'Apocalipſe, quand il met les *Timides* au nombre des Empoiſonneurs, des Aſſaſſins, & des autres hommes

execrables? quand il les condamne tous à la seconde Mort, à cette Mort si terrible, & si estrange, à ce *Lac ardent de feu, & de souffre?*

Ie ne sçay point la vraye intention du Saint Esprit, & ne veux pas asseurer qu'ils soient compris, dans vne si rigoureuse Sentence. Mais ie voy bien pourtant que ce sont les derniers, & les pires de tous les lasches, & qu'il n'est point si honteux de fuïr dans le combat, que de donner vn conseil timide. Car pour le moins, si on tombe, dans ce malheur, à la guerre, on peut s'excuser, ou sur le desauantage du lieu, ou sur le nombre des Ennemis, ou sur la faute des Siens. Et comme le plus souuent la poussiere, le vent, & le Soleil meritent la gloire du Victorieux, aussi sont-ils coupables de la perte du Vaincu. Au pis aller, on se justifie, en accusant la Fortune, qui de tout temps a esté estimée Maistresse des

Euenemens, & Arbitre souueraine des Batailles.

Il n'en est pas ainsi des Assemblées Politiques, où cette Puissance aueugle n'a point d'entrée; où l'Esprit agit librement, & sans contrainte; où la Prudence exerce ses operations en repos, & ne troue aucun de ces obstacles, & de ces empeschemens, qui s'opposent aux effets de la Valeur. C'est pourquoy toutes les excuses des Soldats, & des Capitaines, n'ont point de lieu, pour les Conseillers, & pour les Ministres : Vn homme sage ne peut pas garantir les Succés; mais il doit respondre de ses Intentions, & de ses Auis.

Il n'est donc point de pareille lâcheté à celle qui commence dés le Logis, & qui ne s'emeut pas, simplement, par les approches, & par la presence du Peril, mais qui n'en peut souffrir la seule imagination; mais qui fremit au moindre recit,

qui luy en eſt fait. Et ſans mentir, il faut bien qu'elle procede de l'entier aneantiſſement de la liberté, qui naiſt auec l'homme, & d'vne derniere corruption de ce Principe de generoſité, & de ce ſentiment d'honneur, que nous auons tous, puis qu'elle eſt cauſe qu'on refuſe meſme ſon adueu, & ſon conſentement à la Verité, puis qu'en cet eſtat là on n'eſt pas ſeulement capable de la propoſition du Bien difficile. Il n'y a pas ſeulement moyen d'obtenir d'eux, qu'ils facent bonne mine, en vn lieu de ſeureté ; qu'ils ſe declarent, ſans danger, pour la Patrie ; qu'ils diſputent ſes droits, dans vne chaire, & la ſeruent de la langue. Choſe eſtrange ! Ils aiment mieux accepter la Seruitude, ſous le tiltre de la Paix, que de conclure à vne defenſe, qui ſe doit faire auec les bras, & le ſang d'autruy.

Encore voyons-nous des Gens,

qui attendent pour s'estonner, qu
la mauuaise fortune soit venuë
ils ont l'esprit hardi, quoy qu'il
ayent l'ame timide. Ces gens-l
parlent hautement, quand il y
du Temps, & de la Terre, entr
le Danger & eux. Ciceron estoi
courageux de cette sorte de cou
rage : Il ne luy echappa iamais vn
mot, qui ne fust digne de la gran-
deur de la Republique ; Il estoit
vaillant pour le moins dans le Se-
nat; & il proteste, ce me semble
en quelqu'vne de ses Lettres, *que
si on l'eust conuié au Festin des Ide
de Mars, il n'y fust rien demeuré de
reste.*

Vn semblable Citoyen n'est pas
propre à se battre en duel : Il n'i-
roit pas volontiers en pourpoint
aux harquebusades. Il a plus de
soin que les autres, de la conser-
uation de sa Vie, parce qu'il croit
qu'elle vaut plus que la leur, &
qu'il n'est pas messeant, de crain-

dre la perte d'vne chose precieuse. Il redoute la Mort ; Ou pour mieux parler, la Nature la redoute en luy : Mais il ne redoute point l'Enuie, ni la Haine ; mais il mesprise egalement les menaces des Grands, & le murmure du Peuple. Si ses forces ne sont pas suffisantes, pour abbatre la Tyrannie, il employe sa voix, & son haleine, pour exciter les autres au recouurement de la liberté. Il crie pour le moins *aux armes*, le plus fort qu'il peut, & contredit au Mal, s'il ne peut y resister. Toutes ses opinions vont à la grandeur, & à la gloire de son Maistre. Il fait profession d'inimitié, auec tous les Ennemis de l'Estat. La desfaueur, & la Pauureté ne luy sont point facheuses, quand il les souffre, pour la bonne Cause : Et la Mort mesmes ne le surprenant pas, & luy donnant loisir de la bien considerer, il se resout enfin à la receuoir en homme

de bien, & fait vaillance de neces-
sité. Par vne longue & serieuse me-
ditation, il se forme vn courage
acquis, qui n'est pas moins ferme
que le naturel.

Nos Prudens ne viennent point
jusques là. Outre la Mort, ils ad-
mettent tant d'autres sortes d'ex-
tremitez, qu'il s'en rencontre tou-
jours quelqu'vne, qui les arreste,
dés le premier pas qu'ils font, vers
le Bien. Ils desesperent, auant qu'il
faille seulement craindre. Ils ont
tousiours de tres-grands motifs, de
tres-fortes considerations, de tres-
importantes causes (ce sont les ter-
mes dont ils se seruent) pour ne se
pas acquiter de leur deuoir. Et
parce qu'il n'y a point de Maxime,
dans la Politique, qui ne soit com-
batuë par vne autre Maxime, aussi
certaine, & aussi probable qu'elle;
& que l'Auenir a autant de formes,
& de visages, que nostre Imagina-
tion luy en veut donner, ils ne le

tournent, pour le regarder, que du costé qui peut faire peur, & se defendent, par la Raison, contre la Raison.

Ils considerent tousiours que les actions des hommes sont exposées à beaucoup d'inconueniens, & ne considerent iamais, que tout le mal qui peut arriuer n'arriue pas: Soit que Dieu le destourne, par sa grace; soit que nous l'esquiuions, par nostre addresse; soit que l'imprudence du Parti contraire en rompe le coup; estant tres-vray que nos fautes nous jettent souuent, en des perils, d'où celles de nos Ennemis nous tirent. Mais eux prenant les choses au pis, & presupposant, pour certains, tous les accidens qui sont douteux, ils reglent leurs deliberations, comme s'ils deuoient tous auenir, & d'ordinaire n'agissent point, pour vouloir agir trop seurement.

Au moins n'enfoncent-ils gueres

les affaires, & ne les conduiſent que rarement à leur dernier point. Ils ſe contentent d'vne legere mediocrité de ſuccez, & du commencement de leur bonheur : Ils n'oſent s'en promettre la continuation, juſqu'à la fin de la moindre choſe. Tellement qu'auec leur froide, & leur peſante ſageſſe, ils peuuent differer la cheute, mais ils ne l'euitent pas : Ils appuyent les ruïnes, qu'ils ne ſont pas capables de releuer : Ils gaignent pour le plus, quelques iours, ou quelques ſemaines, & tiennent les Affaires en eſtat, en attendant que de plus hardis qu'eux y viennent trauailler efficacement.

C'eſt vne remarque d'Ariſtote, que comme la viuacité de l'eſprit d'Alcibiade deuint extrauagance, en la perſonne de ſes Enfans, la ſolidité de l'eſprit de Phocion, ſe changea en peſanteur, quand elle deſcendit de luy à ſa Race. Mais di-

ſons plus qu'Ariſtote : Diſons que la ſageſſe de ces Miniſtres n'attend pas ſi long-temps à degenerer, en foibleſſe, en langueur, en lâcheté: Auant que de paſſer ainſi corrompuë à leurs Enfans,& à leur Poſterité, elle ſe gaſte dés la ſortie de leur ame,& ſans en venir à l'action ; Elle paroiſt foible en leurs propoſitions, & en leurs conſeils, qu'on ne peut appeller, ni prudens, ni ſages, ſans parler improprement, ſans faire tort à de ſi beaux noms, ſans offenſer la veritable Sageſſe.

Quelle erreur! de s'imaginer que la Sageſſe ne puiſſe iamais eſtre courageuſe; qu'elle doiue touſiours craindre, & touſiours trembler. Ces nouueaux Sages connoiſſent les Sages de l'Antiquité : Ils ont leû Ariſtote auſſi bien que nous, & n'ont pas fait neantmoins leur profit de ce vieux Oracle, rapporté par Ariſtote, QV'IL FAVT APPELLER LE PERIL AV SECOVRS

DV PERIL, ET SORTIR D'VN MAL, PAR VN AVTRE MAL.

Quelque deplorable que ſoit la condition preſente des choſes, ils ne peuuent ſe reſoudre à la nouueauté, & au changement : ils aiment mieux ſouffrir le changement, que le faire ; & l'attendre, que le preuenir. Au lieu d'obeïr à l'Oracle, & de tenter le ſecond peril, ils s'accouſtument, & ſe familiariſent auec le premier. Au lieu de faire vn effort, pour ſe tirer du mauuais pas, où ils ſont tombez, ils y cherchent vne poſture ſupportable, pour y ſejourner. Ils ſe trouuent bien dans le Mal, pourueû que le Mal ne les preſſe pas, & qu'ils en reculent la derniere extremité. Ce leur eſt aſſez que la Mort ſoit remiſe à vne autre fois, & que cependant, on les laiſſe joüir de quelque interualle de mauuaiſe Vie. Sans doute ils ſeroient de l'opinion du Poëte Eſpagnol, qui diſoit

*que la Fiévre quarte estoit vne bonne chose; parce qu'auec elle on estoit asseuré de viure vn an; pour le moins de viure six mois; pour le moins de ne mourir pas de mort subite.*

Ce n'est donc pas regner, ce n'est pas vaincre, ce n'est pas triompher ce qu'ils font: C'est seulement viure, & encore viure d'vne estrange sorte. C'est passer du matin à l'apresdisnée; c'est se traisner jusqu'au lendemain. Leur gouuernement n'est ni paix, ni guerre, ni tresve: C'est vn repos de paresse; c'est vn somme d'assoupissement, qu'ils procurent au Peuple par artifice, & qui n'est, ni bon, ni naturel.

Ils ne sçauent point guerir; ils sçauent seulement farder les Malades, & leur faire le visage bon. Ils veulent appriuoiser la Rebellion, en la caressant: Ils la saoulent de bienfaits, & de gratifications; Mais par là ils la rendent plus puissante, & non pas meilleure; Ils

augmentent sa force, & ne diminuënt point sa malice. Quelquesfois ils luy ostent quelques hommes, qui sont à vendre, & des auantages qui ne luy seruent de rien; & ne voyent pas que c'est cultiuer le desordre, que de toucher ainsi legerement à ses branches, & à ses rejettons; & ne mettre point le fer à son tronc, & à sa racine.

Toute leur Experience n'est qu'vne Histoire de malheurs, arriuez à ceux qui osent, & qui entreprennent. Tout ce qui n'est pas aisé, ils le nomment impossible; Et la Peur leur grossissant les objets, & leur multipliant, presque à l'infini, chaque indiuidu; quand trois Malcontens se retirent de la Cour, auecque leur train, ils se figurent vne armée d'Ennemis, à la Campagne, qui entraisne les Villes, & les Communautez apres elle, sans trouuer de resistance. Apres quoy, ils ne se mettent point en deuoir de

les chaſtier, mais ils taſchent de les adoucir ; & au lieu de les aller viſiter auec des canons, & des ſoldats, ils leur enuoyent des gens de robbe longue, chargez d'offres, & de conditions, & leur promettent beaucoup plus, qu'ils ne pourroient eſperer de la Victoire.

Ainſi ils obligent le Prince à deſcendre de ſon Throſne, pour traitter aueque ſes Sujets. D'vn Souuerain, ils font vne Perſonne priuée, & d'vn Legiſlateur, vn Aduocat. Par cette breche, ils rompent l'Entre-deux qui le ſepare du Peuple, & changent la Puiſſance en Egalité. Les Coupables montent ſur le Tribunal, & deliberent de leur propre fait, aueque leur Iuge. Ils nomment le lieu de la Conference, & on l'accepte : Ils choiſiſſent pour conferer, les Perſonnes en qui ils ont plus de confiance, & on les leur donne. Et là il ne ſe parle, ni de pardon, ni de Grace: Ce ſe-

roient des termes trop rudes, & qui leur feroient mal aux oreilles; Mais le Maiſtre offenſé declare ſolennellement, que tout a eſté fait, pour le bien de ſon ſeruice, & ſçait bon gré, à ſes Seruiteurs infideles, des injures qu'il a receuës d'eux.

Enfin le deſſein de nos Gens n'étant que de congedier la Compagnie, & de ſeparer les Alliez; ils leur accordent plus qu'ils ne demandent. Ils ſont prodigues de la Foy publique : Ils ne menagent point le nom du Roy; Et de cette ſorte, ils le mettent ſur le bord de deux extremitez egalement dangereuſes : Car ſoit qu'il veüille tenir ſa parole, en ruinant ſes Affaires, ſoit qu'il reſtabliſſe ſes Affaires, en violant ſa parole, il eſt toûjours reduit à vne deplorable election; ou de hazarder ſon Eſtat, pour eſtre fidele; ou de manquer à ſon honneur, pour demeurer Roy.

Mais si, auant tout cela, & les choses estant encore entieres, il desire prendre vne resolution genereuse, & digne de luy : s'il ne veut plus, que sa bonté soit vne rente, & vn reuenu certain aux Rebelles; s'il se lasse d'espuiser ses coffres, pour souldoyer les armées de ses Ennemis, & de payer tous les iours vne chose qu'il n'acquiert iamais : Alors ces habiles Conseillers luy viennent representer, auec beaucoup de mines & de grimaces, qu'il ne faut pas aigrir les Affaires; que les Sages cedent à la violence du Temps, comme les Dieux à la necessité du Destin ; que les Princes, qui ont regné deuant luy, n'ont osé remüer cette pierre ; qu'il y auroit de la presomption, à vouloir mieux faire que ses Peres ; que la Guerre est vn mauuais moyen, de reformer les Estats ; que de mettre vn Corps en pieces, pour le rajeunir, c'est vn remede de Magi-

cien;que de brusler sa Maison pour la nettoyer,c'est vn conseil d'Ennemi,c'est vne resolution de Furieux.

Ce n'est pas tout que cela. Ils estalent en suite de grands Lieux-communs, sur les loüanges de la Paix & du Repos. Ils employent tout l'art des Rhetoriciens, à luy exagerer les miseres de la Guerre. Ils n'oublient pas la profanation des Temples; les Loix diuines & humaines violées; afin de faire couler leur propre lascheté, dans son esprit,sous ces termes specieux, & de luy persuader qu'ils ont raison, ne voulant pas luy auoüer qu'ils ont peur. Ils viuent ainsi auprés du Prince, & se maintiennent, entre Luy, & les Rebelles, par le commun besoin qu'on a de leur entremise,à conduire ce sale traffic, & à conseruer deux Partis en vn Estat, sans que l'vn puisse destruire tout à fait l'autre.

Ils sont aussi le plus souuent bons

Amis des Estrangers. Que sert-il de le dissimuler? Ils apprehendent beaucoup plus de desplaire au Roy leur Voisin, que de desseruir le Roy leur Maistre. De sorte qu'il ne faut point parler sous leur Ministere, de proteger les Foibles, contre l'oppression des plus Forts, de resueiller les Pretensions qui dorment; d'entreprendre rien hors du Royaume; quelque Iustice, quelque Bien-seance, quelque Facilité, qui semble persuader telles Entreprises. Ils condannent la memoire de Charles huitiesme, & maudissent les voyages d'Italie: Ils se moquent mesmes de ceux de la Terre Sainte, jusqu'à offenser la pieté des Siecles passez; Ne craignant point de redire apres vn Impie de celuy-cy, *que c'estoient des fievres du Temps, & des maladies Populaires*; que c'estoient des jeunesses de nos Princes, & des chaleurs de foye de leurs Conseillers. Vn de ces

gens-là m'a foustenu qu'Alexand[re] n'auoit iamais esté ; que son Histoi[re] estoit vn Roman ; que celuy d'A[madis] madis n'estoit pas plus fabuleux, ni plus eloigné de la Vray-semblance.

Que si la mollesse de leurs Conseils ne preuaut pas tousiours à la vigueur & aux bonnes inclinations de leur Maistre : Si quelque injure sensible, & qui ne se peut dissimuler, oblige l'Estat à vn ressentiment public ; Alors ne pouuant pas blasmer la chose, dans son principe, ils la descrient tant qu'ils peuuent, dans les suittes, & par ses effets. Et comme si la Victoire ne valoit pas les frais de la Guerre, quand vne Ville a esté prise sur l'Ennemy, *C'est perdre*, disent-ils, *que de gaigner de la sorte. Tant de gens de bien sacrifiez à la vanité d'vn seul ( ce seul sera peut-estre vn Prince du Sang, ou vn Fils de France ; ) Tant de Millions sortis du Royaume, pour l'acquisition d'vne Bicocque!*

*la seule despense de l'Artillerie acheue-roit de nous ruiner, si nous faisions vne seconde Conqueste.*

Parcils Ministres ne pouuoient se consoler à Carthage des Vi-ctoires d'Annibal en Italie : ils crioient dans le Conseil, quand on apportoit de bonnes nouuelles, & qu'on versoit à pleins boisseaux les bagues des Cheualiers Ro-mains, qui auoient esté tuez à la Guerre ; *Qu'il garde ses Anneaux de fer, & ses Trophées de papier, & qu'il nous rende nos Hommes, & nostre Argent. Iamais les affaires de la Repu-blique ne furent ni plus fleurissantes, ni plus rüinées : Elle n'eut iamais, ni plus de reputation au dehors, ni plus de misere, dans ses entrailles.*

Parcils Ministres ont esté cause de la fin des deux Empires, & ont perdu Rome & Constantino-ple, par la fatale mollesse de leurs conseils. Ils ont ouuert la porte à tous les Barbares : Ils ont hon-

teusement acheté la Paix, soit des Goths, soit des Vandales, soit des autres Peuples de l'Aquilon, d'où tout le Mal deuoit venir, dans le Monde. Ils ont conté pour rien ce des-honneur de l'Empire, & cette infamie du Nom Romain, pourueu que par la douceur du Mot, ils pussent corriger l'amertume de la Chose, & que quand ils payoient Tribut à leurs Ennemis, il leur fust permis de dire qu'ils donnoient Pension à leurs Alliez. Ils ne se sont point souciez de la fortune de l'Auenir, & de ce que deuiendroit la Posterité, pourueu qu'ils pussent autant viure, que l'Estat qu'ils gouuernoient pourroit durer.

Faisons-leur grace neantmoins encore vne fois, & ne les accusons point de trahison. Ie croy qu'ils ne voudroient pas vendre, & l[illegible]urer leur Maistre ; Mais ils ne sont pas faschez que le Monde

ſçache qu'ils le peuuent faire : Ils ne font point de difficulté de le mettre à prix, en certaines occaſions : Ils ſouffrent qu'on le marchande ; Ils baillent meſmes des eſchantillons aux Marchands, quoy qu'ils ne ſe veüillent pas deſſaiſir de la Piece entiere. C'eſt vne de leurs Maximes QV'ON PEVT TROMPER QVELQVESFOIS LE PRINCE, POVR SON PROPRE BIEN : Et quand ils s'entendent auec les Miniſtres des autres Princes, ils appellent cela, *trauailler au bien general de la Chreſtienté, & maintenir la paix entre les Couronnes.*

N'a-t'on pas bien crû du temps de nos Peres, que Barberouſſe, & André Dorie, n'eſtoient pas en mauuaiſe intelligence? On ne pouuoit pas dire pourtant, que l'vn ne fuſt bon Seruiteur de Soliman, & l'autre de Charles : Mais ils auoient beſoin l'vn de l'autre, pour faire valoir leurs ſeruices,

aupres de leurs Maistres, & pour bien garder la place qu'ils y tenoient. Le Turc loüoit le Chrestien, & en parloit comme du seul homme, qui luy donnoit de la peine : Le Chrestien rendoit la pareille au Turc, par des paroles aussi obligeantes, & aussi auantageuses. Et vn Esclaue d'Alger dit, sur ce sujet, assez plaisamment au Vice-Roy de Sicile, *que iamais vn Corbeau ne creue les yeux à vn autre Oyseau de son espece, & que si Dorie estoit ruiné, Barberousse auroit peu de credit, à la Porte du Grand Seigneur; Comme aussi Dorie descendroit de plus d'vn degré, à la Cour de l'Empereur, par la ruïne de Barberousse.*

Ils s'aidoient donc, & se fauorisoient reciproquement, dans la continüation de la Guerre, qui estoit leur Mestier, & leur Affaire. Et puis que des Hommes ambitieux, par consequent qui aimoient

moient l'honneur, ont esté capables d'vn pareil trafic; ie vous laisse à penser, si des Hommes qui n'aiment que leur interest, & qui ne connoissent point d'autre Honneste que l'Vtile, ne seront pas bien aises de conseruer leur authorité, par vn semblable commerce. Ne voudront-ils pas, à vostre auis, se rendre necessaires pour durer? Ne feront-ils pas pour la Paix, qui leur doit estre vne moisson d'or, & vne moisson qui ne manque point, ce que les autres faisoient pour la Guerre, dont la recolte est si incertaine, & les fruits sont si aigres & si amers?

TEl est le procedé de nos Sages dans l'Administration de l'Estat, & dans la haute Region du Ministere. Mais quand ils descendent plus bas, & que leurs deuoirs sont plus aisez; pour cela ils

ne s'acquitent pas mieux de ce qu'ils doiuent. Les affaires des Particuliers, qui dependent d'eux, prennent mesme train que les Publiques. En des Occasions seures & faciles, où ils pourroient monstrer de la force à bon marché, ils ne peuuent s'empescher de faire voir leur naturelle foiblesse. Ils ne voudroient pas perdre l'amitié de ceux, dont ils rauissent le bien ; & en mesme temps, ils craignent & offensent les mesmes personnes. Ils s'entretiennent auec tout le monde, par des responses generales, & qui n'obligent point precisément. On ne part iamais mal satisfait d'aupres d'eux. Ils ne brauent, ni ne rebutent iamais personne. Ils ne donnent que de belles paroles, & de bonnes esperances.

A celuy qui leur demande iustice, ils font des ciuilitez, & des complimens : Ils presentent des

roses & des violettes à qui a besoin de pain. Apres vous auoir tenu vn an en longueur, vous promettant de iour à autre, de vous donner contentement ; à la fin quand vous les pressez de la conclusion, ils vous prient de leur dire ce que c'est, & vous font voir que toutes les fois que vous auez parlé à eux, ils n'ont iamais eu dessein de vous escouter.

Vn Pretendant en Cour de Rome, y ayant esté traitté de cette sorte, & s'en retournant chez soy, comme il en estoit venu, trouua vn gibet à la sortie de Bologne (la Cour de Rome y estoit alors) & s'estant arresté quelque temps deuant ce gibet, à regarder vn Pendu qu'on venoit d'y mettre, on dit qu'il s'escria, tout d'vn coup, à haute voix, QVE IE T'ESTIME HEVREVX, MON AMI, DE N'AVOIR POINT AFFAIRE AV LIEV D'OV IE VIENS ? Vous

voyez à qui ils ſont [illegible] les gens d'affaires [illegible] & en quel lieu ils obligen d'aller chercher la felicité. E en effet, Mort pour Mort, & Bourreau pour Bourreau, il vau droit encore mieux vne prom pte Mort, & vn Bourreau dili gent.

Ils ſçauent ainſi laſſer la patien ce des Solliciteurs; Ainſi ils ſe vangent de l'importunité des Sup plians, & ne ſe mettent point en cholere, pour les mettre au deſeſ poir. En quoy, à dire le vray, leur procedé eſt ie ne ſçay quoy de bien rare, & bien digne de no ſtre conſideration. Rien ne ſe peut imaginer de plus doux, ni de plus tranquille que leur malice. Il entre dans leur poiſon, autant de ſucre que d'arſenic; & l'egalité de leur humeur eſt ſemblable au calme de cette Riuiere, où les corps les plus legers vont à fonds, ſans qu'il

paroiſſe vne nuée, en l'air, ni qu'il y ait vne haleine de vent, qui la pouſſe.

Vn Homme de cette ſorte, eſt vn ſçauant Artiſan de Calomnies : Il ne manque iamais de plaſtre, ni de couleurs ; Il ſçait preparer & polir admirablement les mauuais offices. Il blaſme auec des Eloges, & non pas auec des Inuectiues. En apparence, il rend teſmoignage au grand Merite, & en effet, il donne des ſoupçons de la grande Reputation. Vous diriez qu'il plaint ceux qu'il accuſe, & qu'il a pitié de ceux qu'il veut ruiner. La Rhetorique apprend à meſdire groſſierement ; Il a trouué vne façon bien plus delicate de faire la meſme choſe. Cela s'appelle frapper ſans leuer le bras : C'eſt bleſſer, ſans qu'il coule de ſang de la playe, ni qu'il paroiſſe de coup. Il ſe deſguiſe en Ami, pour haïr, auec plus de ſeureté. Et afin

qu'il soit crû charitable, dan
moment mesme qu'il assassi
il ne tuë personne, dont premie
rement il ne face l'Oraison fu-
nebre.

» Tous les yeux, dit-il au Pri-
» ce, sont tournez sur luy. Les
» Soldats l'appellent leur Pere, &
» le Peuple pense que c'est son In-
» tercesseur, enuers vostre Majesté.
» Il ne tient qu'à luy, qu'il ne se
» preuale de cette faueur vniuerselle,
» & que de la possession de tant de
» Cœurs, il ne forme vn Parti qui
» porte son nom. Ie croy neant-
» moins qu'il ne voudroit pas man-
» quer à son deuoir, & qu'il n'a que
» de bonnes intentions. Les Astrolo-
» gues & les Poëtes luy promette
» bien vn Royaume ; Mais ou
» que ce sont gens, qui ne tienn
» pas ce qu'ils promettent, c'est pe
» estre vn Royaume d'outre-mer ; il
» doit peut-estre l'aller conqu
» aux dernieres extremitez de l

Terre. Cependant il y a de l'appa- «
rence qu'il se contentera de la pla- «
ce, que vostre Majesté luy donne, «
apres elle. Son ambition sera plus «
sage & plus modeste, que celle des «
autres Ambitieux. Il se peut, Sire, «
que ses desseins respecteront la «
Couronne de son Maistre, & les «
Loix de sa Patrie. «

La jalousie du Prince s'allumant, par ces excuses magnifiques, & par cette douceur apparente, meslée de cette raillerie amere ; la desfiance entre en son ame, aueque l'estime. Mais il reste encore quelque chose à faire. Le trauail est heureusement commencé ; mais il n'en doit pas demeurer là, & le Courtisan dissimulé passe plus auant. Il adjouste, que quoy «
qu'on puisse dire, & quelque crime «
qu'on allegue, il ne sçauroit «
conclurre à la condannation d'vn «
Homme, qui autresfois a si bien «
serui ; Qu'il faut que Philippe ou «

» Alexandre se conseille, en cecy,
» auec soy-mesme, & auec les
» Dieux Immortels ; qu'il considere
» s'il y a plus de dommage, à se des-
» faire d'vn Seruiteur de ce merite,
» qu'il n'y a de peril, à ne s'en des-
» faire pas. Vous ne pouuez le per-
» dre, sans vn notable interest de
» vostre Estat ; Vous ne le pouuez
» conseruer, sans vn danger euident
» de vostre Personne : Regardez,
» Sire, lequel des deux vous est le
» plus proche, ou vostre Estat, ou
» vostre Personne. Voyez s'il vaut
» mieux vous desfier tousiours de
» cet Homme-là, ou vous en asseurer
» par le seul moyen que vous en
» auez. Vn Souuerain peut-il estre
» en seureté, tant qu'il y aura vn Par-
» ticulier qui peut corrompre le Se-
» nat, desbaucher des Legions, &
» faire reuolter les Peuples ?

De cette sorte, sans faire de hautes exclamations, ni employer les figures violentes, il persuade

vne Ame timide, & pousse la Crainte, dans la cruauté. Ainsi la Cruauté fait la douce, & paroist officieuse, & bien-faisante. Par des loüanges empoisonnées, & pires mille fois que la mesdisance toute seche, il opine à la mort, en disant qu'il ne veut pas opiner. Il se descharge de l'enuie du meurtre, par le biais dont il se sert, pour en faire la proposition. Il defere son Ennemy, en euitant le nom odieux d'Accusateur. Acheuant de le destruire, luy donnant le dernier coup, il dissimule encore sa haine; il fait encore le bon, & le pitoyable.

Mais auec tout cela, il a si grand' peur qu'il ne meure pas, & que la Ligue soit la plus forte, qu'apres auoir jetté, ou Philippe, ou Alexandre, dans des resolutions extremes, il fait joüer vn autre jeu de l'autre costé. Il auertit Celuy qu'il a entrepris de ruïner, qu'il

» n'y a plus de moyen de le seruir,
» Palais, contre vne infinité d'Enne-
» mis secrets, qui luy rendent de
» mauuais offices : Que pour luy, il
» ne connoist plus le Present, & ne
» sçait que penser de l'Auenir, voyant
» le Prince dans des humeurs si
» estranges, & si eloignées de la pre-
» miere douceur de son Naturel,
» Qu'il estime heureux ceux qui
» sont retirez, en leur Maison, &
» qui ont quitté vne Cour, où les
» Gens de bien ont perdu leur place,
» n'y pouuant plus estre que tesmoins
» de la violence des Meschans. Qu'il
» est sur le point de demander son
» congé, afin qu'il ne semble pas ap-
» prouuer, par sa presence, le Mal
» qu'il ne sçauroit empescher, par ses
» conseils; & que, ni ses yeux mesmes,
» ni ses oreilles, n'ayent aucune part
» aux choses qui se preparent.

Voilà vne petite Monstre de ce grand Commerce de Pipe-

rie, que l'on exerce à la Cour. Et c'est à peu pres ce que vouloit dire, apres nostre Tacite, l'Histoire manuscrite que nous auons veuë, par son, PESSIMVM INIMICORVM GENVS LAVDANTES. C'est l'explication, ou la paraphrase du passage d'Ammian Marcellin, quand il parle de la Cour de l'Empereur Constance; Et ce sera encore, si vous le voulez, le commentaire de ces deux Vers de la diuine Ierusalem, que le feu Roy Henri le Grand trouuoit si beaux, & si dignes de Monsieur le ****

*Gran Fabbro di calunnie, adorne in modi*
*Noui, che sono accuse, & paion lodi.*

C'est particulierement au Païs de ces deux Vers, où il se trouue de ces excellens Trompeurs; & il me souuient d'vn des principaux Ministres de la premiere Cour de la Chrestienté, qui

estoit passé Maistre en cette belle science. De si loin qu'il voyoit vn homme, à qu'il il venoit de rendre vn mauuais office, il luy crioit à haute voix, L'HO SERVITA SIGNOR. Et auec ces maximes de Piperie, il a gouuerné fort long-temps le Monde : Il est paruenu à vne extreme vieillesse, en ne refusant, ni n'accordant rien ; en ne disant, ni ouy, ni non ; en receuant les deux Parties, auec la mesme serenité de visage. Qu'il meure donc, quand il luy plaira, ce Romain si peu digne de la vieille Rome ; si éloigné de la candeur, & de la sincerité de l'ancien Fabrice ; on pourra mettre, sur son Tombeau, auec verité, QV'IL A MENTI SOIXANTE ET DIX ANS, & que la Comedie, qu'il a joüée, a duré toute sa vie.

Il est vray que nous apprenons de quelques exemples, qu'on a vescu autresfois assez heureusement,

ſous ces molles & languiſſantes Dominations, & qu'elles n'ont pas touſiours eſté funeſtes à la Patrie. Mais il faut prendre garde dans l'Hiſtoire, ſi l'Adminiſtration que nous loüons, n'eſt point la ſuite d'vn meilleur Regne, ſi ce n'eſt point la chaleur qui reſte d'vn feu qui n'eſt plus, & le mouuement du branle qui a ceſſé. Il faut remarquer ſi ce ne ſont point les vertus des Peres, qui ſouſtiennent l'infirmité des Enfans, & leur eſpargne qui fournit à leurs desbauches. Car en effet, apres vn long ordre, les Affaires vont preſque d'elles-meſmes, & la Police ne peut pas ſi toſt receuoir d'alteration, ſe reſſentant encore de la bonne impreſſion que quelque grand Prince y aura laiſſée. D'ailleurs, c'eſt le naturel des choſes du Monde, de demander du temps, & d'auoir de la peine à paſſer d'vn eſtat à l'autre. De ſorte que

s'il eſt arriué, que la Republique ſoit demeurée ferme, ſous telles Puiſſances, foibles, debiles, mal aſſeurées, elle eſtoit peut-eſtre obligée de ſon repos, aux bons & ſolides fondemens, qui auoient eſté poſez de longue-main, quoy qu'on ne miſt au deſſus, que du chaume, ou de la terre. Ce n'eſtoit pas tant vn fruit du Gouuernement preſent, que les reſtes de l'heureuſe Conduite du paſſé.

# DISCOVRS SIXIESME.

A Cette scrupuleuse & défiante Sagesse, il se peut opposer vne certaine Vertu brutale, s'il m'est permis de la nommer de la sorte. Mais pour la faire mieux reconnoistre, & pour la définir en la descriuant, ne la nommerions nous point vne Probité passionnée, indocile, impetüeuse; qui suit plustost la fougue de la Nature, que la discipline de la Raison; qui a plus de courage que d'addresse?

Au commencement il semble que ce soit vigueur, & ce n'est que dureté; On la prendroit pour

force, & ce n'eſt que violence;dans laquelle l'eſprit ſe fixe, penſant ſe roidir, & deuient immobile, pour vouloir eſtre trop ferme. Or eſt-il qu'il importe de ſçauoir tourner & plier l'eſprit, ſelon l'exigence des occaſions, & la varieté des ſujets qui ſe preſentent. Si on ne le rend ſouple & maniable; s'il n'eſt capable de diuerſes formes, dans vn Monde ſi changeant que celuy-ci, ſon Vſage qui doit eſtre vniuerſel, & n'auoir point d'objet defini, trouue des bornes, dés l'entrée de la carriere; s'arreſte à quelques rencontres, qu'il luy faut choiſir; ne s'eſtend qu'à vn tres-petit nombre de choſes. Et ces choſes arriuant aſſez rarement; les Miniſtres au contraire deuant agir châque iour, il ne ſe peut pas que d'vne ſeule drogue, ils facent toutes ſortes d'operations, & que du meſme feu qu'ils eſchauffent, ils puiſſent encore rafraiſchir.

I'auoüe bien qu'ils ont beaucoup de cœur, & que leurs intentions peuuent estre bonnes; Mais il n'y a point d'art ni de methode, pour conduire ces auantages de la naissance. Ils sont faits tout d'vne piece: Et s'il est question de passer par quelque ouuerture difficile; au lieu qu'ils doiuent baisser la teste, il leur faudroit hausser la muraille: Il faudroit contraindre le Temps, les Hommes & les Affaires, de leur obeïr, & de les suyure. Ainsi ne voulant iamais entrer, dans le sens d'autruy; ne pouuant iamais changer de place, ne connoissant point d'autre Raison que la leur, ils ne sont pas fort propres à gouuerner les Estats, où il est besoin de prendre de nouueaux auis, sur la nouueauté des accidens qui arriuent, & où quelquesfois le Pilote peut apprendre quelque chose des Passagers.

Quelle malheureuse regularité,

pour vouloir aller tout droit, de ne se destourner pas d'vn Abysme, qui est au milieu du chemin: de donner à trauers les Escueils, pour auoir l'honneur de ne point gauchir ; de rejetter la bonne resolution, parce qu'vn autre l'a proposée ? Cependant les Genereux imprudens tombent à toute heure dans ces Abysmes, & heurtent sans cesse contre ces Escueils : Ne pouuant paruenir à la premiere gloire de la Vertu, qui seroit de ne point faillir; ils negligent la seconde, qui est de sçauoir r'habiller ses fautes : Ne pouuant estre parfaits, ils ne veulent point estre penitens.

Quelque cause, bonne ou mauuaise, qu'ils ayent embrassée d'abord, ils apportent vne obstination aueugle à la soûtenir, & disputent aussi violemment pour le moindre de leurs sentimens, que

pour la Religion de leurs Peres. Volontiers ils seroient Martyrs de leurs Opinions. Ils continüent toûjours le Mal commencé, pour monstrer qu'ils entreprennent, auec jugement, ce qu'ils font, auec perseuerance.

Si vne proposition qu'ils ont mise en auant, par maniere de discours, & qu'ils ne croyent point veritable, vient à estre contestée, dés là ils s'interessent à la defendre: Apres, ils se la persuadent à demi: Dans le progrés du raisonnement, ils la tiennent tout à fait asseurée; & ne la quittent point, que de Question problematique qu'elle estoit, pour le plus, au commencement de la Conference, ils n'en ayent fait vn point de Foy, en sa conclusion.

Si on les prie de considerer que les Ennemis sont puissans, & en grand nombre; ils respondent qu'il y a beaucoup de gens, &

peu de Soldats ; que ce ne sont point de vrais Ennemis, que c'est de la canaille mutinée. Si on leur remonstre que le passage de l'Armée ne se peut faire, par l'endroit qu'ils se sont imaginez;ils s'agitent, & se tourmentent là dessus de telle façon, qu'il semble qu'ils pretendent de l'y faire passer, par la seule force de leurs paroles.

Ie ne me figure point icy des choses qui ne sont point. Ie ne fais point des Hommes artificiels : I'en connois, Monseigneur, & ie vous les pourrois nommer, qui agissent de cette sorte, dans les Conseils; qui ne se rendent, ni à la Raison euidente, ni à la Coustume estaablie, ni à l'Vsage receu. Ils opposent la singularité de leur Opinion au consentement des Peuples, & à la foule des Exemples. Les Brefs, & les Bulles des Papes ; les Edits, & les Declarations des Rois sont pour les autres, & non pas pour

eux. Ils cassent tous les Actes publics, quand ils ne s'accordent pas, aueque leur sens particulier.

N'auons-nous pas veû en Flandre, premierement ; & depuis en Italie, vn Ministre Espagnol, qui estoit de cette humeur ? Il ne pût jamais se resoudre à reconnoistre pour Roy de France, le feu Roy Henry le Grand ; Il ne le pût iamais appeller que *le Bearnois, ou le Prince de Bearn*, lors qu'il vouloit luy faire faueur. La Ligue estoit morte, & sans esperance de ressusciter. La Paix de Veruins auoit esté publiée, & tous ses Articles executez. La Reconciliation du Roy s'estoit faite solennellement auec le Saint Siege. Le Roy d'Espagne luy enuoyoit des Ambassadeurs, & en receuoit de luy. Tout cela neantmoins ne flechissoit point l'esprit du Ministre. Il vouloit estre plus contraire à la France, que l'Espagne, & plus Catholique, que

l'Eglise. Son opiniastreté excommunioit celuy, que le Pape auoit absous. Et il en estoit encore en ces termes, l'année mil six cens dix, à la veille que le Bearnois s'alloit rendre Maistre d'vne bonne partie de l'Europe. Et que sçait-on s'il n'eust pas commencé, par la Duché de Milan, dont ce Ministre estoit Gouuerneur, afin de luy faire changer de stile?

LEs Sages, dont nous fismes hier l'examen, n'asseurent quoy que ce soit; n'oseroient iurer, qu'il soit iour en plein midy; ne sont point certains, si les choses qu'ils voyent, sont ou Objets ou Illusions. Quand on leur demande leur sentiment, ils disent tousiours, IE PENSE, & iamais IE SÇAY; & dans les affaires les plus claires, on ne peut tirer d'eux que, PEVT-ESTRE, IL SE PEVT FAIRE, ET IL FAVDRA VOIR. Ce qui

procede, selon l'auis d'Aristote, d'vne opinion generalement mauuaise, qu'ils ont conceuë du Monde, & des apparences. De sorte qu'ils se peuuent tromper quelquesfois ; mais on ne les trompe que rarement. S'ils perdent, ce n'est que pour voûloir trop bien joüer : C'est d'eux-mesmes, & de leur mal-heur, qu'ils se doiuent plaindre, & non pas de l'auantage, & de la piperie de leur Ennemy. Aussi cherchent-ils premierement la seureté, & en suite le profit. Ils se gouuernent, par le discours de la Raison, qui conclud à l'Vtile & au Certain ; & ne viuent pas, selon l'Institution Morale, qui se propose l'Honneste, & le Hazardeux.

Imaginez vous tout le contraire des autres, dont il s'agit, qui ne s'expriment qu'en termes affirmatifs ; qui decident les matieres les plus douteuses, & les plus

embroüillée, par vn, CELA EST, IL NE PEVT ESTRE AVTREMENT, IL FAVT DE NECESSITE' ABSOLÜE QV'IL ARRIVE AINSI. D'ordinaire ils quittent le plus grand de leurs interests, pour la moindre de leurs passions. Ils preferent les loüanges aux presens, & les remerciemens aux recompenses. Ils se promettent merueilles de l'Auenir, & de la Fortune. Ils font valoir leurs doutes, leurs soupçons, leurs esperances, jusqu'à l'infini.

Auoüons pourtant la verité, à l'auantage des Gens d'aujourd'huy: Ils valent mieux que les Gens d'hier. Au jugement d'Aristote, les Timides sont defectueux, en ce qu'ils n'aspirent pas aux choses, dont est digne le Magnanime, & en ce qu'ils n'aspirent pas mesmes à celles, dont ils sont dignes. Mais les Audacieux ne sont excessifs, qu'en ce qu'ils aspirent aux choses,

dont

dont eſt digne le Magnanime, & non pas eux ; ie parle de la Magnanimité, comme vous voyez, dans la rigueur des Philoſophes, & non pas dans la licence des Poëtes ; qui appelleroient bien Magnanimes nos Gens d'aujourd'huy, puis qu'ils appellent ainſi leurs Geans, leur Phaëton, & leur Capanée.

Il eſt certain que cette Audace & cette Fierté ne deſplaiſent pas touſiours au Monde : En quelques rencontres elles ont eu de l'approbation, & des loüanges : Elles ont eſté eſtimées, & ont reüſſi en la perſonne de ce Romain, qui ſemble ſi honneſte homme à Monſieur le Duc d'Eſpernon, & à Monſieur le Mareſchal Deſdiguieres. « Voſtre Alteſſe veut bien que ie la « face ſouuenir du ſtile, dont il eſ- « criuoit à l'Empereur. «

La fidelité de ce Romain eſtoit ſans reproche : Et neantmoins il

fut accusé, en son absence, & trouua vn Delateur à la Cour. Il commandoit vne Armée en Allemagne, & auoit beaucoup de creance & d'authorité, dans sa Prouince, & parmy les Gens de guerre. Estant auerti de ce qui se passoit à Rome, & des mauuais offices qu'on luy rendoit au Palais, il escriuit à l'Empereur vne Lettre hardie & superbe, dont voicy à peu pres les derniers mots. Ma
» fidelité a esté pure & entiere, ius-
» ques icy, & ie ne changeray point,
» si on ne m'y force. Mais quicon-
» que viendra pour succeder à ma
» Charge, ie suis resolu de le rece-
» uoir, comme ayant entrepris sur
» ma vie. ACCORDONS NOVS,
» S'IL VOVS PLAIST, CESAR,
» A VOVS TOVT L'EMPIRE, ET
» A MOY MON GOVVERNE-
» MENT.

Ces Gens là difficilement s'entendent, auec l'Ennemy, mais ils se

cabrent aiſément, contre leur Maiſtre. Ils ne ſont iamais rebelles, de deſſein formé, & par inclination au mal ; mais ils le peuuent eſtre, par deſpit, & par reſſentiment. Ils ne manquent point de fidelité, pourueû qu'on ſe fie en eux. Ils ne deſſeruent point, mais ils veulent ſeruir à leur mode. Ils veulent eſtre Arbitres de leur deuoir, & de leur obeïſſance.

Vn de ces Gens là (vous le connoiſſez, Monſeigneur,) me voulut prouuer il n'y a pas long-temps, qu'il ſeruoit ſon Maiſtre, en luy deſobeïſſant. Ce fut dans vn entretien, de pres de quatre heures, que j'eus aueque luy, lors que ie le fus viſiter, en ſon Gouuernement, de la part de voſtre Alteſſe. Par vne plaiſante diſtinction qu'il faiſoit du Roy, & de l'Eſtat, il me dit que de fraiſche datte, & dans vne occaſion, qui n'eſtoit pas encore paſſée, *il auoit eſté tout droit*

*au bien de l'Estat, sans auoir escouté plusieurs differentes voix, qui le vouloient arrester par des chemins, en luy alleguant le nom du Roy.* A quoy il adjoustoit, se fondant sur vn principe, qu'il prenoit vn peu de haut; *que le Roy son premier Maistre, Pere du Roy d'à present, luy auoit commandé, auant sa mort, que s'il venoit vn tel temps, & qu'il arriuast vn tel accident, il ne manquast pas à faire vne telle chose, quelque ordre contraire qu'on luy apportast de la Cour, pour l'en empescher. Qu'il auoit crû estre obligé, en conscience, de suiure les intentions du plus grand, & du plus sage Prince du Monde, qu'il n'auoit pas apprehendé de pouuoir faillir, se conformant aux sentimens de Celuy, qui ne faisoit point de fautes.*

Mais allez, ie vous prie, verifier ce commandement secret, qui n'est venu à la connoissance de personne; non pas mesme de la Reine veufue du feu Roy. Pour

sçauoir au vray ce qui en est, il faudroit employer les charmes de la Magie : Il faudroit euoquer l'Ame du plus grand, & du plus sage Prince du Monde ; de celuy qui ne faisoit point de fautes ; & luy demander, si le Ministre qui l'allegue, ne l'allegue point à faux. C'est vne raillerie de penser estre encore à Philippe, sous le Regne d'Alexandre ; de vouloir persuader à son Maistre, qu'on a raison de desobeïr ; que l'opiniastreté a du merite ; qu'il suffit de bien seruir, quoy que ce soit, contre le gré de Celuy qu'on sert.

Que ces Gens là, qui seruent ainsi à leur mode, soient tousiours, s'il y a moyen, à deux cent lieuës de la Cour ; Qu'on les employe, s'il est possible, en des lieux obscurs, où les mauuais exemples, n'estant pas si regardez, ne sont pas si dangereux. Mais il

seroit mal de les appeller, aupres de la personne du Prince, où le respect n'est pas moins necessaire, que le seruice, & où ils voudroient estre ses Tuteurs, plustost que ses Conseillers.

Ce sont d'excellens Hommes, ie ne le nie pas ; mais cette excellence n'est pas bien en sa place, sous la puissance d'vn autre. Ils aiment l'Estat & la Patrie ; mais ils haïssent la Dependance, & la Sujetion. Leur fin est droite ; mais leurs moyens sont obliques, & semblent contraires à leur fin. Car ayant, pour objet, le bien de la Monarchie, ils vsent de toute la licence, qui pourroit auoir lieu, dans le Gouuernement Populaire: Encore plus que cela : Voulant seruir, ils veulent seruir, en Souuerains. Ils m'ont dit eux-mesmes, dans nostre entretien, de pres de quatre heures, *qu'ils estoit trop Vieux, pour se remettre aux premiers*

*clemens de leur deuoir* ; Et moy en souſriant, à ce qu'ils diſoient, ie leur ay dit de plus, *qu'ils eſtoient trop Grands, pour apprendre cette leçon, qu'vn Docteur de Cour donne à ſon Fils, dans l'Hiſtoire Grecque*, MON ENFANT FAIS TOY PETIT. Bons Gouuerneurs de Prouince, bons Gardiens de la Frontiere, bons Portiers du Royaume, tant qu'il vous plaira; Mais bons Miniſtres d'Eſtat, & bons Courtiſans, ie ne l'accorde pas, de la meſme ſorte.

Il y a des Affaires, dans leſquelles il ſe peut prendre diuers Partis; & de pluſieurs biais qui s'offrent, on doit choiſir le plus propre, pour les bien manier. En telles Affaires, ils apportent la meſme paſſion, & ſe laiſſent aller aux meſmes emportemens, que nous auons deſia remarquez ſur le ſujet des Nouuelles. On ne ſçauroit les voir que dans l'vne, ou dans l'autre

extremité. Ils aiment mieux tomber, que descendre. Ils desirent auoir Tout, ou Rien. Ils demandent, ou la Mort, ou la Victoire; Quoy que neantmoins il me semble que ce soit beaucoup d'emporter les trois quarts, quand on ne peut obtenir le Tout; & qu'entre la Mort & la Victoire, il y ait la Paix, qui est vn bien de valeur inestimable, & qui doit estre recherché des Vaincus, & desiré des Victorieux.

Mais ce qui nous semble ne les persuade pas, & ils n'ont point d'oreilles, pour nos remonstrances. Il n'y a pas moyen de diuertir leur imagination de son objet, & de luy faire changer de visée. Ils sont ennemis de tout accommodement, & si attachez aux regles qu'ils se prescriuent, & à la rigueur de l'exacte Iustice, dont ils se picquent, qu'il est impossible de les rendre capables de l'E-

quité. Il n'est pas possible de leur faire prendre recompense d'vne chose, quand elle est perduë : Ils veulent le mesme, & non le semblable : Ils combattent le sens de la Loy, par les termes de la Loy, & se font injure, en se faisant droit: Ils me font souuenir de ces Freres si Celebres dans l'Histoire, qui, ayant à partager également vne succession, casserent vn verre, pour le diuiser, & coupperent vn habillement en deux, afin que chacun en eust la moitié.

Si ceux-cy ne vont pas jusques-là, & si c'est en dire trop ; disons à tout le moins que, dans les Affaires, ils ne connoissent point ces temperamens de si grand vsage, & qu'on employe si vtilement, pour la perfection des Affaires, pour joindre les choses esloignées, pour faciliter les difficiles. Ils ne connoissent point ces Relaschemens, ces Ajustemens,

comme on parle aujourd'huy en Italie ; ce neceſſaire Milieu, qui ſemble ſouuent venir du Ciel, & dont on a beſoin, pour conclurre les marchez, auec les Particuliers; à plus forte raiſon les Traitez de Paix, entre les Princes, les Ligues offenſiues & deffenſiues, les Negociations, où il y va du ſalut des Peuples, & de la fortune des Royaumes.

Nos Farouches vertueux ne veulent point de ces Temperamens, & de ce Milieu : Dans vn Eſtat qui meurt de vieilleſſe, ils voudroient faire la meſme choſe, que s'ils gouuernoient, dans vne Republique nouuellement eſtablie; qui ſeroit encore, dans la pureté de ſon inſtitution, & dans la vigueur de ſes premiers ordres. Ils ne parlent que du Pouuoir abſolu, que de l'Authorité du Senat, que de la Force des Loix ; bien que ce ſoient choſes qui vieilliſſent, com-

me les autres choſes, & qui s'affoibliſſent, en vieilliſſant.

Eſcoutez Caton, qui opine « dans la Cauſe de Ceſar. Il faut, « dit-il, le charger dę chaiſnes (il « ne dit point, Il faut s'en ſaiſir pre- « mierement.) Il faut l'enuoyer, en « cet eſtat là, à nos Alliez qu'il a « offenſez; afin qu'ils ſe facent rai- « ſon eux meſmes, & qu'il ſoit « puni de ſes Victoires injuſtes. « Ces, IL FAVT ſont aſſez diffici- « les à executer, ſi la Faueur l'em- « porte ſur la Raiſon. Il faut, con- « tinüe-t'il, qu'il vienne plaider ſa « Cauſe en perſonne, & qu'il nous « rende conte de ſes Neuf années « de Commandement. Il faut que « tout ſe paſſe, ſelon les Loix; c'eſt « à dire, ſelon mon interpreta- « tion, il faut hazarder toutes les « Loix, pour obſeruer les Formali- « tez. «

Voſtre Alteſſe blaſme, ie m'aſſeure, cet auſtere Republicain, quoy

que iamais homme ne fut plus loüé que luy. Ciceron n'estoit pas seulement son Amy particulier, il estoit son Admirateur public. Apres sa mort, il fit quelque chose de plus que son Oraison funebre, & ce qu'il fit donna occasion aux deux Anticatons de Cesar. Ciceron neantmoins parlant confidemment à Pomponius Atticus, auoüe que la Vertu de cet Homme, qu'il admiroit tant, estoit inutile à la Patrie. Il confesse que cet Homme diuin, car ainsi le nommoit-il, estoit hors d'vsage, & ne sçauoit pas s'accommoder à la portée de son Siecle; que quand il opinoit au Conseil, *il pensoit estre, dans la Republique de Platon, & non pas, dans la lie du Peuple de Romulus.*

Ce mot de Ciceron explique vn Vers de Virgile, auquel les gens de l'Eschole ne prennent pas garde, & qui merite la reflexion des

gens de la Cour. Dans la defcription du Bouclier de fon Heros, où diuerfes figures font grauées, ayant voulu reprefenter cette partie des Enfers, qui eft habitée, par les Ames Saintes, il y fait prefider Caton, auec fouueraine authorité, & luy donne jurifdiction, fur ce Peuple de Iuftes, & de Bienheureux;

*Secretofque Pios, his dantem iura Catonem;*

Et comme l'a traduit vn Poëte de nos Amis,

*Aux Iuftes affemblez Caton donne des Loix.*

A prendre la chofe à la lettre, la Maifon des Cefars eftoit offenfée, par ces paroles, & leur Ennemy ne pouuoit eftre beatifié, que leur Caufe ne fuft condamnée.

Mais, à mon auis, Virgile s'estendoit en cecy, auec les Cesars. Sans doute il auoit descouuert à Auguste le secret de sa Fiction, qui loüe en apparence, & qui se moque en effet; qui fait voir que la Vertu de Caton estoit de l'autre Monde, & non pas de celuy-ci. Virgile vouloit dire finement, & d'vne maniere figurée, qu'il faloit chercher à Caton des Citoyens tout bons, & tout vertueux; qu'il falloit luy faire vn Peuple tout expres, pour estre digne de luy, que Caton ne pouuoit trouuer sa place, que dans vne Societé, qui ne se trouue point, sur la Terre.

Voilà en effet, où il faut que les Catons aillent pratiquer leurs Paradoxes, & debiter leurs Maximes genereuses. Icy nous ne viuons pas en ce Païs-là. Nous ne sommes pas au Païs des Idées, & de la Perfection; où les Ames sont

deschargées de leurs Corps, sont gueries des Passions, sont purgées des autres infirmitez humaines. Qui vit iamais de Republique composée de Philosophes, beaucoup moins de Philosophes Stoïques?

Le Monde a perdu son innocence, il y a long temps. Nous sommes dans la corruption des Siecles, & dans la caducité de la Nature. Tout est foible, tout est malade, dans les Assemblées des Hommes. Si vous voulez donc gouuerner heureusement; si vous voulez trauailler au bien de l'Estat, auec succez, accommodez vous au deffaut, & à l'imperfection de vostre matiere. Desfaites vous de cette vertu incommode, dont vostre Siecle n'est pas capable. Supportez ce que vous ne sçauriez reformer. Dissimulez les fautes qui ne peuuent estre corrigées. Ne touchez point à des Maux qui descouuriront l'impuissance

des Remedes ; qui deſcrieront la Medecine, qui rendront ridicules les Medecins. Reſpectez ces fatales Maladies, qui ſont enuoyées d'en haut, & où il ſe remarque quelque choſe d'eſtranger, & d'inconnu. *Quand le doigt de Dieu paroiſt, il faut qu'il face peur à la main des Hommes.*

A la bonne heure, contentez, s'il ſe peut, l'honneur & la dignité de la Couronne. Mais ne perdez pas la Couronne, pour en vouloir conſeruer l'honneur & la dignité. Ne vous attachez pas de telle ſorte à cet *Honneſte*, ſauuage, rigoureux, & philoſophique ; que vous ne le quitiez, ſi la neceſſité l'exige de vous, pour vn autre *Honneſte*, plus humain, plus doux, & plus populaire. Souuenez-vous que la Raiſon eſt beaucoup moins preſſée, dans la Politique, que dans la Morale ; qu'elle a ſon eſtenduë plus large & plus libre,

ſans comparaiſon, quand il s'agit de rendre les Peuples heureux, que quand il ne s'agit que de rendre gens de bien les Particuliers. Il y a des Maximes, qui ne ſont pas iuſtes de leur nature, mais que leur vſage iuſtifie. Il y a des Remedes ſales; Ce ſont pourtant des remedes: Dans ces ſalutaires Compoſitions, il entre du ſang humain; il entre de l'ordure, & d'autres vilaines choſes: Mais la Santé eſt encore plus belle, que toutes ces choſes ne ſont vilaines. Le venin guerit en quelque rencontre, &, en ce cas là, le venin n'eſt pas mauuais.

Meſſieurs les Catons, ne ſoyez pas trop honneſtes, ni trop iuſtes. Ne decernez point de priſe de corps, contre ce Coupable, qui a vne armée, pour ſe defendre de vos Sergens; D'vn Mutin, n'en faites point vn deſeſperé. Au nom de Dieu ne forcez point ce

nouueau Cesar, à passer le Rubicon; à se rendre Maistre de sa Patrie, à dire ces paroles remarquables, en regardant les Morts d'vne bataille, qu'il aura gaignée, ILS ONT VOVLV LEVR PROPRE MALHEVR; Apres auoir fait de si grandes choses, on m'eust donné des Commissaires, si ie ne me fusse serui de mes Soldats: I'eusse esté condamné, si mon Innocence n'eust esté armée: On me menaçoit de chaisnes, & de prison, On m'eust liuré aux Barbares, si ma Cause n'eust esté aussi forte, qu'elle estoit bonne.

C'est vn Monstre, ie vous l'auoüe; C'est vn Prodige moral, que de voir vn Citoyen, qui impose des Loix à sa Ville, que de voir vn Sujet, qui traitte aueque son Prince. Mais souuent pareils Prodiges ne peuuent estre expiez, que par la dissimulation, & par l'indulgence. Quand on ne peut domter ces

fortes de Monſtres, il faut eſſayer de les apriuoiſer. S'il ne tient qu'à donner à vn Victorieux, qui eſt armé, vn Aueu des choſes paſſées, pour luy faire poſer les armes; ne vous opiniaſtrez point, à luy faire prendre vne Abolition. Ne pointillez point ſur les Formes, & ſur les Paroles. Enuoyez luy ſon Aueu, auſſi ample, & auſſi auantageux qu'il le pourra deſirer; Que ce ſoit luy qui le dicte, & que ce ſoit vous qui l'eſcriuiez; qu'il ſoit eſcrit en Papier doré; qu'il ſoit tout peint, & tout parfumé de ſes loüanges.

I'ay leû autresfois, auec quelque ſorte d'indignation, vne Lettre de Iean Mathieu Giberti, Eueſque de Veronne, & Dataire du Pape Clement ſeptieſme. Elle eſt adreſſée au Nonce de ſon Maiſtre, anpres du Roy de Hongrie; Et par cette Lettre, il luy teſmoigne, Que le Pape deſire extremement

» la reconciliation du Royaume de
» Boheme, auec le Saint Siege;
» Mais que luy, Dataire, preuoit
» vn tres-grand empeschement, qui
» peut combattre l'extreme desir de
» sa Sainteté; C'est qu'il n'est pas
» de la grandeur & de la dignité de
» l'Eglise, de rechercher, ni les
» Rois, ni les Royaumes; & que,
» dans vne Affaire de si grande re-
» putation, l'ordre ne doit pas estre
» renuersé, ni la bien-seance vio-
» lée; Que pour cet effet, il seroit
» à propos de trouuer quelque
» moyen, qui obligeast les Bohemes
» à commencer les premiers cette
» pratique, & à faire les auances:
» Que se presentant au Cardinal
» Campege (qui estoit Legat en Al-
» lemagne) ils seront receus à bras
» ouuerts, mais que ne se presentant
» pas, le Legat ne peut point aller
» au deuant d'eux, ni le Iuge sollici-
» ter les Parties; Qu'il faut leur ac-
» corder ce qu'ils demandent, mais

qu'il ne faut pas leur offrir ce «
qu'ils ne demandent pas. N'est-il «
pas vray que voilà vn grand Mena-
ger du Point d'honneur ? Cette es-
pargne ridicule me desplaist, dans
le procedé de Iean Mathieu Giber-
ti, qui estoit d'ailleurs vn excel-
lent Homme.

Il me fasche encore, & j'ay
despit, que nostre Demosthene ait
esté de ces gens là. Ie voudrois de
bon cœur que ce fust vn autre que
luy, qui eust dit, dans le Conseil
d'Athenes, sur le sujet d'vne petite
Isle, voisine de Samothrace, qui
estoit contestée entre les Athe-
niens, & le Roy Philippe; Si le Roy
vous veut rendre l'Isle, & que le «
mot de *rendre* soit porté par le Trai- «
té, ie vous conseille de la receuoir; «
mais non pas s'il pretend de la vous «
donner, & s'il appelle Bien-fait la «
restitution de ce qui a esté vsurpé «
sur vous. «

Vous voyez, par là, que les

grands Perſonnages ſe ſont am-
ſez à des vetilles, & que cel...
faiſoit plus de cas de la vanité du
Mot que de la ſolidité de la Cho-
ſe. Si l'Empereur Charles euſt vou-
lu faire vn preſent de la Duché de
Milan, à nos derniers Rois, & que
Demoſthene euſt eſté de leur con-
ſeil, il leur euſt conſeillé de refuſer
le preſent, de peur de faire tort aux
Droits, qu'ils auoient ſur la Duché.
Il euſt mieux aimé garder de juſtes
pretenſions, & ſe conſoler par l'eſ-
perance de l'Auenir, que de joüir de
l'auantage des choſes preſentes, &
d'accepter la poſſeſſion d'vne ſe-
conde Couronne, auec des termes,
qu'il n'euſt pas crû eſtre de la digni-
té de la premiere.

En ce mauuais Monde, où nous
viuons, quand on nous fait juſti-
ce, imaginons-nous qu'on nous
fait grace. Ne ſoyons point auares
des termes, & des apparences,
pourueû que l'eſſentiel nous de-

meure. Qu'on empotte quelques Tableaux, & quelques Giroüettes, pourueu qu'on nous laisse les Murailles & le Toit. Qu'on die que c'est Present, que c'est Grace, que c'est Aumosne, si on le veut: Quand la Piece sera nostre, il nous sera aisé de luy donner vn plus beau Nom, & qui nous plaira dauantage. Ayons auec honneur les Isles, qui nous appartiennent ; mais ayons-les, à quelque prix que ce soit. Loüons-nous d'vn petit tort qu'on nous fait, plustost que de nous plaindre à la Posterité, d'vne grande iniustice qu'on nous a faite.

Il vaut mieux n'auoir pas la veuë si bonne & si penetrante, dans la discussion de ses Droits, de peur d'y descouurir trop de iustice. Il vaut mieux n'estre pas si habile, dans son propre fait, de peur d'en estre trop persuadé. Ce sentiment si subtil, & si delicat, des injures qu'on a receuës, n'est pas vne chose

bien commode, quand il s'agit de la reparation, qu'on en veut auoir. Vne si haute opinion du merite de sa Cause, se sousmet difficilement au jugement, & à la decision d'autruy. Tout cela ne sert qu'à rendre impossible ce qu'on a dessein de faire, qu'à s'amuser dans des lieux, d'où il faut sortir, le plus promptement qu'il est possible. Ce ne sont pas des moyens d'agir; ce sont des empeschemens de l'action; ce ne sont pas des outils, pour applanir les difficultez de la Carriere; ce sont des pierres au deuant du But. Ce sont en effet des qualitez releuées, qui accompagnent d'ordinaire la Noblesse de cœur, & la generosité: Mais d'ordinaire elles nuisent plus qu'elles ne profitent: Pour le moins on ne les doit pas mettre à tous les iours, & les Foibles ne s'en peuuent pas seruir vtilement, contre les plus Forts.

Ie ne ſçay pas comme ils l'entendent. Mais il me ſemble qu'vn Traitté ne ſçauroit ſe conclurre plus malheureuſement, & auoir vn plus triſte ſuccez, pour vne des deux Parties, que quand apres vne longue Negociation; apres vne infinité de paroles jettées au vent, & d'Eſcrits qu'il faut mettre dans le feu, elle eſt obligée *d'en appeller à vn autre Siecle*, & qu'elle rapporte au logis toute ſa raiſon, & tout ſon honneur. On feroit bien mieux de quitter quelque choſe de cette raiſon, & de cet honneur. Pourquoy non conſentir à vn accommodement, qui ſera raiſonnable, par la conſideration de l'Vtile, & qui ne ſera pas deshonneſte, dans la neceſſité du Temps, à laquelle la generoſité meſme, & la nobleſſe de cœur ſe doiuent accommoder?

NE nous laissons donc point éblouïr à la reputation de la Sagesse des Grecs. Que les Orateurs d'Athenes ne nous persuadent pas plus les vns que les autres. Le Païs, l'Antiquité, le Merite de ceux qui ont failli, au lieu de iustifier les fautes, les rend seulement plus visibles, & plus remarquables. Vne fois en nostre vie, seruons nous de la liberté de nôtre Iugement, qui ne doit pas toûjours estre subalterne, de celuy des Grecs, & des Romains? C'est vn sujet de consolation, pour nostre pauure Humanité, de voir qu'il y a eu de l'homme, dans les Heros.

*Que cela me fait de bien*, me disoit autrefois vn excellent Homme, *de voir que les Heros ont fuy; que les Sages ont fait des sotises; que ce grand Orateur s'est serui d'vn mauuais Mot; que ce grand Politique a*

*esté d'vne mauuaise Opinion.* Ces Exemples de Foiblesse & d'Infirmité, estoient les Spectacles, & les Passe-temps, qui diuertissoient quelquefois cet excellent Homme. Il se mocquoit de Demosthene, & de son ridicule Point d'honneur: Mais il se mocquoit encore plus de Cleon, & de son extrauagante probité.

Celuy-ci ayant esté appellé au Gouuernement de la Republique, voulut signaler l'entrée de sa Charge, par ie ne sçay quoy de bien nouueau, & de bien estrange. Le lendemain de sa promotion, il enuoya prier ses Amis de venir chez luy, où estant tous arriuez, & chacun auec esperance d'auoir bonne part à sa fortune, il leur tint vn discours, auquel pas vn d'eux ne s'attendoit, & qui faillit à les faire tomber de leur haut. Il leur dit, *qu'il les auoit assemblez en sa maison, pour les en chasser, & pour leur declarer que*

*veritablement estant Personne priuée, il auoit esté leur Ami ; mais qu'estant deuenu Magistrat, il croyoit estre obligé de renoncer à leur amitié.* Il s'imagina que cette declaration estoit vn original de vertu ; vn acte de probité heroïque, la plus belle chose qui se fust faite à Athenes, depuis la fondation de la Ville; depuis Thesée jusques à Cleon. Il crut qu'il faloit qu'vn homme d'Estat fust vn Ennemy public; que pour la premiere espreuue de sa vigueur, il se desfist de toutes ses inclinations, & de toutes ses amitiez ; qu'il rompist tous les liens de la Nature, & de la Societé.

I'ay veû de ces faux Iustes, deça & delà les Monts. I'en ay veû, qui, pour faire admirer leur integrité, & pour obliger le Monde de dire, que la Faueur ne peut rien sur eux, prenoient l'interest d'vn Estranger, contre celuy d'vn Pa-

rent, ou d'vn Ami, encore que la Raiſon fuſt du coſté du Parent, ou de l'Ami. Ils eſtoient rauis de faire perdre la Cauſe qui leur auoit eſté recommandée, par leur Neueu, ou par leur Couſin germain, & le plus mauuais office qui ſe pouuoit rendre à vne bonne affaire, eſtoit vne ſemblable recommandation. Lors que pluſieurs Competiteurs pretendoient à vne meſme Charge, ils la demandoient, pour celuy qu'ils ne connoiſſoient point, & non pas, pour celuy qu'ils en jugeoient digne.

Ie proteſte icy derechef, que ie n'amplifie point les choſes. Ie ne ſuis point exagerateur, comme celuy qui ne racontoit que des prodiges à voſtre Alteſſe, & n'auoit rien veû de ce qu'il luy racontoit. Ie vous rends raiſon, Monſeigneur, de ma propre experience, & ie pourrois nommer ceux de

qui ie parle. I'en ay veû qui auoient si grand' peur de fauoriser quelqu'vn, qu'ils desapprouuoient, qu'ils blasmoient, qu'ils condannoient tout le monde, & le plus souuent, sans sçauoir pourquoy. C'estoit, en eux, plustost bizarrerie que cruauté, plustost intemperance de langue, & bile qui s'exhaloit; que malice meditée, & dessein de nuire, conçeu dans l'esprit, & digeré par le Temps, & par le Discours. Ils eussent appellé Iules Cesar, YVROGNE, vne heure apres auoir dit de luy, QV'VN SOBRE ESTOIT VENV RVINER LA REPVBLIQVE.

Vostre Altesse a oüi parler de ce Conseiller, qui opinoit ordinairement à la mort, & qui s'endormoit quelquefois aussi sur les Fleurs-de-Lis. Vn iour le President de sa Chambre, recueillant les voix de la Compagnie, & luy ayant demandé la sienne, il luy respondit en

surfaut, & n'estant pas encore bien resveillé, *qu'il estoit d'auis, qu'on fist coupper le cou à cet Homme là. Mais c'est vn Pré, dont est question*, dit le President : *Qu'il soit donc fauché*, repliqua le Conseiller.

Encore vne fois, ce n'est ni malice, ni cruauté ; c'est fantaisie, c'est chagrin, c'est bise, qui domine dans le temperament de ces Conseillers, & qui noircit de sa fumée, leurs premiers mouuemens, & leurs premieres paroles. Cette Humeur aduste imprime, sur leur front, vne Negatiue perpetüelle, auec laquelle ils vont estouffer les prieres, jusques dans le cœur des Supplians. Ils refusent les choses, qu'on ne leur a pas demandées, & qu'on n'a pas mesme dessein de leur demander.

Ces Conseillers ne sont pas ceux qui doiuent estre appellez au Conseil des Rois. Quand ils seroient le contraire de ce qu'ils paroissent, ils

ne seroient pas pourtant à loüer d'auoir si peu de soin du dehors de la Vertu, & de l'apparence du Bien. Quand ils auroient l'ame bien-faisante, leur mine gasteroit tousiours leurs bien-faits : leur mauuaise humeur ruïneroit tout le merite de leurs bonnes actions. Voyez comme ils se rempatent, d'vne seuerité affreuse, & inaccessible ; comme ce Fantosme de seuerité rebute, & espouuente le Monde. Voyez comme ils s'estudient à se desfigurer l'exterieur ; comme ils portent ce vilain masque, aux Nopces mesmes, & aux Festins, où ils affectent aussi bien qu'ailleurs, de se monstrer terribles, & redoutables.

S'il a esté dit autresfois d'vn Grec, tres-homme de bien, & tres-vertueux, QV'IL N'AVOIT PAS SACRIFIÉ AVX GRACES ; il se peut dire de ces Espagnols, ou de ces François, tres gens de bien

auſſi, & tres-vertueux, que non ſeulement ils ſont plus indeuots que ce Grec; mais que paſſant de l'indeuotion à l'Impieté, bien loin de ſacrifier aux Graces, ils en ont abbatu les Autels; ils ont mis le feu au Temple de ces bonnes Deeſſes; ils s'efforcent d'en abolir tout à fait le culte. Acheuons de faire leur Eloge, & de repreſenter dans l'Eſpece, les Indiuidus que voſtre Alteſſe a remarquez, en diuerſes Cours, où elle a eſté.

Il eſt impoſſible de s'approcher d'eux, ſans ſe piquer : Ils jettent des pointes, & des aiguillons, de tout le corps : Leurs loüanges mordent; Leurs careſſes egratignent : Et comme il y a certains Mal-adroits, qui choquent les Viſages, qu'ils veulent baiſer; eux de meſme ne ſçauroient obliger qu'en deſobligeant : Ils ne ſçauroient promettre, qu'auec des yeux

& des ſourcils, qui menacent. Ils accordent les faueurs, & les courtoiſies, du meſme ton que les autres les refuſent,

# DISCOVRS SEPTIESME.

Vsqves icy nous n'auons attaqué personne, qui ne se puisse defendre. Et, si Vostre Altesse le trouue bon, excusons mesme ceux que nous auons accusez. Ne reprochons point aux hommes les vices de leur naissance. Soyons indulgens à l'infirmité humaine. Donnons quelque chose au temperament du corps, qui peut marquer l'esprit de ses taches. Compâtissons à la foiblesse des Esprits, puis que nous les receuons tels qu'on nous les baille, & que nous ne les prenons pas à nostre choix.

La subtilité de l'Intelligence la solidité du Iugement, la Prudence courageuse, la Hardiesse considerée, ne sont pas des choses volontaires : Elles ne dependent pas plus de nostre election, que la santé, & la belle taille. Nous sommes responsables de nos fautes, & non pas de celles de la Nature. Il n'y a personne qui soit tenu d'estre Habile ; Mais il n'y en a point qui ne soit obligé d'estre Bon : Et si nous ne pouuons fournir, à la gloire du Public, de la Valeur, & de la Sagesse, nous deuons, pour le moins, contribuër de l'Innocence, au repos de la commune Societé.

Que dirons nous donc de ces Heureux Insolens, qui combattent, à enseignes desployées, l'authorité des Loix, & de la Iustice ; qui apportent au Gouuernement des Estats, vn dessein formé de les ruiner ; qui prennent leur graisse,

& leur embonpoint, du ſuc, & de la ſubſtance des Prouinces eſpuiſées; qui baſtiſſent leur Maiſon, du debris, & de la diſſipation de tout vn Royaume?

Que dirons nous de ces Valets inſupportables, qui vangent leurs moindres querelles, auec les bras & les armes de leur Maiſtre; qui declarent Criminels de Leze-Maieſté, tous ceux qui ne ſe proſternent pas deuant eux; qui par vne Paix ſanglante & crüelle, noire de deüil, & de funerailles, portent les Peuples au deſeſpoir; reduiſent les plus gens de bien, à ne pouuoir ſe ſauuer que dans la Reuolte?

Que dirons nous enfin de ces laſches Courtiſans, qui ſont les Triomphateurs, & n'ont pas eſté les Victorieux; qui joüiſſent dans l'oiſiueté, des peines, & des süeurs des grands Capitaines; qui attendent à la Comedie, & au Bal,

les nouuelles du gain des Batailles, & de la prise des Villes, dont il faut que les Generaux leur rendent conte?

Regardez-les dans l'ancienne Histoire, & dans la Moderne. Voyez comme tout leur eſt butin, & tout leur eſt proye ; comme ils ſe paiſſent de tous les corps Morts (ainſi parloit-on autresfois à Rome) & ne laiſſent que la perte, & l'affliction aux Familles deſolées ; aux Orphelins, & aux Veuues. Car quoy qu'eſtant ſortis de la boüe, ils ne ſoient, à bien dire, Parens de perſonne, ils croyent eſtre Heritiers de tout le Monde. Il n'eſt point d'Officier de la Couronne, point de Gouuerneur de Place, dont ils ne pretendent que la ſucceſſion leur appartienne. Ils ne penſent point eſtre en ſeureté, tant qu'il y a vn Trou, & vn Precipice, qui ſoit en la puiſſance d'vn Autre.

Voſtre Alteſſe me fait ſigne que

cette Description luy a plû : C'est qu'elle aime la Verité, quelque negligée, & en quelque desordre qu'elle puisse estre : Elle l'auroit trouuée belle, & les pieces de la Description seroient placées plus justement, si j'auois pris garde, de plus pres, aux Regles de l'Art. Mais la foule des choses rompt souuent les compas, & les mesures. Ie represente, sans auoir dessein d'ajuster, ni d'embellir. Le Monde me fournit tout ce que ie debite, qui ne desplaist pas à Vôtre Altesse. Consultons encore, Monseigneur, la longue experience de ce vieux Monde, vne experience, qui embrasse tant de Siecles, & tant de Païs. Demandons luy des nouuelles plus particulieres de ceux qui l'ont gouuerné, en despit de luy ; de ces Gens, qui ont regné, sans Couronne, sans Droit, & sans Merite.

Telles Gens s'introduisent ordi-

nairement à la Cour, par des moyens bas, & quelquesfois peu honneſtes : Ils doiuent quelquesfois le commencement de leur fortune, à vne ſarabande bien dancée, à l'agilité de leur corps, & à la beauté de leur viſage : Ils ſe font valoir par des ſeruices honteux, & dont le payement ne ſe peut demander en public : Ils ſe mettent en credit, par la ſeule recommandation du Vice.

Leur deſſein n'eſtant que de faire des propoſitions agreables, ils ne regardent point s'ils profitent, ou s'ils nuiſent : Pourueu qu'ils plaiſent, ce leur eſt aſſez. Et pour eſtablir cet eſtroit commerce, qu'ils meditent, aueque le Prince, ils s'inſinuënt dans ſon eſprit, par l'intelligence qu'ils taſchent d'auoir, aueque ſes paſſions. Mais s'eſtant vne fois emparez de ſon eſprit, ils en ſaiſiſſent toutes les auenuës, & n'y laiſſent pas

seulement d'entrée à son Confesseur. Quelque foible & tendre que soit l'inclination qu'il a au Mal, ils l'arrosent, & la cultiuent, auec tant de soin, que bien-tost il se forme vn gros arbre, d'vne petite semence, & vne habitude violente & opiniastre, d'vne legere disposition.

Ce sont des Petrones, & des Tigellins aupres de Neron : Ce sont des Aduocats de la Volupté, qui plaident sa Cause, contre la Vertu, & y reüssissent beaucoup mieux que ne fit la Volupté elle-mesme, quand elle se presenta au jeune Hercule, & le harangua dans le Carrefour.

Il n'est pas croyable de combien de charmes ils se seruent, sans employer ceux de la Magie, dont le Peuple ne laisse pas de les accuser. Bon Dieu ! combien sont-ils ingenieux à inuenter de nouueaux plaisirs à vne Ame saoule,

& desgouſtée ! Auec quelles pointes, & quels aiguillons ſçauent-ils resveiller la conuoitiſe endormie, languiſſante, & qui n'en peut plus. Pour cela ils ne manquent pas d'appetits extrauagans, d'objets eſtrangers, & de viandes inconnuës. Ils en iroient pluſtoſt chercher, iuſqu'au bout du Monde, iuſqu'au delà des bornes de la Nature; iuſques dans la licence des Fables. A leur dire, les Sybarites ont eſté de groſſiers Voluptueux : En matiere de delices, Naples & Capouë, les Corruptrices d'Annibal, n'y entendoient rien.

Toutesfois, ils ne ſe rendent pas les Maiſtres, du premier coup: La Vertu & Eux diſputent quelque temps de la Faueur, à la Cour d'vn Prince de dix-huit ans : Tantoſt elle a le deſſus, & tantoſt elle leur cede. Ils partagent, auec elle, les affections, l'eſprit, & les heures. Burrhus eſt eſcouté; Mais

empeschent qu'il ne soit cru. Ils
comme le contrepoids de Se-
que; Mais à la fin ils emportent
à eux. Les Epicuriens destrui-
autant, en trois iours, que le
oïque auoit basti, en cinq ans.
Au moins peut-on dire, qu'ayant
pris la place, ils desfont les Trauaux
piece à piece. Ils attaquent les bon-
nes parties de leur Maistre, l'vne
apres l'autre. Des pechez veniels,
où ils ont trouué cette jeune Ame,
rendant du combat, & faisant de
la resistance, ils la conduisent, de
degré en degré, à la Tyrannie, &
aux Sacrileges.

Au commencement, ils se con-
tentent de luy souffler aux oreilles,
qu'il n'est pas necessaire au Prince,
d'estre si homme de bien; qu'il suffit
qu'il ne soit pas meschant; Qu'il au-
roit trop de peine, à se faire aimer;
qu'il s'empesche seulement de se
faire haïr; Que la Probité solide &
perpetuelle est trop pesante & trop

difficile ; mais que son Image, q
ne change point, a le mesme ec
que l'Original, & produit le mes
effet. Que, de temps en temps, vn
acte vertueux, qui ne couste gue-
res, fait bien à propos, peut entre-
tenir la reputation. De là ils vont
plus auant, & ne le laissent pas en
si beau chemin : Apres luy auoir fait
passer le Bien, pour indifferent,
ils luy font trouuer le Mal raison-
nable : Ils donnent au Vice la cou-
leur de la Vertu.

S'il luy prend enuie de se desfai-
re d'vn de ses Parens, contre la de-
fense expresse de la Religion de
l'Estat, qui ne veut pas *qu'on verse le sang de l'Empire*, ils luy conseil-
lent de le faire estrangler, auec la
corde d'vn arc, afin qu'il ne s'en
perde pas vne goutte, & que la Re-
ligion soit satisfaite. S'il a vn In-
ceste en teste, & que cet Inceste soit
combatu de quelques remors ; ils
viennent incontinent au secours de

esprit trauaillé. Ils soulagent
peines, par vne subtilité mer-
euse; luy representant, que ve-
blement il n'y a point de Loy,
permette au Frere de coucher
sa Sœur ; mais qu'il y a vne
fondamentale de la Monar-
, & Maistresse de toutes les
, qui permet au Prince de faire
u'il luy plaist.

Pour authoriser les grandes fau-
, ils ne manquent pas de grands
mples. Ce n'est pas en Turquie, «
disent-ils, & chez les Barbares, «
il faut chercher des exemples: «
Peuple de Dieu, la Nation Sain- «
, vous en fournira plus qu'il n'en «
. Le Roy qui a basti le Temple, «
esté aussi le Fondateur du Ser- «
l, & on ne voit aujourd'huy, à «
onstantinople, que la copie de «
qu'on a veû autresfois, en Ieru- «
lem. Vous vous contentez d'vne «
ule femme; Et le Sage par excel- «
nce, le Sage Salomon en a eu six «

» cens, que l'Escriture Sainte nor
» me legitimes, sans conter cell
» qui ne l'estoient pas. Mais vo
» auez bien oüi parler de la derni
» volonté de Dauid son Pere, & d
» belles choses qu'il ordonna, par so
» Testament. Ie ne veux point vou
» exagerer ces choses : Considere
» seulement par combien de Mort
» il conseilla à son Fils d'asseurer
» Vie.

» Dans la Loy de Grace vous n
» trouuerez pas plus de douceur.
» Vous hesitez, vous apprehendez
» de chasser vn Frere, de mettre en
» prison vn Cousin germain. Le
» Grand Constantin, ce tres-saint,
» tres-religieux, & tres-diuin Empe-
» reur, comme il a esté appellé, par
» la bouche des Conciles, a bien fait
» plus, sans deliberer. Ne sçauez
» vous pas qu'il fit mourir son pro-
» pre Fils, au premier soupçon qu'on
» luy en donna ? Il est vray qu'il eut
» regret de sa mort, & qu'il recon-

« et son innocence : Mais cette re-
« connoissance vint vn peu tard, &
« son regret ne dura que vingt-qua-
« tre heures. Il crût en estre quitte,
« pour faire eriger, au Deffunt, vne
« statuë, auec cette Inscription, A
« MON FILS CRISPVS, QVE I'AY
« FAIT MOVRIR INIVSTEMENT.

« Faites difficulté, apres cela, de
« vous descharger d'vn fardeau, qui
« vous incommode ; d'oster de vostre
« chemin, vn homme qui vous pres-
« se, dans le Monde, & qui vous
« marche, sur les talons ; vn Cousin
« au troisiesme, ou au quatriesme
« degré ; qui a dessein de sauter tous
« ces degrez, pour se mettre en vostre
« place ?

« Vous auez quelque considera-
« tion, pour le charactere & pour la
« personne des Ecclesiastiques, qui
« ne veulent pas vous rendre vne
« obeïssance aueugle. Charlesma-
« gne, qui est vn des Saints de nostre
« Eglise, & vn des Predecesseurs

» des Rois de France, n'eut pas
» mesme respect que vous. Il tua d
» sa propre main vn Abbé reuestu
» l'Autel, & prest de dire la Messe
» qui luy auoit refusé ie ne sçay
» quoy.

» Vous espargnez l'Authorité ab-
» soluë ; Vous n'osez vser de force,
» quand le bien de vos affaires vous
» le demande ; L'exemple du mesme
» Charlesmagne vous oste tout le
» scrupule, que vostre conscience
» vous pourroit donner. Quoy
» qu'on vous die de ses Capitulai-
» res, il ne connoissoit point de
» meilleur, ni de plus grand droit
» que celuy des Armes : Le pom-
» meau de son espée luy seruoit de
» sceau, & de cachet. Ne pensez pas
» que j'en veüille faire accroire. Ce-
» cy est historique, & doit estre pris
» à la lettre : On trouue encore au-
» jourd'huy des Priuileges accordez,
» & des Donations de Terres faites
» par ce bon & orthodoxe Empe-
reur,

teur, presens Roland, & Oliuier, «
qui sont seellées du pommeau de «
son espée, & qu'il promet de ga- «
rantir, par le tranchant de la mes- «
me espée. «

Il y a eu des Fauoris ; ie ne dis pas où, mais il y en a eu, qui ont fait au Prince ces dangereuses Leçons ; & ie le sçay des Docteurs mesmes, qui leur auoient recueilli ces belles histoires.

S'ennuyant enfin de defendre des Crimes, qui n'ont point de Iuge, & d'excuser vne cruauté toute-puissante, ils ont dit franchement au Prince, que lors qu'il n'y auoit point d'exemple de quelque chose, il en faloit faire ; que ce qui estoit inoüi, ne le seroit plus, quand il seroit fait ; qu'il estoit honteux à l'Authorité soueraine, de rendre raison de quoy que ce soit ; & messeant à qui a des Flottes, & des Armées, pour maintenir ses actions, de chercher

des paroles, & des pretextes, pou
les déguiser.

Il n'y a point d'homme ( c'est le langage des Sejans, & des Plautians ) qui soit innocent en toutes les parties de sa vie, & qui en son ame ne haïsse ses Superieurs. Par consequent, le Prince ne sçauroit condanner que des Coupables, ni frapper que sur des Ennemis : Par consequent, il gratifie celuy à qui il oste le bien, de ce qu'il ne luy oste pas l'honneur,& de ce qu'il luy laisse la vie. Selon leurs Principes la Loyauté est vne vertu de Marchand, & non pas de Souuerain. Ils alleguent de ie ne sçay quel Poëte, *que dans le Ciel on met en mesme balance les sermens des Princes, & des Amants ; Que les Dieux se rient egalement des Vns & des autres ; Que Iupiter commande qu'on les jette au Vent, comme choses Viles, & de nulle consequence.*

Ainsi en bouffonnant, & en al-

leguant les Fables, ils persuadent tout de bon au Prince, qu'il n'est point obligé à sa parole, apres luy auoir persuadé qu'il n'est pas sujet, non plus, aux fantaisies, & aux visions des Legislateurs ; Ils soustiennent que c'est à luy à definir de nouueau aux Hommes, ce qui est bon & mauuais ; à declarer au Monde, ce qu'il veut qui soit juste & injuste à l'auenir ; à mettre le prix & l'estimation à chaque chose, aussi bien dans la Morale, que dans la Police.

VOilà comme se font les Tyrans. De ce germe, s'engendrent les Monstres. De ces commencemens, on vient à mettre le feu à Rome ; à faire vne boucherie du Senat ; à deshonnorer la Nature, par ses desbauches, & à luy declarer la guerre par ses parricides. Les Complaisans sont les premie-

res causes de tant de malheurs ; & si ces Vents ne souffloient point, nous ne verrions point de ces tempestes. Ce n'est donc pas sans sujet, que nous en parlons auec quelque emotion, & qu'estant en bon estat de ce costé là, par la bonne conduite de Vostre Altesse, l'Humanité nous conuie à compâtir aux peines des Estats malades, & des Peuples affligez. Mais ne nous contentons pas de les plaindre ; Reuenons de la pitié à l'indignation.

Puis que, dans le Monde, il n'est point de bien de si grand vsage, & qui se communique si vniuersellement, qu'vn bon Prince, ni de mal qui s'espande plus au long, & qui nuise dauantage, qu'vn mauuais Prince ; il n'y a point assez de supplices en toute l'estenduë de la Iustice humaine, pour ceux qui changent ce Bien en Mal, & qui corrompent vne

chose si salutaire & si excellente. Il vaudroit beaucoup mieux qu'ils empoisonnassent tous les Puis, & toutes les Fontaines de leur Païs: Quand ils infecteroient mesme les Riuieres, on pourroit faire venir de l'eau d'ailleurs, & le Ciel en fourniroit tousiours quelques gouttes : Mais il faut boire icy de necessité, soit de l'eau, soit du venin. Contre ces maux domestiques, il n'est pas permis de se seruir de remedes estrangers. Nous sommes obligez de demeurer miserables, par les Loix de nostre Religion, & d'obeïr aux Furieux, & aux Enragez, non seulement par la crainte, mais aussi par la conscience.

C'est pourquoy, puis que les personnes des Princes, quels qu'ils soient, nous doiuent estre inuiolables, & saintes, & que les characteres du doigt de Dieu sont vne impression, qu'il faut reuerer, sur

quelque matiere qu'elle soit graüée ; tournons nostre haine contre leurs Flateurs, qui nous jettent, dans ces miseres sans ressource : Prenons nous-en aux mauuais Conseillers, qui nous donnent les mauuais Princes, & qui excitent les Innocens à tüer, & les Meurtriers à brusler les Temples. Car en effet leurs auis pernicieux encherissent tousiours, sur les resolutions qui ont esté prises. Leurs Maximes de feu & de sang asseurent & fortifient la Malice, quand elle est encore craintiue & douteuse. Ils aiguisent ce qui couppe ; Ils precipitent ce qui panche ; Ils encouragent les Violens, quand ils courent à la proye : Ils eschauffent les Auares, apres nostre bien, & les Impudiques, apres nos femmes.

QVe s'ils rencontrent des naturels peu susceptibles de ces

fortes passions, & eloignez en pareil degré du Vice, & de la Vertu; S'il leur tombe, entre les mains, de ces Princes doux, qui n'ont ni pointe, ni aiguillon, & qui ne sçauroient se porter au mal, parce qu'ils ne sçauroient remüer, de sa place, leur inclination paresseuse : Alors encore pis, pour les Peuples, qui ont à viure sous eux: Car, abusant de sa simplicité d'vn Maistre facile, & de l'auantage que leur esprit a sur le sien, ils regnent eux-mesmes à descouuert; Et ne le gardant que comme le Droit, & le Tiltre de leur injuste Domination, ils adjoustent à la pesanteur de la Tyrannie, la honte qu'il y a de la souffrir d'vn Particulier.

Vous ne sçauriez vous imaginer les ruses & les artifices, dont ils s'auisent, pour en venir là, & pour s'assujettir tout-à-fait le Prince. Premierement la methode

est de le piquer de gloire, en l'establissement de leur fortune. Ils luy font entendre, par diuerses Sarbatanes, que ses Predecesseurs, qui n'estoient pas plus puissans que luy, ont bien fait de plus grandes Creatures ; Qu'il vaut beaucoup mieux eleuer des Gens nouueaux, qui n'ont point de dependance, & qui ne tiendront qu'à sa Majesté, que de se seruir de Personnes de bonne naissance, & de probité connuë, qui ont desia leurs affections, & leur Parti : Qu'il y va de son honneur, de ne laisser pas ses Ouurages imparfaits ; de trauailler à leur embellissement, apres auoir establi leur solidité ; Qu'il doit les mettre en estat, de ne pouuoir estre desfaits que par luy. Que s'il cède aux desirs des Grands, qui ne veulent point de Compagnons ; & s'il contente les plaintes du Peuple, qui est ennemi de toutes les Grandeurs

naiſſantes, il n'aura pas à l'auenir la liberté de faire du bien ; il ſera contraint d'aſſembler les Eſtats generaux, pour diſpoſer de la moindre Charge de ſon Royaume. Qu'apres tout, il ne peut abandonner vne Perſonne qui luy a eſté chere, ſans condanner la conduitte de pluſieurs années, & rendre vn teſmoignage public, ou de ſon aueuglement paſſé, ou de ſa legereté preſente.

Il eſt certain qu'ayant commencé d'aimer quelque choſe, pour l'amour d'elle-meſme, le Temps adjouſte incontinent noſtre propre intereſt, au merite de la choſe. Le deſir que nous auons que le Monde croye, que toutes nos elections ſont bonnes, apporte de la neceſſité à vne action, qui eſtoit volontaire auparauant. De ſorte que ce qui s'eſt fait, contre la raiſon, ne pouuant eſtre iuſtifié que par la conſtance, nous ne penſons

iamais en faire assez : Et sur cette creance que nous auons, quand nous serions resolus de ne continüer pas nostre affection, il semble que nous sommes obligez de deffendre nostre jugement.

Or si ces considerations peuuent esbranler les Esprits fermes, & font quelquesfois faillir les Sages, il n'y a pas dequoy s'estonner, si elles renuersent aisément vn Prince foible, qui n'vse que de raison empruntée, & qui se laissera tousiours persuader, à vne fort mediocre eloquence, pourueu qu'elle fauorise son inclination.

Le voilà donc engagé, dans l'agrandissement du Sujet qu'il aime : Il n'en parle plus que comme de son Entreprise, & de sa Fin. Le voilà Idolatre, sans y penser : Il adore ce qu'il a fait, & fait comme les Statüaires d'Athenes, qui faisoient leurs Dieux de

leurs Ouurages. Ses pensées, qui ne deuroient s'occuper qu'à la Gloire, & n'auoir pour objet que le salut du Public, aboutissent toutes à ce beau Dessein. Il luy ouure ses coffres, & luy verse ses thresors, autant pour faire dépit aux autres, que pour luy faire du bien. Il luy a desia donné toutes les charges de son Royaume, & tous les ornemens de sa Couronne : Il ne luy reste plus que sa propre personne, à luy donner. Ce qu'il fait finalement, auec vne si absoluë & si entiere resignation, qu'il n'est point d'exemple, dans les Monasteres, d'vne volonté plus soûmise, & d'vn plus parfait renoncement de soy-mesme.

On ne le monstre que quand on a besoin de sa presence, pour authoriser les conseils, ausquels il n'a point eu de part ; & il est content de ne paroistre que pour

cela. On l'amuse à de petits diuertissemens, indignes de sa condition, & de son âge : Mais si on luy bailloit des poupées, pour se joüer, il ne s'en offenseroit pas. On luy change tous les iours ses Domestiques, & il le trouue bon: On oste d'aupres de luy tout ce qui parle, & il ne songe point à quel dessein: On luy fait vne Cour toute neuve, & il la reçoit: On ruïne sous diuers pretextes, ce qu'il y a d'Eminent & de Vertueux en son Estat, & il y preste son consentement.

Contre les moins endurans, & les plus difficiles au joug, on employe les armes & la force ouuerte : On attaque les Riches & les Paisibles, par des Accusateurs & des Calomnies. A ceux que les seruices maintiennent, & dont la fidelité est sans reproche, on donne des Commissions ruïneuses, ou de meschantes Armées, pour aller at-

taquer de bonnes Places, afin qu'ils perdent leur reputation, ou qu'ils se perdent eux-mesmes. On chasse les vns, par vn commandement absolu de se retirer; On bannit les autres, par vne Ambassade; Et, en la place de tous tant qu'ils sont, le Courtisan ambitieux met des personnes à sa deuotion, qui ne regardent iamais au delà de leur Bienfaicteur, & s'arrestent à la plus proche cause de leur fortune.

Ainsi le pauure Prince demeure à la merci, & à la discretion de son Fauori, ne jette pas vn souspir, dont vn Espion ne luy rende conte, ne profere pas vne parole, qui ne luy soit rapportée. Si bien qu'au milieu de la Cour, il est dans les ennuis de la Solitude. Il ne voit plus rien à l'entour de sa Personne, qui soit de sa connoissance, & n'a pas vne oreille fidelle, à qui il puisse dire, *Ie souffre.* Mais aussi il est engagé si auant, qu'il n'y a point

de moyen de s'en desdire. L'autre luy a rendu tout le Monde, ou ennemi, ou suspect, afin qu'il ne se puisse fier qu'en luy. Par vne longue possession des affaires, dont il n'a fait part à personne, n'y ayant plus que luy seul qui les entende, & qui connoisse l'Estat, il deuient enfin vn Mal necessaire, & dont le Prince ne se peut guerir, que par vn remede dangereux.

De cette façon en pleine paix, estant bien auec tous ses Voisins; ne paroissant aucun Ennemi estranger, sur la Frontiere, sans auoir donné vn coup d'espée, ni s'estre hazardé plus loin que du Palais à la Ruë, il se voit miserablement tombé en la puissance d'autruy, qui est le pis qui luy pourroit arriuer, apres la perte d'vne Bataille. Le moment malheureux auquel il a commencé d'aimer, & de croire plus qu'il ne faloit, l'a reduit à cette deplorable extremité. Et à par-

ler sainement, la Iournée de Pauie ne fut pas si funeste à François premier, ni la prise de Rome à Clement septiesme. Car si leur disgrace fut grande, pour le moins elle ne fut pas volontaire : S'ils perdirent leur liberté, ils conseruerent, dans leur affliction, la grandeur de leur courage; & s'ils furent faits prisonniers, ce fut d'vn grand Empereur leur Ennemi, & non pas d'vn de leurs petits Sujets. Il n'est point de si miserable, de si sale, de si infame captiuité, que celle du Prince, qui se laisse prendre dans son Cabinet, & par vn des Siens : Il ne sçauroit exercer vne plus lasche patience, ni estre malheureux plus honteusement.

Ie dis bien dauantage. Lors qu'vn Roy mange son Peuple, jusques aux os, & qu'il vit en son Estat, comme en Terre d'Ennemi, il ne s'eloigne point tant du deuoir de sa Charge, que quand il obeït à vn

autre. La Tyrannie eſt bien differente de la Royauté ; Toutesfois elle luy reſſemble beaucoup plus, que ne fait la Seruitude. C'eſt au moins quelque forme de Goüuernement, & vne façon de commander aux hommes, encore qu'elle ne ſoit pas la plus parfaitte de toutes. Mais ſi vn Souuerain ſe donne en proye à trois ou quatre petites gens, & ne ſe reſerue, ni la diſpoſition de ſa volonté, pour ſuyure ſes inclinations, ni l'vſage de ſon eſprit, pour connoiſtre ſes affaires; En ce cas là, ie ne ſçay pas quel nom luy bailler, & il n'y a point de plus miſerable Interregne que ſa Vie, durant laquelle il ne fait rien, & fait tous les maux qui arriuent à ſon Peuple.

En cet eſtat là, il eſt mort ciuilement, & s'eſt comme depoſé ſoy-meſme. Ce n'eſt plus que ſon Effigie que l'on ſert en public, à qui on rend quelques deuoirs de

ratade, & de couſtume ; à qui on fait force reuerences inutiles. On ne s'attache plus à la Puiſſance legitime & naturelle : On en ſuit vne autre, qui eſt eſtrangere, & vſurpatrice ; qui eſt née de la premiere, par vne voye violente, & comme par adultere. On quitte la Royauté, pour courir apres la Faueur, de laquelle les Arabes diſent, *que c'eſt vne Fille, qui tuë bien ſouuent ſa propre Mere.*

La belle choſe que c'eſtoit, de voir autresfois vn Roy de Caſtille, qui n'oſoit aller à la promenade, ni prendre vn habillement neuf, ſans la permiſſion d'Alvare de Lune. Il faloit qu'il obtinſt de luy, toutes les graces que luy demandoient les autres : Le plus qu'il pouuoit, c'étoit de recommander ſes Seruiteurs à ſon Fauori, & de faire office pour ceux qu'il aimoit. La belle choſe que ce ſeroit, de voir vn Courtiſan, comme celuy-là, qui

reuoquaſt les Elections du Prince, & redonnaſt les Charges, que ſon Maiſtre auroit deſia données ! La belle choſe, s'il trouuoit mauuais que ſon Maiſtre voulnſt lire, vne fois en ſa vie, vn papier, qu'il luy auroit preſenté à ſigner ; s'il ſe plaignoit que c'eſt offenſer ſa fidelité, & oublier ſes ſeruices !

Mais ce ſeroit bien vne plus belle & plus excellente choſe ſi cet Homme qui regne, dans l'eſprit du Prince, & qui commande ſouuerainement à ſes Sujets, obeiſſoit luy-meſme à vne Maiſtreſſe. Que ſeroit-ce, ſi l'Amour gouuernoit la Politique, & ſi la fortune de tout vn Royaume eſtoit le joüet d'vne Femme desbauchée ? Car il eſt vray que telles perſonnes ſe ſont moquées eſtrangement de l'authorité des Loix, & de la majeſté des Empires. Plus d'vne fois elles ont mis ſous leurs pieds les Couronnes & les Sceptres ; Elles ont

leur plaisir, & leur passe-temps
violement de la Iustice, de l'e-
rcice de la Cruauté, des miseres &
afflictions du Genre humain.
Laissons pour ce coup les Histoi-
qui font horreur, & qui bles-
nt l'imagination par la memoire:
e parlons point du sang que ces
emmes ont fait verser: Suppri-
ons le Terrible & l'Espouuétable
leurs Tragedies, & ne disons que
petit mot de leur belle humeur.
l s'en est veu vne il n'y a pas long-
temps, montée à vn si haut degré
d'insolence, qu'ayant esté sollici-
tée pour quelque affaire, qu'on luy
representoit juste & facile, afin
qu'elle s'y employast plus volon-
tiers, elle respondit auec vne fierté
digne de sa Nation, & du païs d'où
nous sont venuës les Rodomonta-
des, *qu'elle n'vsoit point si foiblement
de son credit, qu'vn autre pourroit ser-
uir en cette occasion, & faire les cho-
ses iustes & possibles; que pour elle,*

*elle n'auoit accoustumé d'entreprendre que les injustes, & les impossibles.*

Combien de malheurs, à vostre opinion, en suite de celuy-la? Combien se commettent de violences à l'ombre de cette injuste Fortune? Et le Courtisan a-t'il vn Valet, qui ne croye auoit droit de mal-traitter les personnes libres, & d'estre impunément outrageux, en alleguant le nom de son Maistre? Y a-t'il des gens aupres de luy, qui pour le moins ne pillent, s'ils s'abstiennent de tüer; qui ne vendent sa veüe & ses audiences; qui ne s'enrichissent que du rebut de son auarice, & des superfluitez de sa Maison?

Cependant le Prince ne peche point, & ne laisse pas d'estre le Coupable: Son ignorance ne luy peut point estre pardonnée: Sa patience n'est point vne vertu; & le desordre, ou qu'il ne sçait pas, ou qu'il endure, luy est imputé deuant

cu, tout de mesme que s'il le
soit. Et partant, auec beaucoup
raison, le Prince, qui a esté se-
le cœur de Dieu, luy demande,
termes exprés, & dans la fer-
ur de ses plus ardentes prieres,
QV'IL LE NETTOYE DES CHO-
S CACHÉES; QV'IL LE DE-
VRE DES PECHEZ D'AV-
VY. Ce dernier mot ne veut-il
s dire que les Rois ne se doiuent
s contenter d'vne innocence per-
onelle, & particuliere; qu'il ne
ur sert de rien d'estre iustes, s'ils
perdent par l'iniustice de leurs
inistres?

Et à ce propos, ie ne veux pas
blier vne saillie assez bonne, que
t, du temps de nos Peres, vn Re-
gieux Italien, preschant deuant
n Prince du mesme païs. Estant au
ilieu de son Sermon, où il auoit
raitté du deuoir des Souuerains;
& s'ennuyant de demeurer trop
ong temps, dans la These generale,

il en sortit tout d'vn coup, par
paroles, qu'il adressa à celuy qui
l'escoutoit.

» I'ay eu, luy dit-il, Monseigneur,
» vne estrange vision la nuit passée.
» Il m'a semblé que la Terre s'est ou-
» uerte deuant moy, & que ie voyois
» distinctement, jusques dans son
» centre. I'ay consideré les peines de
» l'autre Vie, & tout ce terrible at-
» tirail de la Iustice de Dieu, dont
» mon imagination n'est pas encore
» bien rassurée. Parmi les Meschans
» des Siecles passez, j'en ay reconnu
» quantité de celuy-ci. Les Calom-
» niateurs, les Meurtriers, les Im-
» pies, les Hipocrites y accouroient,
» à grosses trouppes, & se pressoient
» au bord de l'Abisme. Mais ayant
» obserué en leur vie de visibles mar-
» ques de leur reprobation, ie n'ay
» point trouué estrange de les voir
» arriuez, où ie les auois veû s'ache-
» miner. Ce qui me donna vn eston-
» nement extreme, ce fut, Mon-

-gneur, que ie vous apperçeus, «
-ns cette malheureuſe foule, qui «
-perdoit; Et comme tout ſaiſi, & «
-ut interdit que j'eſtois, par la «
-ouueauté d'vne rencontre ſi peu «
-tenduë, ie m'eſcriay à voſtre «
-lteſſe; Eſt-il poſſible qu'on ſe «
-amne, en priant Dieu, & que «
-ous alliez en Enfer, vous, Mon- «
-eigneur, qui eſtes le meilleur & «
-e plus religieux Prince du Monde? «
Voſtre Alteſſe me reſpondit là deſ- «
-ſus en ſouſpirant, IE N'Y VAIS «
PAS, MON PERE, MAIS ON «
N'Y MEINE. «

LA fertilité de cette matiere eſt ſi grande, qu'elle nous fourniroit dequoy parler, toute la ſemaine prochaine. Mais il faut finir auec celle-cy, & conclurre, Qu'il y a aſſez de diſtance, entre le Souuerain & les Perſonnes priuées, pour les eleuer bien haut,

& les laiſſer touſiours au deſſo[us]
de luy. IL EST BON QVE LE
PLVS PROCHE DV PRINCE,
EN SOIT EXTREMEMENT
ELOIGNÉ: IL EST A PROPOS
QV'IL Y AIT QVANTITE DE
CHOSES, QVE LE PLVS AIMÉ
NE PVISSE PAS.

La Iuſtice ſouffre la Faueur;
nous l'auons auoüé il y a long
temps. La Raiſon ne deſtruit
point l'Humanité ; ne s'oppoſe
point aux affections honneſtes ;
ne condanne point la familiarité,
& la confidence. La Philoſophie,
& le Chriſtianiſme s'accordent en
tout cela auec la Nature ; & le
Fils de Dieu, quand il s'eſt fait
Homme, a authorisé tout cela,
par ſon exemple. Qu'il y ait donc
vn Fauori, à la Cour ; le Ciel &
la Terre le permettent : Qu'il y
ait vn Homme, nous le voulons
bien, qui ſoit le Confident du
Prince ; Mais qu'il n'y ait point
d'Homme,

d'Homme, qui obſede iour & nuit le Prince; qui ſe l'approprie, par vne violente vſurpation; qui voulant auoir, luy ſeul, vn bien qui doit eſtre à tout le monde, exerce la meſme injuſtice, que s'il cachoit le Soleil à tout le monde; que s'il fermoit les Temples à tout le monde.

Que le Prince enuoye, tant qu'il luy plaira, vne reflexion de ſa Grandeur, ſur les Sujets, qui ont trouué grace deuant ſes yeux; Qu'il leur communique des rayons de ſa puiſſance : Mais qu'il ne la transfere pas toute entiere, en leur perſonne; Mais qu'il ne ſe desface iamais du Globe de la Lumiere : Que ſa liberalité enrichiſſe les Particuliers, pourueû qu'elle n'appauuriſſe pas ſon Royaume : Que ſes bien-faits decoulent abondamment, en quelques endroits, pourueû qu'il ſoit Maiſtre de la Source.

Voicy la Responſe que me rendit, ſur ce ſujet, l'Oracle des Païs-bas, le ſçauant & ſage Iuſte Lipſe, lors que ie le conſultay à Louuain.

„ Faut-il que le Roy, & celuy „ qui regne ſoient touſiours deux „ Perſonnes differentes? Faut-il corriger tous les Edits, & changer „ vn mot, en toutes leurs dattes? „ Où il y a *de noſtre Regne le dixiéme*, „ *le quinziesme*, effacera-t'on *noſtre* „ *Regne*, pour y mettre *noſtre ſeruitude*, ou pour le moins *noſtre ſujetion?* „ Ce n'a pas eſté l'intention de Celuy, qui a fondé les Monarchies, „ qu'on abuſaſt ſi vilainement de „ la Souueraineté, qu'on la remüaſt „ ainſi de ſa place; qu'elle ne fuſt „ iamais, où elle doit eſtre. La „ Puiſſance Souueraine eſt de la „ nature de ces choſes, qui ſont à „ nous de telle façon, que nous ne „ les pouuons donner à autruy, ni „ les ſeparer de nous-meſmes. Elle

eſt legitime, tant qu'elle demeure "
dans les mains de ceux qui l'ont "
receuë de la Loy de l'Eſtat; Mais "
la meſme Loy veut qu'elle ne puiſ- "
ſe paſſer d'vne perſonne à l'autre, "
que par le moyen de la naiſſance, "
ou par l'election des Peuples. "
Ici finit la reſponſe de l'Oracle de
Louuain.

Nos ſages Predeceſſeurs ont
eſté ſages en cecy, auſſi bien
qu'au reſte. Comme ils n'ont pas
fait la Couronne electiue, en fa-
ueur d'eux-meſmes, ils ne l'ont pas
voulu rendre proprietaire, en fa-
ueur du Roy, ni la luy commettre
ſi abſolument, qu'il fuſt en ſa puiſ-
ſance d'inſtitüer vn heritier, com-
me on en voit des Exemples, dans
les Hiſtoires des autres Païs: Ils
n'ont pas voulu que le Roy peuſt
reſigner le Royaume à ſon plaiſir,
& à qui bon luy ſembleroit; qu'il
le peuſt leguer en tout, ou en
partie. Mais au contraire, par vne

Loy, qui eſt de meſme âge, & de meſme force que la Salique, ils ont ordonné qu'il ſeroit inalienable, & indiuiſible.

Et les Politiques qui ſe ſont le plus licentiez, ces Docteurs inſolens & temeraires, qui ont fait le procez à leurs Iuges, ayant eu la hardieſſe de toucher, par leurs Eſcrits, aux Oints du Seigneur, & de traitter de la depoſition des Rois; mettent expreſſement ce cas, auquel les Sujets ne ſont plus tenus de reconnoiſtre le Prince; *quand luy-meſme*, diſent-ils, *reconnoiſt vne authorité Eſtrangere, & ſe fait Tributaire de quelqu'vn.* Tant ils ont eſtimé toute ſorte de ſujetion, & de dependence, peu compatible aueque la Royauté. Et qu'eſt la Royauté, adjouſtent-ils, que la vaine magnificence d'vne Feſte, & qu'vne monſtre de Ceremonie, ſi celuy qui l'exerce a vn Superieur, ou vn Compagnon?

Pour moy ie ne vay pas ſi auant. Ie me contente de dire qu'il y a quelque choſe de plus noble, dans la Preſomption, que dans la Foibleſſe ; & que pareils excez ſont moins à blaſmer que pareils defauts. Ceux qui marchent à l'auanture, dans vn Païs inconnu, & qui s'attachent trop à leur opinion, valent encore mieux que ceux qui ſuyuent des guides aueugles, & qui tombent, par docilité. Il y a dans les Fables, des Heros qui ont eſté Furieux ; Mais il n'y en a point qui ayent eſté Imbecilles ; On y voit quelquesfois le desbordement de leurs paſſions, mais il ne s'y parle iamais de la ſtupidité de leur eſprit.

Que ſeroit-ce en effet, Monſeigneur, d'eſtre en meſme temps au plus haut degré des choſes humaines, & au dernier eſtage des hommes ; de s'appeller Sa Majeſté, & Son Alteſſe, & de n'auoir

rien que de petit & de bas ; d'auoir besoin d'vn Curateur, sur le Throsne, & d'vn Pedagogue, dans le Conseil.

*Dieux enuoyez ce Mal aux Peuples de l'Asie ;*

Mais il faut parler plus Chrestiennement, & plus charitablement. Finissons par vne priere, qui comprenne l'Asie, comme l'Europe, & qui embrasse le bien general du Monde. DESTOVRNEZ, SEIGNEVR, DE TOVS LES ESTATS VN MAL QVI EST CAVSE DE TANT D'AVTRES MAVX : NE REFVSEZ PAS AVX SOVVERAINS CET ESPRIT DE COMMANDEMENT, ET DE CONDVITTE, QVI LEVR EST NECESSAIRE, POVR GOVVERNER : DONNEZ LEVR ASSEZ D'INTELLIGENCE, POVR SE BIEN CONSEILLER EVX-MESMES, OV POVR BIEN CHOISIR LEVRS CONSEILLERS.

FIN.

# AVIS PRONONCE', ET DEPVIS ESCRIT,

## OV

## EXTRAIT D'VNE CONVERSATION, dans laquelle il fut parlé des Ministres, & du Ministere.

*A MONSIEVR GIRARD, Official, & Archidiacre d'Angoulesme.*

VOvs aurez ce que vous auez desiré de moy ; car qui sçauroit refuser vn homme qui demande de si bonne grace ? Quand mesme cet homme ne seroit pas mon parfait Ami, ne seroit pas mon Reuerend Pere en Dieu, ne seroit pas le commencement d'vn

Archeuesque, & plus de la mort d'vn Monseigneur ? Quand cet homme ( vn peu de patience, ie ne suis pas au bout de la periode) quand cet homme, dis-ie, si considerable par son charactere, & par son merite, n'auroit pas sur moy, & sur mes papiers, le droit que luy donnent vne affection, & vne fidelité de quarante ans.

Ie vous enuoye donc, Monsieur, mon AVIS de l'autre iour, LE FAVORI D'AVGVSTE, de la derniere reuision, & LA LETTRE A LA REINE DE SVEDE. Vous communiquerez tout cela à Monsieur nostre Gouuerneur, puis qu'il cherche du diuertissement, & qu'il croit en trouuer, dans mes Papiers. Mais ie vous prie de l'auertir, que dans L'AVIS rien n'a esté adjousté à la viue voix. Si j'y voulois apporter de l'ordre, ie falsifierois la chose, qui ne fut point traittée methodiquement, & selon les

regles de l'Art. La voicy de la sorte qu'elle se passa, dans la liberté de la Conuersation, apres la lecture qu'on nous fit du premier & du cinquiesme Discours D'ARISTIPPE.

IL ne faut pas que le Prince suyue ses inclinations, quand il faut qu'il choisisse ses Ministres. Hors d'ici le caprice & les fantaisies : Ailleurs qu'il se joüe, & qu'il se diuertisse, tant qu'il luy plaira. En ces grands Choix, il doit vser de la seuerité de son jugement, & y apporter premierement l'indifference de sa volonté. Ce doit estre vne pure operation de sa raison, libre & despoüillée d'amour & de haine.

Apres vne exacte recherche, & vne serieuse deliberation ; apres s'estre pleinement satisfait, sur toutes les difficultez qu'il s'est faites à luy-mesme, & qui luy ont esté

faites par autruy ; il conclurra *que le loisir de ce Particulier estoit dommageable à la Republique, & qu'elle perdoit autant de temps, qu'il en mettoit à se reposer.* Mais en suite, ayant esprouué la Personne, qu'il a choisie, & ayant receu les seruices qu'il a esperez ; s'il veut faire justice, il fera de son Ministre son Fauori, & ne luy laissera rien à desirer, de la reconnoissance d'vn Prince obligé. Il est juste qu'il ne departe pas des honneurs communs à vne vertu extraordinaire ; qu'il ne dispense pas ses graces auarement, en vn lieu où le Ciel a versé toutes les siennes.

Mais souuenez vous, Monsieur, que ie parlois d'Agrippa, & de Mecenas, qui sont morts il y a long-temps ; & qui n'ont point laissé de leur Race. Quoy que la Terre soit grande, & que le nombre des Peuples qui l'habitent ne soit pas petit, Auguste n'eust pas pû

ouuer, en toute son estenduë, eux meilleurs & plus efficaces inrumens des glorieuses Entreprises u'il meditoit. Il auoit besoin de es deux hommes, pour l'establisement de cette Paix eternelle, qu'il auoit dessein de donner à Vniuers. Ces gens là luy estoient necessaires, pour persuader l'obeïssance, aux personnes libres; pour faire reuerer ses ârmes, par les Vaincus; pour rendre agreable à vn chacun, vne Puissance redoutée de tout le Monde.

Quoy dauantage? C'estoient des Amis dignes d'Auguste: Esclairez des plus pures lumieres de la Sagesse, quand il falloit deliberer; Bruslans de zele & d'affection, quand il falloit executer les choses deliberées. Tantost ils suiuoient les intentions d'Auguste, tantost ils les preuenoient: Ils n'obeïssoient pas seulement à ses paroles, & à ses commande-

mens, mais auſſi à ſes ſignes, & à ſes deſirs. Tout autre qu'eux n'euſt pû ſouſtenir l'eclat d'vne vertu ſi viue & ſi agiſſante que la ſienne; bien loin de la pouuoir appuyer, de la fortifier, comme ils faiſoient, & de trauailler auec elle.

N'eſt-il pas vray qu'vn Prince qui a de pareils Miniſtres, peut prendre quelques heures de repos, ſans preiudice du Repos public; peut deſtendre la contention de ſon eſprit, ſans que ſes affaires en pâtiſſent? Ie m'aſſeure que vous en demeurerez d'accord aueque moy: mais vous m'auouërez auſſi que tels Appuis ne ſe trouuent pas en foule, ſous vn Regne, ni dans vn Royaume; non pas meſme dans L'HISTOIRE, qui embraſſe pluſieurs Regnes, & pluſieurs Royaumes. Semblables Aides ſont de rares preſens du Ciel. On a beau ſçauoir choiſir; ces ſortes

d'elections ne se peuuent pas faire
tous les iours. Tous les Siecles
ne sont pas si heureux que celuy
d'Auguste, *& l'Homme dont le
Monde a besoin, n'est pas quelques fois
encore né.*

IL y a des Ames capables de
peur (ce fut le second point de
nostre Conuersation) Belles ames
d'ailleurs, & qui ne manquent pas
de lumiere : Mais elles n'ont point
de feu, ou il est si mal allumé,
si foible & si languissant, qu'il ne
paroist point auoir d'action. Ces
ames ne sont propres qu'à exer-
cer les vertus aisées ; elles ne sça-
uent agir, que quand elles ne
trouuent point de resistance. Pa-
reils Ministres n'ont garde de rien
donner au Hazard. Ils voudroient
un Dieu, pour caution, & plus
d'vn Oracle, pour asseurance,
dans les moindres choses qu'ils

entreprennent. Leur Maistre peut auoir du courage ; Mais la timidité de leurs conseils emousse toûjours la pointe de son courage : Ils le retiennent tousiours, & ne le poussent iamais.

Prenez garde, ie vous prie, à ces habiles Poltrons, dont Aristippe nous vient de parler: Voyez comme vne nouuelle experience met leur sagesse en desordre; comme vn simple bruit, sans autheur, & sans fondement, les jette hors de leur assiette ordinaire. Quelque graues & dissimulez qu'ils soient, à la premiere alarme, le masque leur tombe à terre. *On apprend toutes les affaires, sur leur visage; On y lit l'apresdisnée les Depesches, qu'ils ont receuës le matin* (nous disoit vn iour le bon & sage Monsieur Conrart.) Quoy qu'ils taschent de se couurir ; par vn silence contraint, l'émotion de leur esprit paroist tousiours, dans le trouble de leurs yeux.

Quand nôstre Philippes de Commines apprit, par la bouche du Duc de Venise, la Ligue, qui auoit esté concluë, contre le Roy Charles son Maistre, entre la Seigneurie, le Pape, le Roy des Romains, &c. cette Nouuelle, dont il ne s'estoit point douté, durant le temps de son Ambassade, le surprit de telle sorte, s'il en faut croire le Cardinal Bembe, qu'il faillit à perdre subitement l'esprit. Et quand il fut sorti du Senat, auec vn Secretaire de la Seigneurie, qui auoit eu ordre de l'accompagner, *Mon amy*, luy dit-il, *ie te prie de me redire ce que le Prince m'a dit, car i'ay oublié toutes choses : ie ne sçay qu'est deuenuë, ni ma memoire, ni ma raison.*

Cet Exemple est singulier, soit du Secret gardé, entre tant de Senateurs, & tant d'Ambassadeurs, qui auoient traitté la Ligue ; soit de la surprise du Nostre,

qui les voyant tous les iours, ne ſentit iamais rien de leur Traitté. Neantmoins il ne doit pas perdre, pour cela, la bonne reputation, qu'il auoit meritée d'ailleurs. Vn coup de foudre, en temps ſerain, peut eſtonner vn homme, qui ne ſonge pas à la tempeſte. Mais il y a des hommes, & j'en ay connu quelques vns, à qui tous les bruits ſont des coups de foudre, & qui s'eſtonnent de tout. Il y a des gens que la confiance, & le deſeſpoir prennent & laiſſent pluſieurs fois, en vn meſme iour.

Vne ſi vilaine agitation, & ſi meſſeante à la dignité du Sage (ie parle du Sage du Monde, & non pas du Sage des Stoïques) eſt bien eloignée de cette egalité d'eſprit, qui doit paroiſtre, dans les diuers changemens des choſes humaines; dans le flux & le reflux de la Cour. Ce n'eſt pas la

constance qu'il faut tesmoigner, parmi les legeretez & les bizarreries de la Fortune. Le Pilote tremblera-t'il, & pâlira-t'il, à la premiere vague qui s'eleuera, laissera-t'il tomber de ses mains le gouuernail ? Quitera-t'il sa place; Abandonnera-t'il le vaisseau, à la tempeste, si elle ne cesse pas si tost qu'il le veut ?

Il peut arriuer vne funeste nouuelle, qui causera vn estonnement vniuersel. On criera, par tout, que tout est perdu ; On viendra dire, qu'Annibal est aux portes de la Ville; qu'vne Prouince s'est reuoltée, & qu'vne autre branle. En cette consternation publique, le Ministre s'iroit-il cacher, au fond du Palais, pour pleurer les miseres de l'Estat, & faire des vœux, aueque les Femmes ? Au contraire, s'il me croit, il se fera voir dans les Places, & aux autres lieux plus frequentez : Il se pre-

sentera, par tout, à la mauuaise Fortune; & parce qu'il ne craindra point, il meritera d'estre respecté. Vn Poëte a dit plus que moy, MERVITQVE TIMERI NON METVENS.

Ni l'audace des mauuais Sujets, ni la foiblesse des gens de bien, ni les murmures du Peuple ignorant, ni les discours qu'il entendra, de sa chambre, de ceux qui parieront sa perte, dans sa basse-cour, ne seront pas capables de troubler cette serenité de visage, qui deriue, au dehors, de la paix, & de la tranquillité du dedans.

Il rasseurera, par sa bonne Mine, les Cœurs Effrayez. Il se tiendra droit sur les ruïnes, qui fondront sous luy. Il ne desespera point de la Republique: Mais considerant QV'ON SE TROMPE AVSSI BIEN DANS LE DESESPOIR, QVE DANS L'ESPERANCE, ET QVE LES MALADIES

ONT ON MEVRT, ET CELLES ONT ON GVERIT, ONT LE MESME COMMENCEMENT; après auoir employé, en celle-cy, tous les remedes possibles, & n'auoir rien oublié des secrets de l'Art, il se jettera, entre les bras de la Prouidence, & recommendera à Dieu les affaires : Ie tiens encore cecy du bon & sage Monsieur Conrart.

IL faut bien que cette asseurance, parmi des Estonnez, & ce calme dans l'orage, procede de la forte constitution de l'Ame, qui n'est point sujette aux desordres qu'excitent les passions, & ne branle point, de quelque impetuosité que la Fortune la choque : Mais quoy que puissent dire les Barbares de la Cour, ou si vous aimez mieux les nommer, les Courtisans ennemis des Let-

tres, l'estude de la Sagesse n'est pas vn secours inutile à la Magnanimité, & au Iugement.

La veritable, la bonne Philosophie, car il y en a vne fausse, & vne mauuaise, nous rend la Mort familiere par vne frequente Meditation : Elle nous oste la peur, & nous diminuë le mal: Elle nous apprend que les seules fautes que nous faisons, sont les seuls malheurs qui nous arriuent, & que la consolation que reçoit vn homme, qui ne perd point, par son imprudence, mais par l'infidelité d'autruy, est preferable aux bons succez de celuy qui gaigne, par son crime, & non pas par sa vertu.

Le Ministre dont vous-vous imaginez que j'ay fait le PORTRAIT, mais que ie le garde dans ma cassette, estant appellé au Gouuernement, en ces temps fascheux, se doit appuyer, sur ces

incipes : Il doit passer, de la
ilosophie des paroles, à celle
s actions : Vn accident impre-
ine renuersera point ses regles,
ses maximes ; parce qu'il n'y
a point d'accident, qu'il ne
uoye, & qu'il ne sente venir
loin. Il n'apprehendera, ni le
nger de sa personne, ni la ruï-
de sa fortune ; Il n'apprehende-
que le blasme, & la mauuaise
putation : Et quoy que la Pru-
nce soit vne vertu, principale-
ent occupée à la conseruation de
loy qui la possede, la Prudence
empeschera pas qu'il n'y ait plu-
urs biens, qu'il estime dauanta-
e que la Vie.

Mais quand les choses s'adou-
ront, & que le Temps sera de-
nu moins mauuais, il ne s'en-
ormira pas, pour cela, dans la
nace, ni ne se relaschera de sa
emiere vigueur. Nostre Sage
a au deuant de tous les Desor-

dies, non seulement auec des yeux vifs & penetrans, mais aussi auec vn cœur ferme & intrepide. S'il voit paroistre quelque signe de changement, & le moindre presage de Guerre ciuile, il taschera d'estouffer le Monstre, auant qu'il soit né. On aura beau luy representer les inconueniens qui le menacent, en son particulier, s'il se veut opposer à la Faction naissante, il passera, sur toutes les considerations, qui arrestent la pluspart des autres Sages, & songera seulement à faire son deuoir, sans se soucier auec combien de peril il le fera.

Quand il y aura, ou vn Fils, ou vn Frere de Roy, qu'on voudra porter dans les broüilleries, il n'aigrira point ce Fils, ou ce Frere; mais il le flatera encore moins. Il donnera des conseils au Pere, ou au Frere aisné, qui ne seront, ni timides, ni crüels. Et si on tasche d'eloigner de luy l'affection

de ces jeunes Princes, il aimera mieux les ſeruir, ſans qu'ils luy en ſçachent gré, que de leur plaire, en les deſſeruant : Il ne regardera pas tant, à ce qu'ils ſembleront vouloir alors, qu'à ce qu'ils voudront à l'auenir; ni tant aux intereſts d'autruy, dans leſquels on les embarque, qu'à leurs vrais & naturels intereſts, qui ne peuuent eſtre ſeparez de ceux du Roy, & de la Couronne.

De cette ſorte il entreprendra la Cauſe publique, auec vne probité courageuſe, & ne teſmoignera pas de zele indiſcret : Sa force ſera, ſans rudeſſe, & ſans aſpreté : Sa fidelité pour ſon Maiſtre ſera, ſans haine pour le Frere, ou pour le Fils de ſon Maiſtre. Il apportera vne hardieſſe reſpectueuſe, & pleine de modeſtie, en des occaſions où les autres gaſteroient tout, par leur violence, ou par leur molleſſe. En tout cas, comme il a

esté dit d'abord, il faut qu'il soit resolu, au pis qui luy sçauroit arriuer. Que pour sauuer l'Estat, il soit prodigue de soy-mesme, cet Homme du Roy; Qu'il ne s'engage pas simplement, dans vne action hazardeuse, & dont l'euenement puisse estre douteux; mais qu'il se deuoüe à vne mort asseurée, si le seruice de son Maistre l'exige de luy.

C'est cette qualité si necessaire au Ministre, *d'aimer la Personne du Prince, aussi bien que son Estat.* L'vne & l'autre passion doit egalement posseder son ame, & l'vne, sans l'autre, est deffectueuse. Nous allasmes plus auant; & apres auoir respondu à ce qui fut allegué de l'Histoire de Daubigné, sur le sujet des Ducs de Ioyeuse, & d'Espernon, ie reuins ainsi à nostre matiere.

On

ON a dit autresfois, de deux Macedoniens, *que l'vn aimoit Alexandre, & que l'autre aimoit le Roy*. Il n'est pas bien de partager vne chose, qui doit demeurer entiere. Pourquoy separer le Roy d'auec Alexandre, & mettre en pieces ce pauure Prince? Cette diuision est violente, & outrage la Nature. C'est coupper vn corps en deux. Les interests du Roy sont inseparablement vnis à ceux de l'Estat: Et ie vous auoüe, que ie ne puis approuuer la bassesse du Cardinal de Birague, qui disoit ordinairement, *Ie ne suis pas Chancelier de France; Ie suis Chancelier du Roy*: Il pouuoit adjouster; *& de la Reine sa Mere*, de laquelle il estoit Creature. Pour ne rien dire de pis, il me semble qu'il ne doit point estre loüé de ce mauuais Mot.

Les bons Princes protestent eux-mesmes *qu'ils sont à autruy, & qu'ils se doiuent à la Republique*. A plus for-

te raiſon luy doiuent-ils les Magiſtrats, & les autres Officiers. Ils n'ont donc garde de donner & d'oſter en meſme temps vne meſme choſe : Ils ont l'ame trop noble, pour eſtre capables d'vne ſi vilaine auarice. Se repentiroient-ils de leur liberalité ? Voudroient-ils reprendre en ſecret, vn Preſent qu'ils ont fait ſolennellement à tout le monde ? I'appelle ainſi l'adminiſtration de la Iuſtice, les bons Iuges, & les bonnes Loix.

Sans doute, cet Homme de Milan contoit la France pour rien : Il ne pouuoit pas luy mieux faire voir, que par là, qu'il eſtoit Eſtranger, & qu'elle luy eſtoit indifferente. Mais n'en deſplaiſe au Cardinal de Birague, le Miniſtre aimera tout enſemble le Roy & l'Eſtat. Et, s'il aime encore quelque autre choſe, ſes ſecondes affections ſe rangeront touſiours, ſous la ſujetion, & ſous les ordres de la premiere.

S'il ſe marie, il ne prendra point d'alliance, qui ſoit ſuſpecte à l'Eſtat, & qui donne de jalouſie au Prince. Mais c'eſt trop que cela: Il renoncera à ſa Patrie; Il rompra toutes les chaiſnes de la Nature; Il ſacrifiera tout au bien de l'Eſtat, ſi le bien de l'Eſtat le deſire ainſi. Il fera voir que dans vne Monarchie il peut y auoir vn jeune Brutus, qui prefere ſon deuoir à ſes Enfans, & les ſçait perdre, quand il eſt beſoin, pour le ſeruice du Roy. Ce ſera vn autre Marquis de Piſani, qui dit vn iour ſur le ſujet de ſa Fille vnique; de cette Fille, qui a eſté depuis, & qui eſt encore aujourd'huy, la merueille de ſon Siecle, *Si ie ſçauois qu'apres ma mort, elle deuſt eſtre femme d'vn homme, qui ne fuſt pas ſeruiteur du Roy, ie l'eſtranglerois, tout à cette heure, de mes propres mains.*

Mais ſi le Miniſtre n'eſt point marié, & s'il garde meſme cõtinen-

ce, ce sera vn auantage aux Affaires de son Maistre, encore plus asseuré, & sujet à moins d'inconueniens. Ce ne sera pas peu que celuy qui doit perpetuellement agir, soit du courage, soit de l'esprit, ne connoisse point les voluptez defenduës, qui ont abruti tant de Sages, & mené tant de victorieux en triomphe: Mais la bõne chose qu'il n'ait pas mesme de legitimes passions, qui amusent pour le moins, & diuertissent, si elles ne desbauchent, & ne corrompent. Les soins domestiques, qui vsurpent tant de temps, sur les affaires, n'emporteront pas vne heure de ce Ministre. Il ne pensera point à la durée de sa Famille; Il n'aura de pensée que pour l'eternité de l'Estat. Son affection qui eust esté diuisée entre vne Femme, des Fils, & des Gendres, qui se fust écoulée en d'autres suites, & d'autres dépendances du Mariage, & dont la moindre par-

tie fuſt venuë à ſon Maiſtre, ſera vnie & ramaſsée en ce ſeul Objet. Son Ame, eſtant vuide des petits ſoins, ſe remplira toute de ceux du Public, &c.

APres quoy, il ne ſera point en peine de chercher des Langues venales, & des Plumes mercenaires. Il ſera bien mieux loüé, par la Voix publique, que par celle des Particuliers. Ce ne ſeront pas quelques Orateurs affamez, & mendians; quelques Poëtes crottez, & mal veſtus, qui diront du bien de luy: Ce ſeront des Prouinces entieres, ſoulagées de Tailles, & de Subſiſtances: Ce ſeront de grandes & bonnes Villes, conſeruées dans leurs anciens Priuileges. Les Benedictions, les Applaudiſſemens le ſuyuront par tout. On l'appellera, en meſme temps, le Port des Miſerables, & l'Eſcueil

des Violents ; la Consolation du Peuple, & l'effroy des Estrangers, à cause qu'il les mettra à la raison, par sa prudence, & ne les offensera pas, par sa vanité.

Ainsi les Ennemis de l'Estat admireront la Vertu, dont ils auront sujet de se plaindre. Et que ne donneroient-ils alors pour vn Homme, qui leur donnera tant de peine ? De combien de leurs Millions voudroient-ils acheter nostre Ministre ? Quelles promesses, quels artifices n'employeroient-ils, s'il y auoit moyen, ie ne dis pas de le desbaucher tout à fait, mais de l'adoucir le moins du monde ? Il n'est rien qu'ils ne fissent, pour amollir la fermeté de ce cœur, & pour empescher cette bouche de dire la verité. Mais celuy qui croit posseder *la source des Perles & la racine de l'Or* ; Ce Roy qui se vante, d'auoir le prix de toute chose, en ses coffres, n'est pas assez

riche, pour payer seulement le silence du Ministre, que ie me figure.

Nostre Conference finit par vne Digression, qui ne fut pas desagreable à la Compagnie, & par deux Exemples, qui sont bien éloignez l'vn de l'autre, mais qui tous deux vous plûrent également. Il ne faut pas que j'oublie ce dernier point de L'AVIS de l'autre iour.

VNe Femme & des Enfans sont de puissans empeschemens, pour arrester vn Homme, qui court à la Gloire. Quiconque en a, a baillé des gages à la Fortune, & n'entreprend rien qu'auec retenuë, de peur de perdre ce qu'il a baillé. La triste representation du deüil de sa Veufue, & du bas âge de ses Enfans, luy passe continüellement, deuant les yeux; Elle entre, en toutes ses deliberations. Et

quand son esprit s'eschappe, par vn mouuement genereux, cette seconde pensée vient incontinent, qui le remet, dans le train ordinaire des ames communes. Il ne marche à la Campagne, que selon qu'on luy fait signe de la Cour : Il leue le siege de deuant vne Place, qui n'en peut plus, pour obeïr aux ordres secrets qu'il a receus de sa Femme. Dans les plus honnorables occasions, il regrette la fumée d'Ithaque : il souspire l'absence de Penelope : Il prefere les rides d'vne Vieille, qui l'attend au logis, à l'Immortalité qu'on luy promet, s'il veut demeurer à l'Armée.

Cet Homme qui s'est marié, est deuenu vn autre dans le mariage. Auparauant il croyoit que c'estoit pieté, de se hazarder, pour la Patrie; & il croit à cette heure que c'est cruauté, de ne se pas conseruer, pour sa Maison. Il ne songe plus à la Vertu, parce qu'il ne la peut pas

laisser, par son Testament : Il ne se soucie que des Richesses & des Charges, qui peuuent passer de luy aux Siens ; pour lesquels il a des desirs si dereglez, & vne ambition si aueugle, qu'il ne connoist plus, ni Dieu, ni Roy, & ne s'arreste, ni aux Autels, ni aux Throsnes, quand il s'agit de leur interest.

Si Stilicon n'eust point esté marié, sa fin eust esté aussi heureuse, que la premiere partie de sa vie auoit esté éclatante. L'Empereur Theodose, à qui il auoit rendu de tres-vtiles, & de tres-signalez seruices, le jugea digne de son Alliance, & luy donna en mariage sa niepce Serene, qui estoit sa Fille, par adoption. Il receut depuis, vne seconde marque de Grandeur, & eut l'honneur d'estre Beau-pere de l'Empereur Honorius. Mais il luy sembla peu que sa Fille fust Imperatrice, si son Fils estoit cependant Sujet de sa Sœur, & demeu-

roir personne priuée. Le malheur voulut qu'il eut ce Fils, & qu'il aima ce Fils plus que son deuoir. Eucherius fut cause que Stilicon mourur Criminel de Leze Majesté, & Ennemi de l'Estat ; quoy qu'auparauant il eust esté Tuteur du Prince, & Protecteur de l'Estat ; quoy qu'il eust deffendu l'vn & l'autre, contre les rrahisons de Ruffin, & les entreprises des Barbares.

LE Prince d'Orange Maurice n'estoir pas vn homme commun, & ses actions meritent bien d'estre regardées. Particulierement, il est à considerer (ces reflexions sont d'vn Academicien d'Iralie) qu'encore qu'il fist profession d'vne Secte, qui ne permet pas seulement le mariage, mais qui l'ordonne, & qui le commande, il n'a iamais neantmoins voulu se marier. Soit qu'il ait crû

qu'il ne feroit pas des Enfans, qui luy ressemblassent, soit qu'il ait apprehendé que, s'il en auoit, la consideration de leur fortune le pourroit porter à entreprendre quelque chose, au prejudice de la Liberté publique; soit qu'il n'ait pas voulu partager son affection, qu'il pensoit deuoir toute entiere à sa Patrie.

VOilà à peu pres mon AVIS de l'autre iour. Puis que vous n'auez pas trouué bon qu'il se perdist, en l'air, auec le son des paroles, & que Monsieur nostre Gouuerneur ne sera pas fasché de le voir, sur le papier, vous m'obligerez de le luy porter, & de luy en faire, de ma part, vn petit present. Si i'estois en estat de sortir, ie vous soulagerois de cette peine, & vous espargnerois vne harangue. Mais ie sçay que les peines, que vous prenez, pour moy, vous sont douces, &

que les harangues ne vous couſtent gueres.

Ce n'eſt pas d'aujourd'huy, mon cher Monſieur, que ie m'explique mieux, par voſtre bouche, que par la mienne. Vous auez eſté plus d'vne fois mon Ambaſſadeur (ie me ſers de vos termes) ſoit auprés de Monſieur le Mareſchal d'Effiat, ſoit aupres de Monſieur le Comte d'Auaux : Vous-vous eſtes fait eſcouter chez ces bons Seigneurs, & m'y auez fait valoir d'vne eſtrange ſorte. Paſſons plus auant dans noſtre Hiſtoire. De ma confidence vous eſtes entré, en celle de Monſieur l'Archeueſque de Thoulouze, & de Monſieur l'Eueſque de Lyſieux. Vous leur promettiez de mes Lettres, pour m'obliger de leur en eſcrire, & ils ont eſté au deuant de vous, quand ils ont ſçeu que vous en auiez, à leur donner. Auant qu'il ſe parlaſt de Ianſenius, & des Ianſeniſtes, Monſieur

l'Abbé de saint Cyran vous appelloit *mon Aurore* : Il vous receuoit à bras ouuerts, & vous auez tousiours esté bien traitté des autres Illustres de nostre Siecle. Celuy-cy à mon auis, ne vous traittera pas moins fauorablement que ceux là. Il a besoin de se diuertir, & vous viendrez, pour cela, tout à propos. Apres tant de fascheuses affaires, & tant de tristes objets, dont nostre Prouince a esté remplie, depuis quelque temps, il pourra se delasser l'esprit, & se resioüir les yeux, sur les Crayons que vous luy mettrez entre les mains.

Pour le PORTRAIT que vous luy auez promis, c'est vne autre chose. Il n'a garde d'estre dans ma cassette, comme vous-vous imaginez. Il est encore dans l'Idée du Peintre, & par consequent il seroit difficile que vous pussiez vous acquiter de vostre promesse.

Pareilles pieces demandent du loisir, & de la meditation. Vn vieux Artisan, comme moy, a quelque honneur à perdre, & doit auoir soin de conseruer la bonne opinion qu'on a de luy : Il doit respecter le jugement du Public, & n'abuser pas des faueurs qu'il en a receuës. Ie ne veux plus peindre, mais ie veux encore moins barboüiller.

FIN.

# TABLE
# DES MATIERES
## ET DES CHOSES PLVS REMARQVABLES, CONTENUËS dans ARISTIPPE.

### A

ACTION. Il est aisé de se tromper, dans le jugement qu'on fait des actions des hommes, puis que ceux qui les font, y sont les premiers trompez, *pag.* 85. *& suiuantes.*

Affaires publiques. La speculation en est plus honneste que le maniment, 8

d'Agrippa, Ministre d'Estat de l'Empereur Auguste, 250. 251

d'Alcibiade, & de la viuacité de son esprit, 130. 131

l'Ambition dereglée a souuent esté cause de la perte de grands Personnages, 273. 274

de l'Amitié. Sans elle la felicité est imparfaite, & defectueuse, & la Vertu foible & impuissante,
les Amis sont les plus vtiles, & les plus desirables des biens estrangers. 19
Amour extrauagant & ridicule de certaines Reines hipocondriaques, 20
de l'Amour qui gouuerne la Politique, lors qu'vne femme s'empare de l'esprit d'vn Fauory, 53
Aristippe, nom de l'Autheur de cet Ouurage, qui il estoit, *pag* 5 *& suiuantes.* 24. 35
Artisan fameux, dont parle l'Histoire d'Alexandre, 107
Assemblées Politiques. L'esprit y doit agir librement, & sans contrainte & la Prudence y exercer ses operations en repos, 124
De la lascheté de ceux, qui fremissent au moindre recit qui leur est fait du peril, & qui les retient & empesche de dire leur sentiment auec liberté, 124 125
de l'Autheur de cet Ouurage, *pag.* 5. *& suiuantes.*
d'vne Authorité aueugle & müette, 51
Il y a des Grands qui ne sont remarquables que par leur Grandeur. 51
Semblables à ces hautes montagnes infructueuses, qui ne produisent, ni herbe, ni plante, 51. 52

B

de Barberousse, qui auoit intelligence auec André Dorie, 143
du Cardinal Birague. Bassesse remarquable, 265

C

Caton estoit vn austere Republicain, mais hors d'vsage, qui ne sçauoit pas s'accommoder à la portée de son Siecle, pag. 179. *& suiuantes.*
Application d'vn Vers de Virgile bien à propos, 181
de Christine, Reine de Suede. Bel Eloge, 14.15
Ciceron estoit courageux & vaillant, pour le moins dans le Senat, 126
peu de Citoyens luy sont semblables aujourd'huy, 128.129
vn braue Citoyen doit estre semblable à Ciceron, 126.127
Cleon Gouuerneur de la Republique d'Athenes, mocqué pour son extrauagante probité, 195
Philippes de Commines. Estonnement & surprise remarquable, 255
Conference. Quelque connoissance na-

turelle que nous ayons, & quelque lumiere qui nous vienne d'enhaut, nous ne deuons point mépriser ce surcroist de raison, & ce plus grand esclaircissement de verité, qui se tire de la Conference, *pag.* 21. *& suiuantes.*

la Conqueste de la Grece proposée à vn des plus petits Princes d'Italie, 108

du Conseil. C'est le grand Element de la vie ciuile, il n'est gueres moins necessaire que l'Eau, & le Feu, 21. 22

Les Iugemens les plus vifs manquent de clarté en leurs propres interests, 23

Celuy qui prend & reçoit conseil, ne doit pas estre estimé moins sage, 33. 34

Conseillers. Il y en a qui par vne humeur chagrine & fantasque, opinent ordinairement à la mort, & qui s'endorment quelquefois sur les Fleurs-de-Lis, 198. 199

Tels Conseillers ne sont pas ceux qui doiuent estre appellez, aupres des Rois, 199. 200

de la Cour, & du commerce de piperies, que l'on y exerce, *pag.* 145. *& suiuantes.*

## D

DEliberation. Comment s'entend ce que les Romains disoient, *qu'on de-*

*-ncit deliberer avec l'Occasion, & en la presence des Affaires,* 104
-mosthene parut trop pointilleux dans le Conseil d'Athenes, sur le sujet d'vne petite Isle, qui estoit contestée entre les Atheniens & le Roy Philippes, 189. 190
-es Dialogues, 13
-e Dieu. Il n'y a que luy seul qui soit pleinement content de soy-mesme, 10
-es Discours de cet Ouurage, de leur Autheur, & la grande approbation qu'ils ont eue, deça & delà les Monts, *pag. 6. & suiuantes.*
-André Dorie auoit intelligence auec Barberousse, quoy qu'il fust bon seruiteur de l'Empereur Charles-Quint, 143. 144.

## E

Equiuoques plaisans, d'vn Homme de longue robbe, qui auoit peu de connoissance des bonnes Lettres, 65. 66
du Duc d'Espernon, 3. 4
l'Esprit prend vn merueilleux plaisir dans le raisonnement, 100
Ce qui luy paroist ami & fauorable dans la pensée, se reuolte & deuient contraire dans l'operation, 101

Euenemens. Les plus grands ne sont pas tousiours produits par des grandes causes, *pag. 81. & suiuantes.*

F

la Faueur est vne Fille, qui tuë bien souuent sa propre Mere, 233

des Fauoris, & leur description, *pag. 204. & suiuantes.*

Comment, & par quels moyens ils s'introduisent & s'éleuent à la Cour; & comment peu à peu ils s'emparent de l'Esprit d'vn Prince, *pag. 208. & suiuantes.*

De quelles ruses & de quels artifices ils se seruent pour s'assujettir tout à fait le Prince, afin de regner eux-mesmes à descouuert, *pag. 223. & suiuantes.*

De la captiuité malheureuse, en laquelle sont reduits les Princes par leurs Fauoris, *pag. 226. & suiuantes.*

Il n'y a point de plus malheureux interregne, que la Vie d'vn Prince, qui se laisse gouuerner, de la sorte, par ses Fauoris, 231. 232

Vn Prince, en cet estat là, est mort ciuilement, & s'est comme déposé soy-mesme; ce n'est plus que son

Effigie que l'on sert en public, 232. 233
Exemple d'vn Roy de Castille, qui n'osoit pas mesme aller à la promenade, ni prendre vn habillement neuf, sans la permission de son Fauori, 233. 234
De l'estat malheureux, auquel est reduit vn Estat ou Royaume, lors qu'vn Fauori obeït luy-mesme à vne Maistresse, & que l'Amour gouuerne la Politique, 234. 235
Belle Leçon aux Rois & Princes, touchant le choix & l'eleuation de leurs Fauoris ou Ministres, *pag.* 239. 240. & *suiuantes.*
Fauoris. Les Rois ne sçauroient presque viure sans Fauoris, 44
Ce seroit vne tyrannie d'empescher les Rois d'en auoir, 45
Ce n'est pas vn crime d'auoir vn Confident, 46
Dans le Ciel il y a des regards bienfaisans, & des inclinations fauorables, plustost pour ceux-cy, que pour ceux-là, 46. 47
Le Fils de Dieu a eu mesme en ce monde des Fauoris. 47. 48
De la prudence & discretion que doit apporter vn Prince au choix de ses

Fauoris & Ministres d'Estat, 49.
Souuent les Princes se trompent dans le choix qu'ils en font, eleuant des personnes de neant, sans vertu, sans science, & sans aucune experience, au Gouuernement, & à l'administration des Affaires d'Estar, *pag. 50. & suiuantes.*
Belles pensées, touchant ces Grands-là, qui ne sont remarquables que par leur Grandeur, 51
De la cause de cette nouuelle Faueur, & de la naissance de cette mauuaise Authorité, *pag. 53. & suiuantes.*
Cette Faueur n'est point vne Creature de la Vertu, non pas mesme de la Vertu du Sang, 56. 57
Ces nouueaux agrandis se trompent, s'ils se persuadent que Dieu soit obligé de leur enuoyer de l'esprit, pour bien gouuerner, & de faire valoir l'election du Prince, par la subite illumination de ses Ministres, 60. 61
Pour bien gouuerner, il faut de l'instruction, & de l'experience, 62. 63
La bonne opinion qu'a de soy-mesme vn ignorant Fauori, le jette dans vn perpetüel danger de se perdre, & de perdre le païs, *pag. 63. & suiuantes.*
Femmes. De l'insolence de celles qui possedent l'Esprit d'vn puissant Fauori,

ou Ministre d'Estat ; Et combien vn Estat se trouue alors malheureux, 234. 235

une Femme se voyant mesprisée, par son Roy, jette de despit son mary, dans la reuolte, pour se venger, sans qu'il sçeust par quel mouuement il estoit poussé, 84. 85

Foiblesse d'Esprit. C'est vn suiet de consolation, pour nostre pauure Humanité, de voir qu'il y ait eu de l'homme dans les Heros, 194. 195

de la Fortune, & de ses productions extrauagantes & ridicules, 52. 53

la Fortune est estimée Maistresse des euenemens,& Arbitre des batailles, 123. 124

Cette Puissance aueugle n'a point d'entrée, ni de pouuoir, dans les Assemblées Politiques, *là mesme.*

la Fortune veut que ceux qu'elle fauorise, se fient en elle, 116

G

Math. Giberti, Euesque de Veronne, & Dataire du Pape Clement VII. parut trop pointilleux parlant de la reconciliation du Royaume de Boheme auec l'Eglise, 187. 188

Guerres. Les passions des Valets mettent

souuent en feu toute la Terre, non pas les interests des Maistres, *pag.* 82. *& suiuantes.*

La guerre que le Roy de Perse entreprit contre la Grece, ne fut que pour conduire vn Charlatan en son païs, 83. 84.

## I.

IAlousie. Vne ialousie d'Amour entre des personnes particulieres, a esté la matiere d'vne guerre generale, *pag.* 81. *& suiuantes.*

l'Ignorance est fort dangereuse, en vne personne, qui a le gouuernement & l'administration des Affaires d'vn Estat, *pag.* 50. *& suiuantes.* 59. *& suiuantes.*

l'Ignorance audacieuse a souuent presidé à la conduite des choses humaines. 59

de l'Interest. Il l'emporte tousiours sur l'Honneur, sur la Raison, 119. 120.

Vn homme trop attaché à son interest, n'est pas capable du Gouuernement & de l'Administration de l'Estat, *pag.* 118 *& suiuantes.*

Ioseph, le Patriarche, grand Ministre d'Estat, merueilleusement honoré par Pharaon son Maistre, 42. 43

l'Italie

l'Italie fournit d'excellens Trompeurs, 155. 156

la Iustice trop seuere, & rigoureuse, n'est pas tousiours la meilleure: elle est mesme quelquesfois pernicieuse & dommageable, pag. 183 & suiuantes.

Quand on nous fait Iustice, il faut s'imaginer qu'on nous fait grace, sans s'amuser à pointiller, 190. 191

Il vaut mieux n'auoir pas la veuë si bonne & si penetrante, dans la discussion des droits, de peur d'y trouuer trop de Iustice, 191. 194

L

le Lantgraue de Hesse va aux Eaux de Spâ, & de là vient à Mets visiter le Duc d'Espernon, 3. 4

Alvare de Lune Fauori d'vn Roy de Castille, à quel point d'insolence portoit sa faueur, & sa puissance, à l'endroit de son Maistre, 233. 234

M

Mariage. Vne femme & des enfans sont de puissans empeschemens pour arrester vn homme qui court à la gloire, 271. 272

Maximes pour gouuerner heureusement, & pour bien trauailler au bien de l'Estat, auec succez, 183. 184
Il y a des Maximes qui ne sont pas iustes de leur nature, mais que leur vsage iustifie, 185
de Mecenas Ministre d'Estat, & Fauori de l'Empereur Auguste ; & de la facilité de ses mœurs, 250. 251
le Medecin de la Reine de Perse fut cause de la guerre que le Roy Xerxes fit en Grece, 83. 84
vn Medecin se glorifie d'auoir tué vn homme, auec la plus belle methode du monde, 95
Meleagre, à la suscitation de sa femme, se jette dans la reuolte, & s'embarque dans le parti du Tyran, contre le Roy son Maistre, sans sçauoir au vray, par quel mouuement il y estoit poussé, 84. 85
Memoire heureuse, 9. 10
Ministres d'Estat. Les Rois & Princes ne sçauroient regner sans Ministres, pag. 25. *& suiuantes.*
Les Princes à faire ne peuuent se passer de ces gens-là, & les Princes faits en ont grand besoin, 27. 28
Explication de ce que dit Platon. *Que Dieu donnoit deux Esprits aux Rois pour*

*gouuerner,* *là mesme.*
Diuers degrez de Seruiteurs, qui trouuent tous leur place dans l'administration de l'Estat, 29. 30
Beaux Eloges d'vn vray & parfait Ministre d'Estat, 30. 31
Outre les Dieux & les Demons, dont les Anciens ont accompagné leurs Heros, ils leur ont encore donné des Hommes pour les assister en leurs entreprises, 32
Le Prince qui au besoin, se sert du conseil d'vn Ministre; ne doit pas estre estimé moins sage, ni moins souuerain, 33. 34
Le Ministre sage & fidelle se peut dire *le Temperament de la Puissance d'vn seul, & le bien commun de la Republique,* 37
En Grece les Ministres d'Estat regnoient auec les Rois, 38
En Perse ils estoient nommmez *les Yeux du Roy,* 38
Les Empereurs Romains les honnoroient du titre, *d'Amis,* & de *Compagnons,* 38. 39
Ils leur ont fait eriger des Statuës, vis à vis des leurs, & leur ont rendu de grands honneurs, *pag. 39. & suiuantes.*
Vn homme sans vertu, sans science,

& sans experience, n'est pas capable du gouuernement & de l'administration des Affaires d'vn Estat, *pag.* 50. *& suiuantes.*

Pour bien gouuerner, il faut de la science & de l'experience, 62. 63

De la bonne opinion qu'a de soy-mesme vn Ministre d'Estat, qui est ignorant; Elle est fort dangereuse, & d'vne consequence tres-pernicieuse, *pag.* 60. *& suiuantes.*

Il n'est pas necessaire qu'vn Ministre d'Estat ayt vne si grande subtilité. *voyez* Subtilité. Vn Ministre ne doit point estre trop attaché à son interest, *pag.* 118. *& suiuantes.*

La consideration de son interest luy cause de la timidité, & celle-cy luy tient captiue la liberté de parler & d'agir, *là-mesme.*

Ceux qui ont vne probité passionnée, indocile, & impetueuse, ne sont pas ceux que l'on doit appeller aupres de la personne du Prince; Leur employ reüssit mieux en estant éloignez, 171. 172. 173. *Voyez* Probité passionnée.

Maximes que doiuent apprendre ceux qui sont appellez au gouuernement des Affaires d'Estat, *pag.* 183. *& suiuantes.*

Il s'en trouue, qui, pour paroistre vertueux & incorruptibles dans leurs Charges, se rendent ridicules, par vne extrauagante probité, *pag. 195. & suiuantes.*
des Ministres d'Estat, & du Ministere, *pag. 248. & suiuantes.*
Des soins qu'vn Prince doit apporter au choix d'vn Ministre, 249. 250
Deux vrais & parfaits Ministres d'Estat, 250. 251
C'est vne chose bien rare qu'vn braue Ministre, ou vn Fauori, 252. 253
Portrait d'vn vray & parfait Ministre d'Estat, *pag. 253. & suiuantes.*
n Ministre d'Estat doit auoir autant de hardiesse que de sagesse, 253. 254
Il doit auoir vne egalité d'Esprit, qui doit paroistre dans les diuers changemens des choses humaines, dans le flux & reflux de la Cour, 254. 255
Il doit estre constant & resolu, sans s'estonner d'aucune mauuaise nouuelle, ou d'aucun mauuais succez, *là-mesme, & suiuantes.*
L'Estude & la Sagesse n'est pas vn secours inutile à la magnanimité, & au iugement d'vn Ministre, 259. 260
Il doit aimer la personne du Prince, aussi bien que son Estat, & l'vn &

l'autre egalement, 264. 265
Bassesse du Cardinal de Birague, 265. 266
Si le Ministre se marie, il ne prendra point d'alliance qui soit suspecte à l'Estat, ni qui luy donne jalousie, 267
Il doit renoncer au Sang, & à sa Parenté, *là mesme.*
S'il ne se marie point, ce sera vn auantage aux affaires de son Maistre, 268
Vn Ministre Espagnol ne pût iamais se resoudre à reconnoistre pour Roy de France, le feu Roy Henry le Grand; il ne le pût iamais appeller que *le Bearnois*, ou *le Prince de Bearn*, lors qu'il luy vouloit faire faueur, 165
Mucien, Ministre d'Estat de l'Empereur Vespasien, 25. 26

N

NEstor bon Ministre d'Estat. Souhait d'Agamemnon, 32. 33
Nuit. Pourquoy les Poëtes Grecs luy ont donné le nom de *Sage*, *& de Conseillere*, 31

O

l'OCcasion est sujette au changement, 104. 105

du Prince d'Orange, Maurice. Il n'a iamais voulu se marier, pour diuerses considerations, 274. 275

P

la PEinture a beau representer la chose, ce n'est pas elle pourtant, il y a toûjours de la difference, 102
de Phocion, & de la solidité de son esprit, 130. 131
le Marquis de Pisani grandement affectionné pour le seruice du Roy, 267
les Poetes ont esté les anciens Precepteurs du genre humain, 31. 32
la Politique ne laisse pas d'estre malheureuse, sans que le Ciel s'en mesle, 106. 107
Presomption. Il y a quelque chose de plus noble, dans la Presomption, que dans la Foiblesse, & pareils excez sont moins blasmables que pareils defauts, 245
Probité extrauagante, 195. 196
Probité passionnée, ridicule, & impetueuse; que l'on peut autrement appeller *Vertu brutale*, 159. 160
Ceux qui ont cette obstination naturelle, & qui ne connoissent & ne veulent connoistre d'autre raison que la

leur, ne sont pas fort propres à gouuerner vn Estat, *pag.* 160. *& suiuantes.*
Ils tombent souuent dans des abysmes, au milieu du chemin, & heurtent sans cesse, contre des Escueils, pour auoir l'honneur de ne point gauchir, 162. 163
Ils ne s'expriment qu'en termes affirmatifs, & decident les matieres les plus douteuses, & les plus embroüillées par vn *Cela est*, 168
Ils sont à preferer aux Timides, 168. 169
Cette audace & cette fierté ont eu de l'approbation en quelques rencontres, & ont quelquefois reüssi, 169. 170
Ces gens-là qui sont de ce naturel, difficilement s'entendent auec l'Ennemy, mais ils se cabrent facilement contre leur Maistre, 170. 171
Ils ne sont pas propres aupres de la personne d'vn Prince ; leur employ reüssit mieux en estant éloignez, 173. 174
Ils aiment l'Estat & la Patrie ; mais ils haïssent la dépendance, & la sujettion ; 174
Ils sont bons Gouuerneurs de Prouince, & bons Gardiens de la Frontiere ;

mais ils ne sont pas propres pour estre bons Ministres d'Estat, ni bons Courtisans, *pag.* 173. *& suiuantes.*
Dans les Affaires où il se peut prendre diuers partis, & où de plusieurs qui s'offrent, l'on doit choisir le plus propre pour les bien manier, on les voit tousiours dans l'vne, ou dans l'autre extremité, 175. 177
Ils sont ennemis de tout accommodement, & ne connoissent point ces temperamens, ou ajustemens qu'on employe si vtilement pour la perfection des Affaires, 177. 178
Dans vn Estat qui meurt de vieillesse, ils voudroient faire la mesme chose, que s'ils gouuernoient dans vne Republique nouuellement establie, 178. 179
Semblables à Caton, opinant dans la cause de Cesar, 179
Maximes qu'ils deuroient apprendre pour bien gouuerner, *pag.* 183. *& suiuantes.*
Il ne faut estre ni trop seuere, ni trop rigide, & faut quelquesfois s'accommoder au temps, & à la saison, *là-mesme.*
Il n'est pas necessaire de pointiller, sur les formes, ni sur les paroles.

Grands Perſonnages blaſmez pour ce ſujet, *pag.* 187. *& ſuiuantes.*
Il vaut mieux n'auoir pas la veuë ſi bonne & ſi penetrante, dans la diſcuſſion des Droits, de peur de deſcouurir trop de Iuſtice, 191. 192
Il s'en trouue, qui, pour paroiſtre vertueux & incorruptibles, dans leurs Charges, ſe rendent ridicules par vne extrauagante probité, 195.196
Il y en a, qui de peur de fauoriſer quelqu'vn, deſaprouuent, blaſment & condamnent tout le monde, & le plus ſouuent ſans ſçauoir pourquoy, 198. 199
Telles gens ne ſont pas ceux qui doiuent eſtre appellez aux Conſeils des Rois, 199. 200
Prudence. On peut eſtre imprudent du conſentement de la Prudence, 114. 115

## R

la Raiſon, meſme la plus droite, & la plus eſclairée, s'égare ſouuent; & les hommes les plus habiles, & les plus intelligens ſont ſujets à ſe tromper, *pag.* 99. 100. *& ſuiuantes.*
Remedes. Il y en a de ſales; ce ſont neantmoins remedes, 185

la Royauté n'est point compatible auec la sujettion ; 243. 244
Rois. Estat malheureux auquel sont reduits les Princes par leurs Fauoris. *Voyez* Fauori.
les Rois ne se doiuent pas contenter d'vne innocence personnelle & particuliere, & il ne leur sert de rien d'estre justes, s'ils se perdent par l'injustice de leurs Ministres, 237
Saillie assez bonne, & bien à propos que fit vn Religieux Italien, preschant deuant vn Prince du mesme païs, 237. 238
Belle instruction aux Princes, pour ce qui regarde le choix & l'eleuation de leurs Ministres ou Fauoris, 239. 240
Response du sçauant & sage Lipse sur ce sujet, 242

S

SAgesse. Refutation de ce que disent certains Philosophes, *que le Sage n'a besoin de personne, & que tout ce qui est separé de luy ne luy sert de rien,* 19. 20
des Sages de la Cour, qui se conseillent eux-mesmes, au lieu de conseiller leur Maistre, *pag.* 118. *& suiuantes.*

Vn homme ſage ne peut pas garantir les ſuccez ; mais doit reſpondre de ſes inrentions, & de ſes auis, 124
Nos Prudens politiques deuroient imiter le Courage & la Magnanimité, de Ciceron, 126
La Timidité s'empare de leur Eſprit de ſorte, qu'ils deſeſperent auant qu'il faille craindre, 128
Ils reglent leurs deliberarions, comme ſi tous les accidens qui ſont doureux, deuoient auenir ; & d'ordinaire ils n'agiſſent point, pour vouloir agir trop ſeurement, 129
Ils doiuent conſiderer, que tout le mal qui peut arriuer, n'arriue pas, *là-meſme.*
Ils n'enfoncent guere les Affaires, & ne les conduiſent que rarement à leur dernier point, 130
Leur ſageſſe ſe haſte dés la ſortie de leur Ame, & ſans en venir à l'action, 131
C'eſt vne erreur, de s'imaginer que la Sageſſe ne puiſſe iamais eſtre courageuſe, qu'elle doiue touſiours craindre, & touſiours trembler, 131
Il faut appeller le peril, au ſecours du peril, & ſortir d'vn mal, par vn autre mal, 131. 132

Mauuaise conduite de ces Sages Ministres, lors qu'il arriue quelque mauuaise affaire, quelque trouble, ou quelque rebellion dans l'Estat, *pag.* 132. *& suiuantes.*
Ils sont aussi le plus souuent amis des Estrangers ; & apprehendent beaucoup plus de desplaire au Roy leur Voisin, que de desseruir le Roy leur Maistre, 139
Si quelque injure sensible, & qui ne se peut dissimuler, oblige l'Estat à vn ressentiment public, alors ils blasment la chose, non dans son principe, mais dans les suites, & par ses effets, 140
Ils sont semblables aux Ministres de Carthage, qui ne pouuoient se consoler des Victoires d'Annibal en Italie, 141
Pareils Ministres ont esté cause de la fin de deux Empires, & ont perdu Rome & Constantinople, 141. 142
Ils ne voudroient pas vendre & liurer leur Maistre ; mais ils ne sont pas faschez que le Monde sçache qu'ils le peuuent faire, 142. 143
Ils ont mesme quelquefois intelligence auec les Ministres des autres Princes, quoy qu'en pleine guerre, 143. 144

Dans les affaires particulieres, ils ne donnent que de belles paroles, & de bonnes responses en general, sans iamais obliger precisément, & sçauent ainsi lasser la patience des Solliciteurs, & les mettre souuent au desespoir, *pag.* 145. *& suiuantes.*

Rien ne se peut imaginer de plus doux, ni de plus tranquille, que leur malice; Ils frapent (comme l'on dit) sans leuer le bras, *pag.* 149. *& suiuantes.*

Secret. Exemple singulier du secret gardé, 255

Societé. Les hommes ne peuuent, ni bien viure, ni estre hommes, ni estre heureux, les vns sans les autres, *pag.* 20. *& suiuantes.*

Auantage qu'a la Societé sur la Solitude, *là-mesme.*

Des auantages de la Societé sur la Solitude, *Voyez* Societé.

De la Solitude. Il n'y a que Dieu seul, qui joüisse d'vne Solitude bien-heureuse, *pag.* 20. *& suiuantes.*

Stilicon finir malheureusement sa vie, pour auoir eu trop d'ambition pour ses enfans, 273. 274

Subtilité. De ceux qui ont l'intelligence trop vague, & trop estenduë, & qui raisonnent auec excez, 74

Semblables à des Tireurs d'Essences, 74. 75
Ce sont des Heretiques d'Estat, 75
Il y a eu de ces Speculatifs en tout Païs, qui ont donné plus de liberté qu'ils ne deuoient à leurs conjectures, & à leurs soupçons, 76. 77
Visions estranges & ridicules que produit en eux vne fausse subtilité, 77. 78
Ils presument trop auantageusement d'vn Homme, qui est souuent moins que mediocre; qui n'a que le quart, ou la moitié de la partie Raisonnable, 80
Les grands euenemens ne sont pas tousiours produits par les grandes causes. *Voyez* Euenemens.
La mauuaise Subtilité est cause que les choses ne se font point, *pag.* 89. 90. *& suiuantes.*
Il n'est pas necessaire qu'vn Ministre d'Estat ait tant de subtilité, *pag.* 74. *& suiuantes.* 89. *& suiuantes.* 94. *& suiuantes.*
Vn grand Esprit, tout seul, est vn grand instrument à faire des fautes, 96. 97
La sobrieté de sçauoir & de connoistre, est vne bonne chose, 96

T

de la Timidité. Elle est dangereuse & preiudiciable en vn Ministre d'Estat ou Fauori, 253. 254
les Timides sont mis au nombre des Empoisonneurs, & des Assassins ; Comment cela s'entend, 122. 123
Ce sont les derniers & les pires de tous les Lasches, 123
Vn homme sage, doit attendre, sans s'estonner, que la mauuaise Fortune soit venuë, 125. 126
Traité. Il seroit expedient de quitter quelque chose de la Raison, & de l'Honneur, plustost que de manquer à faire vn bon & honneste accommodement, *pag.* 191. *& suiuantes.*
des Tyrans, & comment ils se font & se forment peu à peu, *pag.* 208. *& suiuantes.*

FIN.